

HEC MONTRÉAL

**L'augmentation cognitive à des fins de performance : une étude
exploratoire sur le phénomène des smart drugs au sein des écoles de
commerce québécoises**

par

Jean-François Biron

Nicolas Le Dévédec

Joé T. Martineau

HEC Montréal

Directeur et directrice de recherche

**Sciences de la gestion
(Spécialisation en Développement organisationnel)**

*Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de maîtrise ès sciences en gestion
(M. Sc.)*

Avril 2021

© Jean-François Biron, 2021

Résumé

Le contexte d'hypermodernité, qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines, met de plus en plus de pression sur les individus dans l'atteinte d'objectifs de performance toujours plus grands. Avec l'évolution toujours plus rapide de l'intelligence artificielle, les craintes s'accroissent quant à ce que nous réserve l'avenir du monde du travail, si bien que bon nombre placent leurs espoirs dans les technologies d'augmentation humaines pour simplement rester dans la course, donnant ainsi plus de poids au courant transhumaniste. Le médicament, occupant une place de choix dans nos sociétés, demeure aujourd'hui le moyen le plus accessible d'y parvenir. Réalisé dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en sciences de la gestion, cette recherche se veut une étude exploratoire sur l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance servant à l'augmentation des performances cognitives, communément appelés *smart drugs*, chez des individus en santé et étudiant en écoles de commerce et facultés de gestion québécoises. En se servant du cas de figure idéal-type de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015), neuf entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès d'étudiant.e.s-utilisateur.trice.s, pour bien comprendre quels seraient les facteurs sociaux favorisant l'occurrence du phénomène dans ces milieux académiques, leurs motivations ainsi que leur relation par rapport aux normes sociales auxquelles ils.elles s'identifient. Les résultats ainsi obtenus nous permettent d'affirmer que les participant.e.s à l'étude s'inscrivent bel et bien dans le modèle de l'*Insider* et, de ce fait, dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines. Ainsi, ils.elles se dissocieraient des usager.ère.s compulsif.ve.s associés aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie.

Mots clés : hypermodernité; psychostimulant; étudiant; école de commerce; transhumanisme; éthique; sociologie; pharmaceuticalisation; motivation; norme sociale

Méthodes de recherche : recherche qualitative; entrevues semi-dirigées

Abstract

The context of hypermodernity, which characterizes contemporary Western societies, puts a constant pressure on individuals to achieve ever greater performance objectives. With the ever more rapid evolution of artificial intelligence, fears are growing as to what the future of work holds for us, so much so that many puts their hopes in human enhancement technologies to simply stay in the race, thus giving more weight to the transhumanist movement. Pharmaceuticals, occupying a prominent place in our societies, remain, as for today, the most accessible way to achieve this goal. Conducted as part of a master's thesis in management sciences, this research is an exploratory study on the non-medical use of prescription drugs, or smart drugs, to enhance cognitive performance in healthy individuals studying in Quebec's business schools. Using the Insider's Theoretical Model (Otero & Collin, 2015) as an ideal-type case study, nine semi-structured interviews were conducted with student-users to understand the social factors favouring the occurrence of the phenomenon in these academic environments, the users' motivations as well as their relationship with the social norms they identify with. The results thus obtained allow us to affirm that the participants in the study are indeed part of the Insider model and, as such, in the context of hypermodernity that characterizes contemporary Western societies. Thus, they dissociate themselves from the compulsive users associated with the classic forms of dependence or drug addiction.

Keywords: hypermodernity; psychostimulant; student; business school; transhumanism; ethics; sociology; pharmaceuticalization; motivation; social norm

Research methods: qualitative research; semi-structured interviews

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract	v
Table des matières.....	vii
Liste des tableaux.....	ix
Liste des abréviations.....	xi
Avant-propos.....	xiii
Remerciements.....	xv
Introduction	1
Chapitre 1 Revue de littérature	11
1.1 Introduction sur les enjeux éthiques des technologies d’augmentation humaine..	11
1.2 Coercition, liberté et autonomie	12
1.3 Dignité humaine	16
1.4 Justice et équité	16
1.5 Thérapie versus amélioration	21
1.6 Perturbations sociales	24
1.7 Limites actuelles du débat éthique	25
1.8 Comprendre les particularités de l’école de commerce.....	26
1.9 Phénomène des smart drugs en milieu académique	28
1.10 Pharmaceuticalisation des sociétés occidentales contemporaines.....	32
Chapitre 2 Cadre conceptuel	37
2.1 Modèle théorique de l’ <i>Insider</i> d’Otero et Collin (2015)	37
2.2 Prise de contrôle sur les facteurs de stress externes en contexte d’hypermodernité	41
Chapitre 3 Méthodologie.....	47
3.1 Collecte de données.....	47
3.2 Raisonnement derrière l’élaboration du guide d’entrevue	50
3.3 Méthode d’analyse et codage des verbatims d’entrevues.....	51
Chapitre 4 Analyse et discussion	57
4.1 Portraits, objectifs sociaux et système de valeurs	57

4.1.1 Objectifs sociaux exprimés par les répondants.....	61
4.1.2 Système de valeurs des répondants	62
4.2 Smart drugs et socialisation.....	69
4.2.1 Premier contact et méthodes d’approvisionnement.....	69
4.2.2 Fréquence et période d’utilisation des smart drugs	71
4.2.3 Tâches effectuées lorsque sous l’effet des smart drugs	72
4.2.4 Résultats escomptés et effets obtenus avec les smart drugs	76
4.3 Motivations et mécanisme d’atténuation du dilemme moral	84
4.3.1 Motivations menant à considérer les smart drugs comme solutions aux besoins des répondants	84
4.3.2 Mécanismes d’atténuation du dilemme moral.....	89
4.3.3 Détenteur d’un savoir privilégié : perception du médicament tel un outil et auto- évaluation de l’occurrence quant à l’utilisation des smart drugs.....	102
4.4 Contexte hypermoderne	110
4.4.1 Perception de l’environnement – l’institution d’enseignement fréquentée ...	110
4.4.2 Perception de l’environnement – l’école de commerce et les facultés de gestion québécoises	111
4.4.3 Entre conformité et singularisation - le néo-conformisme chez les répondants	111
4.4.4 Rapport à l’innovation chez les répondants.....	115
4.4.5 Responsabilisation individuelle quant aux moyens d’atteindre les objectifs de performance	116
4.4.6 Pression sociale pour la réussite individuelle	119
4.5 Discussion	133
Conclusion	141
Bibliographie.....	147
Annexes.....	i
Annexe 1 – Guide d’entrevue.....	i
Annexe 2 – Visualisation de la structure d’analyse et de codage	iii

Liste des tableaux

Tableau 4.1.1	Objectifs sociaux exprimés par les répondants	64
Tableau 4.1.2	Système de valeurs des répondants	65
Tableau 4.2.1	Premier contact et méthodes d’approvisionnement	81
Tableau 4.2.2	Fréquence et période d’utilisation des smart drugs	81
Tableau 4.2.3	Tâches effectuées lorsque sous l’effet des smart drugs	82
Tableau 4.2.4	Résultats escomptés et effets obtenus avec les smart drugs	83
Tableau 4.3.1	Motivations menant à considérer les smart drugs comme solutions aux besoins des répondants	105
Tableau 4.3.2a	Légitimation des objectifs d’usage	106
Tableau 4.3.2b	Attribution d’un prestige pharmacologique à la molécule	106
Tableau 4.3.2c	Risques perçus quant à l’usage des smart drugs	107
Tableau 4.3.2d	Mécanismes d’autorégulation de la consommation de smart drugs	108
Tableau 4.3.2e	Smart drugs vs drogues de rue	109
Tableau 4.4.1	Perception de l’environnement – l’institution d’enseignement fréquentée	127
Tableau 4.4.2	Perception de l’environnement – l’école de commerce et les facultés de gestion québécoises	128
Tableau 4.4.3	Entre conformité et singularisation – le néo-conformisme chez les répondants	129
Tableau 4.4.4	Rapport à l’innovation chez les répondants	130
Tableau 4.4.5	Responsabilisation individuelle quant aux moyens d’atteindre les objectifs de performance	130
Tableau 4.4.6a	Pression sociale ressentie par les répondants	131
Tableau 4.4.6b	Climat de compétition ressenti par les répondants	131
Tableau 4.4.6c	Attentes pour la performance et la réussite individuelle	132

Liste des abréviations

B.A.A.	Baccalauréat en administration des affaires
CÉR	Comité d'éthique de la recherche de HEC Montréal
IA	Intelligence artificielle
JD-R	Modèle théorique <i>Job Demands-Ressources</i> de Bakker et Demerouti (2007; 2017)
MDMA	3,4-méthylènedioxy-N-méthylamphétamine
RÉFAEC	Regroupement étudiant des facultés d'administration de l'Est du Canada
TDA/H	Trouble déficitaire d'attention avec ou sans hyperactivité
VUCA	<i>Volatility; Uncertainty; Complexity; Ambiguity</i>

Avant-propos

On me demande souvent, comment ai-je pu arriver à me saisir d'un tel sujet de mémoire? D'autant plus, dans le cadre d'une maîtrise en sciences de la gestion? Et comment ferai-je le lien avec le merveilleux monde du développement organisationnel, qui se veut en fin compte ma spécialisation? Je suis d'accord, des explications sont nécessaires et vous qui lisez ces lignes, êtes tout autant en droit d'avoir ces réponses avant d'attaquer la centaine de pages qui suit.

D'abord, une certaine mise en contexte est de mise.

Tout ça a commencé aux alentours de 2016-2017. À ce moment-là, un sujet semblait être sur toutes les lèvres dans les médias : l'avenir du monde du travail. Je m'en rappelle parce que j'étais en seconde année de baccalauréat en gestion des ressources humaines et je lisais à peu près tout ce qui pouvait avoir un lien avec le monde du travail dans l'actualité. Aussi, il faut savoir que je suis un mordu de sciences en général : hautes technologies, intelligence artificielle (IA), biotechnologies, énergies renouvelables, ingénierie, physique quantique, astrophysique, etc. et donc, je me souviens qu'au cours de ces années-là, l'actualité scientifique se concentrait surtout autour des avancées fulgurantes que l'IA a pu faire au cours de la dernière décennie et aussi, ce dont le futur semble nous promettre grâce à son développement. En ce sens parue, en juillet 2016, une étude britanno-colombienne affirmant que « l'automatisation pourrait menacer un peu moins de la moitié des emplois canadiens d'ici 10 à 20 ans » (Jobin, 2016). Dans ce contexte, il était tout à fait justifiable que les différents acteurs sociaux et économiques se soient ainsi saisis du rebond, pour ensuite se poser la question : que réserve l'avenir pour le monde du travail?

Ce n'est pas par pur hasard que je me suis retrouvé à étudier le développement organisationnel : j'ai su développer aux cours de mes études en gestion des ressources humaines, une fascination toute particulière pour l'humain et ses comportements dans le monde du travail. Plus spécifiquement, ce sont les relations « humain – technologie » en contexte organisationnel qui ont attiré le plus mon attention. Je m'intéresse entre autres aux impacts qu'ont les technologies – actuelles et futures – sur le comportement des

travailleurs, sur les dynamiques de leurs équipes de travail et sur comment les organisations appréhendent ces comportements. Très certainement, on pourrait tout de suite penser aux impacts sur les comportements humains qu'ont provoqués l'avènement d'internet, la bombe « smartphone » ou encore celle des réseaux sociaux au tournant du XXI^e siècle. Bien que l'emprise que ces artefacts technologiques peuvent avoir sur nos vies et que les comportements qui peuvent en découler, tels que la cyberdépendance par exemple, demeurent très pertinents, je juge qu'ils ont été mille et une fois décortiqué de long en large alors, pour moi, peu d'intérêts de m'y attarder plus longtemps.

Je me suis mis alors à me questionner à propos de la place qu'occupera l'être humain de demain dans le monde du travail. Au travers de mes lectures, qui portaient essentiellement sur les enjeux éthiques et sociaux de l'IA dans le monde du travail, je suis tombé sur les théories futuristes de Ray Kurzweil (Google), qui rêve d'un monde où homme et machine ne feraient qu'un, arguant qu'il s'agirait-là du seul moyen à notre disposition pour rivaliser avec l'IA. Ses propos, bien qu'un tant soit peu alarmistes, sont parvenus à piquer ma curiosité au point que mes lectures suivantes se sont concentrées autour de l'ergonomie cognitive et, par le fait même, des technologies d'augmentation humaines.

Bref, en faisant part de mes réflexions avec quelques-uns de mes professeurs, le nom de Nicolas Le Dévédec est ressorti. Professeur adjoint au département de management à HEC Montréal, docteur en sociologie et en sciences politiques, il s'intéresse tout particulièrement aux enjeux sociaux et politiques liés aux nouvelles technologies, à l'humain augmenté et au transhumanisme. Je lui ai alors demandé, actuellement, lorsque l'on parle d'humains augmentés en organisation, à quel outil technologique fait-on le plus souvent référence?

Sa réponse a été toute simple : les *smart drugs*.

Remerciements

Ce mémoire représente l'aboutissement d'une longue aventure ayant débuté il y a 10 ans maintenant, lorsque j'ai pris la décision de quitter Montréal – croyant jamais n'y revenir – pour rejoindre les contrées lointaines et sauvages de la Gaspésie et y entamer un retour aux études collégiales. Je ne pouvais très certainement pas m'imaginer qu'un jour j'écrirais ces lignes dans un mémoire de maîtrise, encore moins à HEC Montréal!

J'aimerais remercier toutes ces personnes grâce à qui je suis ici à écrire ces lignes : mes parents, bien sûr, et ma sœur Christine, pour qui j'ai toujours voué tant d'admiration; les professeurs du Cégep de Carleton-sur-Mer, l'équipe du CIRADD et tout le personnel de soutien, sans qui je n'y serais jamais arrivé; ma famille adoptive à la Microbrasserie Le Naufrageur, qui seront pour moi toujours bien plus que d'anciens employeurs; à tout le monde à l'UQAR, mes professeurs qui m'ont fait découvrir à quel point le domaine des RH avait du potentiel; mes collègues de l'association générale étudiante, les amitiés que j'y ai nouées, Alex, Renaud, Simon, François, Louis-Olivier, merci d'avoir été là; les amis du BM, de la *Browerie* (sic) et de la Maison du Sel qui, malgré que je ne donne pas souvent de nouvelles, me manquent profondément; à HEC Montréal, mes collègues en D.O., avec qui on a pu vivre tant de merveilleux moments, que ce soit en classe, aux soupers d'options ou aux chalets; au CoCo de l'AECS 2019-2020, Victoire, Mariane, Jade, Charlotte, Hugo, Rémi, Carolanne et Priscilla, à qui je dois beaucoup, malgré tout. Merci pour tout!

Bien sûr, des remerciements tous spéciaux à ma codirection de mémoire, Nicolas Le Dévédec et Joé T. Martineau, qui m'ont convaincu de tout le potentiel de mon sujet de recherche et qui ont su me ramener dans la bonne direction quand je m'étais un peu trop.

J'aimerais enfin dédier ce mémoire à l'agent d'Emploi Québec qui, en 2006, n'a pas voulu me financer une attestation d'études collégiales en gestion de commerces sous prétexte que mon test psychométrique ne concordait pas avec le profil « entrepreneur. » Merci! Sans toi, j'en serais peut-être encore à gérer des serres de concombres avec mon ex à Sainte-Sophie!

Introduction

Parmi les nombreux mythes du héros américain, l'un des plus racontés est sans nul doute la légende de John Henry. Véritable figure emblématique de la classe ouvrière du XIXe siècle, il symbolise « la force physique et l'endurance de la main-d'œuvre exploitée, la dignité de l'être humain, la fierté raciale et la solidarité » (Blampain, s. d.). Que ce soit par la musique de Johnny Cash, de Bruce Springsteen ou de Joe Bonamassa, son histoire a su frapper l'imaginaire de tout un peuple. Cette légende raconte l'histoire de John Henry, ancien esclave, « pousseur d'acier » à la *Chesapeake & Ohio Railroad Company* près de Talcott en Virginie-Occidentale, aux alentours de l'an 1870. Un jour, un ingénieur parvint à convaincre les entrepreneurs du chemin de fer que sa foreuse à vapeur était en mesure « de percer la roche comme aucun homme ne le ferait » (Blampain s. d.). Voyant que son travail ainsi que celui des autres ouvriers étaient en péril, John Henry défia l'ingénieur : l'Homme contre la machine! Après 35 minutes de travail acharné, armé de seulement deux marteaux de 20 livres, il serait parvenu à percer deux trous 2,15 m, contre un seul de 2,75 m pour la foreuse à vapeur. Criant victoire, les marteaux en l'air en signe de triomphe, John Henry s'écroula soudainement et mourut, épuisé par tant d'effort.

Cette légende, élevée au statut de mythe, déplore l'impuissance de l'Homme moderne face aux progrès technologiques. Bien que ceux-ci ont su contribuer à faciliter le travail du prolétariat et à augmenter drastiquement sa capacité de production, celui-ci en a toujours redouté les moindres avancées techniques, par crainte de se voir jeté aux oubliettes. Pourtant, nombreux sont les experts qui affirment que les progrès techniques ont toujours su, au cours de l'histoire moderne, représenter un processus de destruction créatrice, créant donc plus d'opportunités d'emploi sur le long terme qu'il n'en détruirait au départ. En appui à cette théorie, Stewart, De, et Cole (2014), pour le compte de la firme de consultation Deloitte UK, ont mis en relief 140 ans de données provenant des recensements d'Angleterre et du Pays de Galles. Leurs résultats viennent définir le rôle de la technologie comme « machine à créer de l'emploi ». Ils révèlent ainsi une tendance claire dans la manière avec laquelle la technologie a affecté le travail au cours des

décennies. Les emplois routiniers, tant cognitifs que manuels, ont souffert le plus, parce que la technologie peut facilement substituer cette main-d'œuvre. Les pertes d'emplois des employés de bureau impliqués dans les tâches administratives et des travailleurs du domaine manufacturier parlent d'elles-mêmes. En revanche, la technologie reste hautement complémentaire aux tâches cognitives et non routinières telles que l'expertise-conseil en management, où la croissance des emplois a été très forte. Aussi, notons qu'il y a peu d'opportunité à appliquer la technologie à des tâches manuelles non routinières telles que celles effectuées par les préposés aux bénéficiaires, où la croissance des emplois s'est aussi montrée très dynamique (Stewart, De, et Cole, 2014 : 4, traduction libre). En résumé, ces données révèlent une forte baisse des emplois dits dangereux et redondants, couplés d'une forte hausse des emplois dont les tâches sont non-routinières, où la technologie est hautement complémentaire et représente peu de menaces de substitution. Ces données révèlent aussi une forte hausse de l'emploi dans tout le secteur tertiaire, dans les produits et services de luxes, la restauration, les bars et les services de soins personnels, parce que les gens auraient ainsi un plus grand pouvoir économique et plus de temps à consacrer à autre chose que le travail.

Or, bien que les données historiques telles que présentées dans la précédente étude puissent nous aider à définir une tendance, il est vrai qu'il peut être presque impossible de prédire réellement l'impact qu'auront les technologies actuelles et futures sur les sociétés humaines de demain, tant ces impacts sont souvent indirects. En ce sens, rappelons que la possession de l'automobile était la condition préalable à la croissance des banlieues américaines, ou encore que l'explosion de la photographie des dernières années aurait été propulsée par la combinaison, initialement incongrue, du téléphone et de l'appareil photo (Stewart, De, et Cole, 2014 : 2, traduction libre). Certes, l'incertitude face à l'avenir ne fait qu'alimenter le débat, ne cesse de diviser les masses et, depuis peu de temps, semble vouloir revenir en force avec, en juillet 2016, la parution d'une étude britanno-colombienne affirmant que « l'automatisation pourrait menacer un peu moins de la moitié des emplois canadiens d'ici 10 à 20 ans » (Jobin 2016).

Bien que cette annonce ait entraîné une certaine recrudescence de l'actualité rattachée au phénomène d'automatisation des milieux de travail et d'intelligence artificielle (IA), les

inquiétudes face à ce phénomène, elles, ne datent pas d'hier. Gorz (1985) sonnait déjà l'alarme quant aux effets que la robotisation et l'informatisation auraient sur une société de travail dont il prédit la fin imminente. Dans cette lancée, il cite entre autres l'auteur et économiste américain Pat Choate :

« L'actuelle mutation technologique promet de transformer l'économie et la société américaine au moins autant que la révolution industrielle de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. La robotisation accomplira dans l'ensemble de l'industrie ce que la mécanisation a accompli dans l'agriculture. Elle ne sera pas limitée à l'industrie. Les banques, assurances, transports et communications commencent seulement à introduire des technologies avancées qui révolutionneront les activités de service et y élimineront des millions d'emplois. La rapidité et la force de cette mutation seront terrifiantes » (Choate, 1983; cité par Gorz, 1985 : 8).

Gorz (1985) y va alors d'une critique cinglante de la culture capitaliste et tente une piste de solution à cette crise, en proposant « une réduction si massive de la durée du travail de tous que le travail salarié cessera d'être l'occupation principale. [...] Le travail salarié pourra donc n'être qu'une occupation parmi d'autres et sûrement pas la plus importante pour la majorité des gens » (Gorz, 1985 : 12). Ce discours renvoie une nouvelle fois à cette crainte qu'un jour, les progrès technologiques signent la fin du monde du travail tel que nous le connaissons. Néanmoins, ce ne sont pas tous les experts qui abordent dans le même sens. Plutôt que d'y prédire son obsolescence imminente, certains osent croire à une transformation du rôle de l'être humain au sein de l'usine du futur.

Avec ce que l'on connaît de l'industrie automobile, où l'automatisation de la chaîne de montage est déjà bien présente, il est facile de s'imaginer qu'il s'agirait du premier endroit où l'être humain céderait sa place au profit des machines. Pourtant, certains experts de cette même industrie soutiennent le contraire. Alochet (2016), ingénieur de production chez Renault, suggère en effet que, bien que l'on constate une très forte tendance vers l'automatisation des chaînes de production, l'être humain demeurera au centre de l'usine du futur. Ce qu'il avance s'appuierait, selon lui, sur deux grandes raisons : la première

repose sur l'hypothèse que l'être humain, dans un système complexe, préservera encore longtemps l'avantage par rapport à la machine dans tout ce qui touche à « la capacité d'adaptation face aux incidents générés par cette complexité même, la prise en compte raisonnée de l'événement et de son impact ainsi que la capacité à y répondre de la façon la plus appropriée » (Alochet, 2016 : 34); la seconde serait reliée « à la compréhension fine du produit lui-même : sur toutes les problématiques d'amélioration de la qualité et d'interaction des systèmes connectés, l'homme reste très largement supérieur à tous les systèmes automatisés que l'on peut, aujourd'hui, imaginer » (Alochet, 2016 : 34). Les travaux d'Alochet (2016) viennent donc contredire la croyance populaire autour de l'avenir du monde industriel, voulant que l'être humain doive s'adapter aux technologies utilisées, qui seraient au centre des activités. À l'inverse, ce qu'il propose « part du principe que l'homme est au centre du système et que ces nouvelles technologies doivent venir l'aider dans sa tâche » (Alochet, 2016 : 34). Dans cette vision du futur, il faut s'imaginer l'être humain continuellement assailli d'information. Il aurait donc à traiter un nombre toujours plus important de données, et ce en temps réel. Si son désir était de préserver son avance sur l'intelligence artificielle dans ce domaine de compétences, l'être humain devrait se doter d'outils capables d'augmenter ses capacités cognitives dans le traitement des données et l'analyse de son environnement de travail. D'emblée, c'est précisément ce que la recherche appliquée en ergonomie cognitive permet de développer. Naturellement, quand on pense à l'ergonomie, il nous vient à l'esprit le poste de travail, l'opération d'outils et de machinerie, la posture lors de la manutention manuelle ou encore les troubles musculosquelettiques (TMS). Or, la charge n'est pas toujours physique. Un horaire de travail trop mal conçu peut par exemple entraîner de l'épuisement professionnel et ainsi affecter la santé psychologique des travailleurs. Mais ces outils technologiques posent aussi sur la table le concept d'individu augmenté et de son arrivée prochaine au sein de nos organisations. « Augmenter l'individu c'est, avant tout, lui permettre de dépasser les limites imposées par le corps humain. Il ne s'agit pas de le réparer comme dans le cas d'une augmentation thérapeutique, mais de transformer l'individu de manière physique ou cognitive » (Gauttier, 2017 § 2).

Pour les organisations, la venue possible de ces êtres humains « nouveaux et améliorés » représenterait un défi de taille. Pour plusieurs encore, cet horizon est encore trop loin pour

s'en préoccuper dès maintenant. En réponse à ce manque de vision, Gauttier (2017) déplore que les questions soulevées par l'augmentation et la transformation des entreprises soient relativement absentes des débats en sciences du management et de la gestion des systèmes d'information (SI). Elle croit donc en la responsabilité du monde des affaires d'engager rapidement la réflexion autour de la transformation des processus managériaux que cela nécessiterait, ainsi que des enjeux éthiques et juridiques qui en découleraient.

D'un point de vue éthique, l'arrivée prochaine de ces individus augmentés amène son lot de questions. À titre d'exemple, quoi penser quant aux principes d'équité en dotation de personnel? Est-ce que les candidats augmentés se verront préférés aux candidats ayant fait le choix de ne pas s'augmenter, que ce soit pour des raisons éthiques, morales ou même religieuses? Est-ce que l'être humain « biologique » verrait ainsi sa valeur diminuée face à de tels candidats? Cette dernière question inquiète aussi Ravet (2017), qui se demande si nous vivrons dans un monde où « l'écart entre les pauvres et les riches se cristallise[rait] en une dichotomie entre les organismes humains génétiquement modifiés et ceux qui ne le sont pas, considérés comme des *primates du futur*, comme aiment à les qualifier certains tenants transhumanistes » (Ravet, 2017 : 16). Malgré les promesses d'un monde meilleur, propagées par ceux que leurs détracteurs appellent les « technos prophètes », Guillebaud (2017) relie l'avènement de « l'homme nouveau » au nazisme et au stalinisme, qui ont ensanglanté le XX^e siècle en proclamant la venue du surhomme. Il vient ainsi sonner l'alarme quant aux possibles dégénérescences que le transhumanisme apporterait et invite le monde des affaires à résister à ce qu'il qualifie de « nouveau totalitarisme » (Guillebaud, 2017 : 18).

À l'heure actuelle, malgré les avancées en recherche et développement, très peu d'individus ont accès à des outils permettant l'intégration de la réalité augmentée à même leur corps. Par exemple, prenons le géant sud-coréen Samsung, qui aurait breveté un concept de lentilles cornéennes sur lesquelles s'afficherait de l'information additionnelle en temps réel (Bolton, 2016), à la manière de ce que promettent actuellement les *Hololens*

2 de Microsoft¹. On pourrait aussi penser au projet Neuralink², soutenu par l'homme d'affaires Elon Musk, proposant de connecter directement le cerveau humain à l'ordinateur au moyen d'un « lacet neural » et de pouvoir y télécharger de l'information. Il va sans dire que ces technologies sont très loin d'être au point, mais cela ne signifie pas que nous ne les verrons pas arriver de sitôt.

En 2021, si nous en sommes encore bien loin de voir apparaître des « humains cybernétiques » lors d'entrevues d'embauche, l'augmentation des performances cognitives demeure un phénomène bien actuel, auquel sont de plus en plus confrontés les milieux académiques et professionnels. Toutefois, elle emprunterait une voie technologique beaucoup plus familière et accessible : celle du médicament. En effet, « qu'il s'agisse d'améliorer les capacités cognitives, d'optimiser les émotions, d'accroître les performances physiques, ou d'allonger l'espérance de vie, le médicament occupe une place à la fois essentielle et particulière dans les discours et écrits du mouvement transhumaniste » (Le Dévédec et Collin, 2018 : 97).

Depuis quelques années déjà, on voit ressurgir dans les médias et tabloïdes occidentaux une multitude d'articles journalistiques, pseudoscientifiques et de textes d'opinions au sujet des nootropes, plus communément appelés « smart drugs. » Les nootropes regroupent en fait une multitude de médicaments, mais aussi des suppléments naturels et « multi vitamines », qualifiés de « médicaments miracle pour le cerveau » par certains scientifiques prônant ses vertus (Fortune Business Insights, 2021). Dans la croyance populaire, nourrit entre autres par des films hollywoodiens dont *Limitless* (Burger, 2011) en serait le plus fier représentant, le mythe que nous n'aurions accès qu'à 20% de la capacité cognitive de notre cerveau gagnerait en popularité, les smart drugs étant promeut, à l'image de l'industrie pharmaceutique, comme « solution miracle » aux besoins de performance toujours grandissants, promettant ainsi « l'accès à 100% de son cerveau. » Toutefois, selon Amy Arnsten, professeure en neurobiologie à la Faculté de Médecine de l'Université Yale, aux États-Unis, « les gens pensent aux smart drugs de la même manière

¹ <https://www.microsoft.com/en-us/hololens>

² <https://neuralink.com/>

qu'ils pensent aux stéroïdes en athlétisme, mais ce n'est pas une bonne analogie, car avec les stéroïdes, on crée plus de muscles. Avec les smart drugs, tout ce que vous faites, c'est prendre le cerveau que vous avez et le mettre dans son état chimique optimal. Vous ne prenez pas Homer Simpson pour en faire Einstein » (Arnsten, 2014; cité dans Kohn, 2014, traduction libre).

Bien que la croyance populaire ne soit pas parfaitement alignée avec ce que dit la science, les smart drugs gagneraient toujours en popularité, particulièrement sur les campus nord-américains et européens. Bien qu'il existe une panoplie de produits et suppléments naturels entrant dans la gamme des nootropes, ce que l'on voit surtout sur les campus, c'est l'usage extrathérapeutique, donc en dehors du champ purement médical, de médicaments d'ordonnance ayant été mis au point pour traiter diverses maladies, troubles, syndromes affectant le cerveau. On retrouverait entre autres le Modafinil, un psychostimulant servant à traiter les cas de narcolepsie, mais les plus répandus demeurent sans nul doute ceux servant à traiter le trouble déficitaire d'attention avec ou sans hyperactivités (i.e., TDA/H), tant les diagnostics en faveur de ce trouble semblent en constante augmentation au cours des quarante dernières années. En ce sens, les résultats du *Global Drug Survey*, publiés dans le *International Journal of Drug Policy* en 2018 et rapportés ici dans le magazine *Nature*, « suggère que la diffusion des pratiques américaines en matière de traitement du TDA/H est à l'origine de cette tendance et rend les médicaments plus accessibles : les pays où le nombre de diagnostics de TDA/H est le plus élevé, comme les États-Unis, le Canada et l'Australie, présentent des taux plus élevés d'utilisation non médicale de médicaments sur ordonnance pour améliorer les fonctions cognitives » (Frood, 2018). On parlerait alors de méthylphénidate (i.e., Ritalin, Concerta), d'amphétamines (i.e., Adderall) ou encore de dextroamphétamine (i.e., Vyvanse).

Bien que les scientifiques débattent toujours au sujet de la réelle efficacité des smart drugs sur des individus apparemment « en santé », il est intéressant de se pencher sur ce qui motive réellement ses utilisateurs et de tenter de comprendre si l'environnement dans lequel ils évoluent, ainsi que les normes sociales auxquelles ils s'identifient, influence sur l'occurrence du comportement dans une population donnée.

Réaliser dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en sciences de la gestion spécialisé en développement organisationnel, ce projet de recherche se veut une étude comportementale préliminaire sur le phénomène des smart drugs au sein du milieu universitaire que sont les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises. Cela permettra alors de mieux comprendre tout l'environnement entourant ce comportement dans un tel milieu, à savoir, les motivations des utilisateurs de smart drugs étudiant en école de commerce ainsi que leur relation par rapport aux normes sociales propres à l'ère hypermoderne.

En guise de revue de littérature, le premier chapitre servira à bien cerner tout le débat éthique concernant les différentes technologies d'augmentation des capacités humaines, en accordant une attention plus particulière aux enjeux éthiques propres à l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives chez des individus d'apparence en santé. Ensuite, nous ferons une mise en contexte de l'environnement de recherche dont il sera question ici, soit les milieux universitaires que sont les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises, suivi d'une mise au point sur le phénomène des smart drugs en milieu académique et sur le contexte de pharmaceuticalisation des sociétés occidentales contemporaines. S'en suivra, au cours du second chapitre, le cadre conceptuel de ce projet de recherche, avec la présentation du modèle théorique qui sera utilisé ici, soit le cas de figure idéal-type de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015), puis d'une réflexion au sujet de comment ce modèle s'insère dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise aussi les sociétés occidentales contemporaines.

Par la suite il sera question, au chapitre troisième, de bien définir la méthodologie choisie dans le cadre de cette étude comportementale préliminaire, soit la recherche qualitative et les entrevues semi-dirigées, avec une présentation du guide d'entrevue et diverses pistes de réflexion quant au raisonnement derrière son élaboration. Puis, seront présentés au cours du quatrième chapitre, l'analyse des résultats obtenus, qui sera subdivisé en quatre parties : 1) une présentation des différents portraits rencontrés lors des entrevues, en

mettant en lumière leurs objectifs de vie ainsi que les valeurs sociales qu'ils chérissent ; 2) une analyse des éléments de socialisation entourant le phénomène des smart drugs chez les personnes interviewées ; 3) une analyse de leurs motivations derrière la prise de psychostimulants d'ordonnance, ainsi que des mécanismes leur servant à atténuer leur dilemme moral ; et 4) une analyse du degré d'alignement des répondants avec le contexte hypermoderne. S'en suivra une discussion portant sur les résultats obtenus et, enfin, une conclusion à ce mémoire de maîtrise.

Chapitre 1

Revue de littérature

1.1 Introduction sur les enjeux éthiques des technologies d'augmentation humaine

L'utilisation des technologies d'augmentation humaine chez des individus apparemment en santé attise de nombreux débats, notamment d'un point de vue éthique. C'est pourquoi, avant de s'attaquer aux facteurs sociaux qui favorisent un tel comportement, il est important de bien comprendre ces différents enjeux, certains ayant des bases sociologiques évidentes.

D'emblée, il serait pertinent de débiter en mentionnant Schelle et al (2014), qui se sont penchés sur les perceptions et les attitudes du public face à l'utilisation non médicale de médicaments d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives. Pour ce faire, ils ont ratissé la littérature sur le sujet, ce qui leur a permis de faire ressortir quarante études empiriques s'échelonnant entre 2005 et 2014 et en provenance de quatorze pays à travers le monde. Ce qu'en ont conclu les auteurs, c'est que l'opinion publique concorde avec ce qui ressort des débats d'éthique normative sur le sujet, donnant ainsi une plus grande importance aux enjeux de sécurité médicale, de coercition, de justice et d'équité, ce dernier se subdivisant en trois autres enjeux, soit l'égalité des opportunités, l'honnêteté et l'authenticité (Schelle et al, 2014 : 11). Dans ce premier chapitre seront abordés, dans un premier temps, ces mêmes enjeux, auxquels s'ajouteront les questions portant sur la dignité humaine, sur s'il existe ou non une limite entre thérapie et amélioration des capacités humaines, ainsi que sur les risques de perturbations sociales potentiellement inhérentes à l'utilisation de masse des technologies d'augmentation. Dans un deuxième temps, il sera question de faire une mise en contexte de l'environnement de recherche dont il sera question ici, soit les milieux universitaires que sont les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises, suivi d'une mise au point sur le phénomène des smart drugs en milieu académique et sur le contexte de pharmaceuticalisation des sociétés occidentales contemporaines.

1.2 Coercition, liberté et autonomie

Ceux se portant en faveur de l'utilisation libre et sans contraintes des technologies d'augmentation des capacités humaines utilisent d'emblée l'argumentaire entourant la défense des libertés individuelles et s'opposent ainsi à toute forme de réglementation concernant le développement et l'utilisation de ces technologies. Selon eux, « les êtres humains devraient ainsi être libres de choisir d'améliorer leur propre corps, leur propre esprit et de pouvoir vivre comme ils l'entendent » (Allhoff et al, 2010 : 13, traduction libre). Pour Harris (2007), il en relèverait même d'un devoir moral :

« Si, comme nous l'avons suggéré, non seulement les améliorations sont manifestement bénéfiques pour nous, mais que ce bien peut être obtenu avec sécurité, non seulement les personnes devraient-elles avoir le droit d'accéder à ces produits pour elles-mêmes et pour les personnes qui leur sont chères, mais elles ont aussi clairement des raisons morales, pouvant aller jusqu'à l'obligation, de le faire » (Harris, 2007 : 35, traduction libre).

Pour les défenseurs de l'utilisation et du développement de ces technologies, augmenter ou non ses performances cognitives devrait d'abord et avant tout être considéré comme un choix individuel. Le fait d'être responsable des choix que l'on fait semble aussi s'avérer important. Lors d'une étude qualitative faite auprès d'étudiants, de parents et de professionnels de la santé touchés par le phénomène de l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants à des fins d'augmentation de la performance cognitive en milieu académique, Forlini et Racine (2009) ont su faire ressortir une certaine concordance entre les différentes parties prenantes, notamment sur cette question du choix individuel. En effet, autant les étudiants que les parents interrogés semblaient être d'avis que d'utiliser une telle technologie serait « un acte volontaire basé sur le choix, les valeurs et les préférences d'un individu » (Forlini et Racine, 2009 : 167, traduction libre). Ces conclusions feraient ainsi écho à une autre étude, menée cette fois-ci par *l'European Citizens Panel* (2006), qui recommandait « de donner aux gens le droit de prendre la drogue qu'ils veulent [tout en spécifiant] qu'il doive y avoir suffisamment d'informations sur les effets et les dangers ; cependant, [notons qu']ils n'appuyaient pas l'utilisation [de psychostimulants à des fins d'augmentation des performances cognitives] dans les

situations où les personnes devaient passer des examens » (*European Citizens Panel*, 2006; cité dans Schelle et al, 2014 : 8, traduction libre). Or, bien que le choix demeure en soi individuel, Forlini et Racine (2009) ne démentent en aucun cas l'influence que peuvent avoir certains facteurs sociaux sur les individus :

« [par conséquent, pour une vaste majorité de participants], le choix des psychostimulants était considéré comme autonome, mais les causes sociales motivant cette pratique (par exemple, les pressions exercées pour réussir, les environnements universitaires très compétitifs, le rythme de vie plus rapide et les attentes accrues) en ont fait une raison de le faire. [...] Seules quelques réactions dans les groupes [interrogés] ont démontré que les causes [sociales] ne seraient pas des raisons [de le faire] – ces fins ne justifieraient pas les moyens – et que d'autres stratégies pourraient être utilisées pour faire face aux pressions créées par le milieu universitaire » (Forlini et Racine, 2009 : 173-4, traduction libre).

Il serait donc intéressant de pousser cette réflexion plus loin.

Une autre question éthique touchant plus spécifiquement aux technologies d'augmentation des performances cognitives concernerait la notion de libre arbitre. Il serait en effet à se demander, « puisque certaines technologies d'augmentation, telles que les psychostimulants ou les implants neuronaux, interfèrent ou altèrent nos processus délibératifs, est-ce réellement nous qui agissons en toute liberté de conscience lorsque nous sommes sous l'effet de ces technologies » (Allhoff et al, 2010 : 14, traduction libre)? Dans le même ordre d'idée, lors d'une autre étude qualitative faite en milieu académique (Aikins, 2011), certains participants auraient fait part de leurs craintes de ne pas être vraiment « eux-mêmes » sous l'effet de psychostimulants :

« [un participant] a raconté une anecdote dans laquelle, après une nuit passée à écrire un essai sous l'effet de psychostimulants, aurait vérifié le résultat le lendemain matin et tout ne faisait pas nécessairement de sens » ; [un autre participant] : « j'ai un peu peur parce que je ne veux pas prendre une pilule bizarre et ne pas penser comme je devrais le penser... Je ne voudrais pas prendre le risque » (Aikins, 2011 : 567, traduction libre).

Inon (2019) se base sur l'épistémologie pour appuyer son opposition à une utilisation sans bornes de médicaments à des fins d'augmentations des performances cognitives en milieux académiques. Il affirme en effet que ces médicaments, ayant le potentiel d'altérer les émotions et les comportements des individus, pourraient de ce fait venir fausser la compréhension exacte de ce qui se passe dans le cadre éducatif pour les étudiants, les professeurs, les parents et les décideurs. L'argument épistémique concernerait le degré auquel nous pourrions recourir à [cette technologie] comme solution pour améliorer les résultats de l'apprentissage, par opposition à l'application d'une interdiction catégorique à son encontre. Les preuves présentées par l'auteur mèneraient à la conclusion que leur utilisation à grande échelle représenterait une menace sérieuse pour la société. Cependant, il ajouterait qu'il serait parfois justifié d'utiliser de tels médicaments chez certains individus, lorsque ceux-ci pourraient être sérieusement lésés par le fait de ne pas les utiliser, étant donné qu'il y aurait moins d'inquiétudes à avoir d'un point de vue épistémologique lorsque cela concernerait l'obscurcissement d'un comportement communicatif important. Si les preuves présentées par l'auteur parviennent à valider cet argument, sa recommandation serait alors que l'utilisation de ces médicaments à des fins d'augmentation des performances cognitives soit règlementée, à l'instar d'autres médicaments sur ordonnance (Inon, 2019 : 66-7, traduction libre).

Or, si l'utilisation de ces technologies ne fait de mal à personne, sinon qu'à l'utilisateur lui-même, serait-ce assez pour justifier une politique « laissez-faire »? D'emblée, il semblerait assez naïf de penser que leur utilisation n'aurait d'impact que sur l'utilisateur lui-même : « en effet, il est rare de trouver une activité humaine qui n'a absolument aucun impact sur d'autres personnes, directement ou indirectement, de sorte que notre propre liberté ou autonomie serait la seule valeur en jeu et devrait clairement être protégée » (Allhoff et al, 2010 : 15, traduction libre). « De même, au fur et à mesure que [les technologies d'augmentation humaines] s'amélioreront et seront adoptées par plus de gens, les dommages jadis négligeables résultant de cas individuels pourraient se métastaser en dommages très réels pour de larges couches de la société » (Parfit, 1986; cité dans Allhoff et al, 2010 : 16, traduction libre).

Dans le débat sur la réglementation des technologies d'augmentations, Dubljević (2013) n'adhère pas à la politique « laissez-faire » ni ne conçoit qu'une politique restrictive englobant l'utilisation non médicale de toutes ces substances soit la solution à envisager; il serait plutôt d'avis d'y aller au cas par cas, puisque certaines d'entre elles seraient potentiellement moins risquées pour la santé que d'autres. Ainsi, l'auteur se prononcerait en faveur qu'une « réglementation permissive de leur utilisation par des adultes en bonne santé pourrait convenir aux formes à libération prolongée de méthylphénidate [i.e., Ritalin]. Cependant, en raison de leur profil plus dangereux, les formes à libération immédiate d'amphétamine [i.e., Adderall] et de méthylphénidate ne devraient pas être facilement accessibles aux adultes en bonne santé et devraient ainsi être prohibées » (Dubljević, 2013 : 23, traduction libre).

Pour ce qui est du Modafinil, ce psychostimulant servant au traitement de la narcolepsie et de la fatigue liée à la privation de sommeil, Dubljević, McCall, et Illes (2020) avancent qu'il s'avèrerait « peu toxique » et serait perçu comme ne présentant « que des risques modestes à court terme lorsqu'il serait utilisé à des fins non médicales, liées à l'amélioration [de la performance] » (Caldwell et al, 1999; cité dans Dubljević, McCall, et Illes, 2020 : 91, traduction libre). En effet, « des études empiriques menées sur des adultes en bonne santé [œuvrant au sein de l'armée américaine] suggèrent le remplacement bénéfique de l'amphétamine par le Modafinil et son utilisation dans les missions de combat (Estrada et al, 2012; cité dans Dubljević, McCall, et Illes, 2020 : 91, traduction libre). Toutefois, en citant le cas de conducteurs de camions semi-remorques, chez qui l'occurrence de l'utilisation d'amphétamine serait un phénomène connu et non négligeable (Sharwood et al, 2013; Dubljević, 2016; cité dans Dubljević, McCall, et Illes, 2020 : 91), les auteurs rappellent que, bien que le Modafinil représente un niveau de risque moins élevé pour la santé, l'absence de régulation pour ce médicament aurait le potentiel de mener à une normalisation de conditions de travail qui seraient autrement considérées comme anormales :

« Si le Modafinil n'est pas réglementé de manière appropriée, il pourrait entraîner une [normalisation] des différentes formes d'horaires de travail atypiques et [une augmentation] des coûts sanitaires (i.e. maladies cardiovasculaires, mortalité

accrue), sociaux (i.e. équilibre entre vie professionnelle et vie privée, mauvaise éducation des enfants) et organisationnels (i.e. épuisement professionnel, roulement du personnel, absentéisme) qui y sont liés » (Dubljević, 2016; cité dans Dubljević, McCall, et Illes, 2020 : 92, traduction libre).

1.3 Dignité humaine

Bostrom (2007) discute du concept de *dignité en tant que qualité*, telle que le définissait Kolnai (1976), et sur comment ce concept interagit avec l'utilisation des technologies d'augmentation : « si nous rappelons les caractéristiques qui, selon Kolnai (1976), sont associées à la dignité en tant que qualité - calme, distinction, inaccessibilité aux interférences destructives, corruptrices ou subversives, sérénité autonome - il semblerait que certaines technologies d'augmentation pourraient les promouvoir » (Bostrom, 2008a, traduction libre). Par ailleurs, il semblerait aussi que des technologies permettant d'augmenter l'empathie ou la compassion pourraient indirectement venir diminuer cette qualité de dignité chez un individu, de mêmes sortes que des technologies venant augmenter la motivation, la vigueur ou encore la réceptivité émotionnelle, pourraient quant à elle venir déstabiliser cet équilibre intérieur nous permettant de nous qualifier *digne*. Il faut cependant voir le concept de dignité en tant que qualité, non pas comme l'unique but à atteindre, mais bien comme une vertu parmi tant d'autres; ces technologies viendraient peut-être augmenter des caractéristiques propres à d'autres vertus d'autant plus nobles que pourrait l'être la dignité (Bostrom, 2008a, traduction libre). De plus, certains pourraient être amenés à penser que le fait même de vouloir s'augmenter pourrait en soi venir diminuer notre dignité en tant que qualité. En effet, « l'on pourrait penser que les capacités obtenues grâce à des moyens artificiels ne contribueraient pas ou contribueraient moins à notre dignité en tant que qualité, contrairement aux capacités qui auraient été obtenues par des moyens considérés plus naturels [tel que la pleine conscience ou la pratique de saines habitudes de vie] » (Bostrom, 2008a, traduction libre).

1.4 Justice et équité

Contrairement à ceux prônant haut et fort les principes de liberté et d'autonomie, ceux en faveur de la réglementation justifient leur position par la crainte qu'une absence de

contrôle sur le développement et l'utilisation de ces technologies provoque une trop grande division entre les classes : ceux ayant les moyens d'accéder à la technologie et ceux n'en ayant pas les moyens. Ils font ainsi le parallèle avec l'avènement de la numérisation du monde et de la dominance d'internet au tournant des années 2000, qui a su causer une certaine division entre ceux y ayant accès et ceux n'y ayant pas accès (Rooksby et Weckert, 2004; cité dans Allhoff et al, 2010 : 18, traduction libre). Donc, si la société opte pour le principe du « laissez-faire », les technologies d'augmentation auraient tout autant le potentiel de créer certains désavantages sociaux et économiques pour les personnes se retrouvant du mauvais côté de l'équation. De plus, certains auteurs tels que Kirchhoffer (2017) avancent que la recherche sur les traitements de ce que l'on pourrait qualifier de *problème des pays développés* (i.e. *First World Problems*) « aurait tendance à attirer plus de fonds que la recherche susceptible de sauver des vies en prévenant des maladies qui touchent généralement les habitants des pays en développement. Dans le cas des technologies d'augmentation, si celles-ci exacerbaient encore ces disparités, des arguments pourraient être avancés à leur encontre pour des raisons de justice : de telles améliorations ne seraient pas bonnes pour l'humanité tout entière » (Kirchhoffer, 2017 : 382-3, traduction libre).

Allhoff (2005) propose qu'en termes de justice et d'équité, les technologies d'augmentation des capacités humaines « serait moralement permises *si et seulement si* elles permettaient une augmentation des biens naturels et sociaux premiers de Rawls (i.e. les libertés et droits fondamentaux tels que les revenus et la richesse, les opportunités, la santé, l'intelligence, l'imagination, les bases sociales du respect de soi, etc., Rawls, 1971) ou qu'elles procureraient des habiletés permettant l'augmentation de ses mêmes biens » (Allhoff, 2005 : 50, traduction libre). Bien que, pour le bien de son étude, l'auteur se rapporte plus spécifiquement à un autre type de technologie permettant l'augmentation des capacités humaines, soit, la modification génétique de la lignée germinale, l'on pourrait tout aussi bien appliquer la théorie des biens sociaux premiers de Rawls comme justificatifs à l'utilisation de psychostimulants à des fins d'augmentation des performances cognitives dans certaines circonstances. Cependant, le modèle de Rawls, partant d'un « scénario hypothétique » dans lequel « chaque agent serait placé sous un voile d'ignorance, où chacun ignorerait sa place dans la société, ses qualifications, ses

dons naturels ou encore ses traits caractéristiques » (Rawls, 1971), il pourrait être difficile de l'appliquer concrètement tant les facteurs sociaux et le positionnement que l'individu se donne par rapport aux normes sociales, semblent intimement relié au comportement à l'étude.

La valeur de l'effort – lié au concept d'authenticité – ainsi que celles de l'honnêteté – lié au concept de tricherie – et d'égalité des chances, semble revenir souvent dans le discours éthique, notamment lorsque celui-ci ressurgit dans les milieux académiques. Forlini et Racine (2012) sont parvenus à bien cadrer l'environnement éthique complexe qui entoure les concepts de justice et d'équité par rapport à l'utilisation non médicale de psychostimulants, environnement causant de nombreux changements sociaux problématiques sur lesquels il demeure essentiel de se pencher. D'une part, les participants à l'étude considèreraient l'effort comme composante essentielle à la façon dont serait définie l'authenticité individuelle. L'effort serait ainsi relié au principe que le travail mis dans une tâche ardue contribuerait à la formation de son identité et de son caractère. Les auteurs rapportent ainsi que, « par conséquent, lorsque les médicaments sur ordonnance sont utilisés comme stimulants cognitifs, la relation effort-authenticité serait compromise, peut-être ignorée. Un effort réduit, à son tour, peut potentiellement amener une personne à trahir ses valeurs et ses croyances actuelles. Cela concerne également le *futur* individu qui n'a pas acquis l'expérience d'effort qu'il aurait eu sans [l'utilisation de cette technologie] (Forlini et Racine, 2012 : 40, traduction libre).

D'autre part, les participants à l'étude semblaient d'avis que du principe de justice (i.e. *fairness*) découleraient deux valeurs distinctes, soit l'honnêteté et l'égalité des chances. L'honnêteté serait ainsi intimement reliée au concept de tricherie, tandis que l'égalité des chances serait perçue en termes d'accès à la technologie, de même que par rapport aux opportunités qui résulteraient de son utilisation. Selon un groupe de participants, « [les personnes] qui ont amélioré leur performance [par l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants] et qui ont réussi auraient [d'abord] été perçues [par les autres] comme n'ayant pas mis l'effort nécessaire à leur performance et, ensuite, comme ayant acquis un avantage en raison d'une opportunité qui n'était pas disponible pour tous » (Forlini et Racine, 2012 : 40-1, traduction libre).

En faisant le parallèle avec le phénomène du dopage sportif, duquel certains événements marquants ont finalement mené à la création de l'Agence mondiale antidopage en 1999³, certains experts avanceraient l'idée qu'il serait temps de créer une agence équivalente pour le milieu académique afin de promouvoir un système éducatif sans drogues (Miller et Wilsdon, 2006 : 25, traduction libre).

Par ailleurs, lorsque l'on parle d'effort, d'authenticité, d'honnêteté et de tricherie en milieu académique, où se dresserait la ligne venant invalider le résultat d'un examen? En ce sens, « les lois relatives aux aménagements de tests pour les personnes [en difficulté d'apprentissage] constitueraient un point de départ pour la discussion de certaines questions clés, telles que : quand et comment l'utilisation des technologies d'augmentation cognitive sape-t-elle la validité d'un résultat de test? Quelles sont les conditions dans lesquelles elle doit être divulguée par le candidat? » (Greely, 2008 : 704-5, traduction libre). Par ailleurs, certains avanceraient l'idée que la prise de psychostimulants à des fins d'augmentations des performances cognitives aurait plutôt le potentiel de « libérer les étudiants moins performants de leurs *handicaps neurologiques* – au lieu de créer un terrain de jeu inégal, ces psychostimulants pourraient aider à le niveler, augmentant ainsi les normes de performance académique » (Cakic, 2009 : 612, traduction libre).

Forlini et Racine (2009; 2012) rapportent aussi le conflit d'intégrité que certains utilisateurs rencontrent, lorsque des valeurs personnelles et sociales s'entrechoquent. Dans Forlini et Racine (2012), « [...] les participants ont [...] discuté de la manière dont [l'utilisation de psychostimulants à des fins d'augmentation] pouvait compromettre certaines valeurs sociales et personnelles qui façonnent le comportement d'un individu » (Schelle et al. 2014 : 11, traduction libre). Ces discussions concordent avec ce que les auteurs avaient pu constater lors d'une étude précédente, et le témoignage de l'un des participants à cette étude résume bien le constat général : « tout le monde veut s'en tenir à leurs valeurs jusqu'à ce qu'il existe un conflit entre les valeurs fondamentales que vous

³ Source : Site web de l'Agence mondiale antidopage <https://www.wada-ama.org/fr/a-propos>

avez, [comme celle] d'être fidèle à [soi]-même et en tout temps [et celle] de réussir sur le plan académique [...] Lorsque ces deux entrent en conflit, vous avez à choisir et la plupart des gens choisissent d'avoir l'avantage [sur le plan académique] » (Forlini et Racine, 2009 : 171, traduction libre).

Mais les attitudes qu'auraient les étudiants vis-à-vis de l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance, concernant notamment les enjeux de justice et d'équité, tendent à varier d'une étude à l'autre, tel que le démontre l'exemple suivant. En effet, Scheske et Schnall, (2012) ont cherché à comprendre quelles seraient les implications morales entrant en ligne de compte lorsqu'il s'agit de juger l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance par des individus en santé désirant ainsi augmenter leurs performances cognitives. Selon les chercheurs, « bien que les discussions entourant ce phénomène demeurent abondantes dans la littérature académique, on ne connaîtrait que très peu l'opinion du public sur le sujet et, en particulier, celle des personnes pour lequel ce phénomène peut avoir de l'importance [i.e. les étudiants] » (Scheske et Schnall, 2012 : 509, traduction libre). Deux études ont donc été menées par les chercheurs : la première a su récolter les avis de cinquante-et-un étudiants rencontrés par hasard sur le campus de l'Université de Cambridge au Royaume-Uni, auxquels on leur aurait demandé « si la santé, l'équité distributive et concurrentielle, le caractère naturel et la forme de dosage seraient considérés comme des préoccupations lors de la formulation de leurs jugements [vis-à-vis ce phénomène] » (Scheske et Schnall, 2012 : 509, traduction libre) ; la seconde aurait, pour sa part, récolté les avis de 306 étudiants, toujours rencontrés par hasard sur le même campus, avec comme seule différence avec la première étude, « une différenciation entre les concepts d'équité concurrentielle et de pression par les paires, qui étaient précédemment traités comme un seul et même concept » (Scheske et Schnall, 2012 : 511, traduction libre). Globalement, leurs résultats démontrent que, pour tous les facteurs testés, les réponses obtenues tendaient toujours à pencher vers la négative sur les échelles mesurant le jugement moral des répondants et aucun d'entre eux n'a été près de juger que la consommation de smart drugs était parfaitement acceptable. Parmi les facteurs les plus préoccupants, notons les risques pour la santé ainsi que l'avantage compétitif qu'obtiendrait un individu faisant l'usage de smart drugs en situation d'examen, en

considérant que les autres individus dans cette même situation n'en feraient pas usage (Scheske et Schnall, 2012 : 513, traduction libre).

Champagne, Gardner, et Dommett (2019) ont pour leur part cherché à « modéliser ce qui détermine les croyances au sujet des smart drugs ainsi que les tendances comportementales connexes chez des étudiants de premier cycle universitaire au Royaume-Uni. À l'aide d'une enquête transversale, ils ont mesuré l'attitude générale envers les smart drugs, la consommation antérieure de smart drugs ainsi que la probabilité que les participants consomment des smart drugs à l'avenir » (Champagne, Gardner, et Dommett 2019 : 34, traduction libre). Il est à noter que, sur les 420 personnes ayant participé à l'étude, seuls 17,1%, soit 72 d'entre eux, ont rapporté avoir déjà fait l'usage de smart drugs par le passé. Les résultats ainsi obtenus démontrent que « les étudiants qui ont tendance à avoir une attitude plus positive à l'égard de la consommation de smart drugs lorsqu'ils considèrent que ces dernières sont inoffensives, qu'elles devraient être librement accessibles et qu'ils croient en savoir assez sur [celles-ci] pour les utiliser en toute sécurité, ont également une attitude plus positive et ne considèrent pas leur consommation comme étant injuste [pour les autres] » (Champagne, Gardner, et Dommett 2019 : 38, traduction libre). Si les intervenants des milieux académiques souhaitent faire diminuer l'occurrence du comportement au sein de leur population étudiante, les chercheurs recommandent le déploiement de campagnes de sensibilisation concernant le manque de preuves en regard à la sécurité de faire l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance pour une personne en santé, de même que de se doter d'un argumentaire sur les enjeux éthiques s'y rattachant, notamment en matière d'équité concurrentielle.

1.5 Thérapie versus amélioration

À savoir s'il existe une réelle différence morale entre l'utilisation thérapeutique et purement améliorative des technologies d'augmentation des performances cognitives, Daniels (2007) semble en tout point catégorique :

« Par exemple, si nous essayons d'améliorer ou d'éliminer une maladie génétique grave, ou une maladie pour laquelle il peut exister un quelconque remède

génétique ou autre, la probabilité d'avantage potentiel à l'intervention expérimentale peut plausiblement l'emporter sur la certitude [de devoir faire face] à une maladie catastrophique [pour l'espèce humaine]. Mais si nous essayons d'améliorer un trait par ailleurs normal, les risques d'un mauvais résultat, même minime, l'emportent sur le résultat acceptable de la normalité. Donc, nous ne pouvons pas y arriver de façon éthique » (Daniels, 2007; cité dans Harris 2007 : 42, traduction libre).

En appui à cette position, « une étude expérimentale menée en ligne auprès de 4011 personnes interrogées a révélé que le public américain et canadien serait plus tolérant vis-à-vis des effets indésirables lorsqu'ils peuvent être considérés comme le résultat du traitement nécessaire au lieu d'une amélioration » (Fitz et al, 2013; cité dans Schelle et al. 2014 : 7, traduction libre). Pourtant, dans ce débat, certains affirment que la ligne serait plutôt difficile à faire – voire impossible – entre thérapie et amélioration, puisque les deux seraient interreliés :

« nous ne pouvons pas arrêter la recherche pour nous améliorer sans arrêter également la recherche centrée sur la guérison des malades et des blessés. » [...] « Les recherches pour traiter la maladie d'Alzheimer ou pour réduire les probabilités de maladies du cœur ou de cancer seraient les mêmes recherches promettant de combattre le vieillissement, d'améliorer notre capacité d'apprentissage et notre mémoire, de connecter nos esprits ensemble ou de nous améliorer de tout autres façons » (Naam 2005 : 5, traduction libre).

Bien entendu, comme dans tout débat éthique, certains dilemmes tendent à ressurgir. L'un des plus couramment débattus concerne la vaccination. N'est-ce pas là une amélioration du système immunitaire, sans laquelle celui-ci ne serait peut-être jamais parvenu à se défendre par lui-même contre tel virus ou, à tout le moins, pas sans avoir attendu au préalable plusieurs milliers d'années d'évolution (Allhoff et al, 2010)? « Étant donné qu'ils améliorent de façon permanente notre fonction immunitaire naturelle en modifiant notre structure biologique, [les vaccins pourraient] sans doute être qualifiés d'amélioration respectueuse de la dignité [humaine] dans la mesure où ils favorisent la

prospérité humaine (Kirchhoffer, 2017 : 381, traduction libre). De plus, selon Bostrom (2008), le concept de « biens positionnels » pourrait aussi aider à élucider cette question. En effet, plus un bien/service se positionne comme fortement positionnel, c'est-à-dire qu'il donne à son détenteur un certain statut social par son niveau de désirabilité par rapport à d'autres biens, moins ce bien/service aurait avantage à être promu par la société. D'autant moins si, advenant que tout le monde ait subitement accès audit bien/service, le bénéfice de possession en deviendrait nul. Le dopage sportif en est un très bon exemple (Bostrom, 2008 : 11, traduction libre). Or, la vaccination, bien qu'étant une technologie d'augmentation de la capacité immunitaire individuelle, se voit d'autant plus bénéfique pour la société plus le nombre d'individus y ayant accès est élevé. Donc, sa valeur étant très faiblement positionnelle, son acceptabilité morale en serait beaucoup plus grande.

Un autre dilemme concernerait cette fois-ci le rétablissement d'un patient à la suite d'un accident. Prenons d'abord un individu moyen, dont le niveau de capacité cognitive se situerait dans la moyenne statistique de l'ensemble de la population humaine. Admettons qu'à la suite d'un accident à la tête, ses capacités cognitives s'en retrouvent grandement affectées. On considérerait donc que de le ramener à un niveau dit « standard », propre à la moyenne statistique de l'ensemble de la population humaine, serait de la thérapie, tandis que de vouloir profiter de l'occasion afin qu'il surpasse ce même niveau dit « standard » reviendrait dans ce cas à de l'amélioration de ses capacités cognitives. Prenons maintenant l'exemple d'un autre individu, celui-ci doté d'une intelligence hautement supérieure à la moyenne qui, à la suite d'un accident similaire à la tête, se retrouverait à ce niveau qualifié de « standard », propre à la moyenne statistique de l'ensemble de la population humaine. Est-ce que la médecine considérerait qu'il est en parfaite santé et que de le ramener à son niveau « pré-accident » serait perçue comme de l'amélioration et non comme de la thérapie (Allhoff et al. 2010 : 7, traduction libre)? Selon Bostrom (2008), il faudrait d'abord parvenir à changer la façon dont on voit la médecine moderne :

« S'éloigner d'un modèle [médical] associant le traitement médical à la maladie permettrait aux personnes ayant une déficience intellectuelle de recevoir un traitement de meilleure qualité sans avoir à croire que ces personnes sont malades. [En focalisant sur l'amélioration du bien-être, cela permettrait aussi]

d'accélérer les progrès en matière de technologie d'amélioration en permettant aux sociétés pharmaceutiques de se concentrer sur le développement d'améliorations sans avoir à s'assurer qu'elles peuvent être utilisées pour traiter un état pathogène reconnu [tel que la maladie d'Alzheimer ou le TDA/H] » (Bostrom, 2008 : 17-8, traduction libre).

1.6 Perturbations sociales

Comme expliqué précédemment, certains experts, n'étant pas nécessairement contre ces technologies, mais se voulant prudents quant au degré de liberté que l'humanité devrait se donner en ce qui concerne le développement et l'utilisation de telles technologies, justifient la mise en place de réglementation par la crainte de venir creuser encore plus le fossé entre certaines classes sociales. Certains, plus inquiet que d'autres, avanceraient même que des lois plus restrictives devraient être mises en place à l'échelle mondiale afin d'éviter le soulèvement d'une nouvelle classe de « surhumains » ayant le potentiel de déjouer, surpasser voire même, de vouer les individus dits « normaux » au second plan de l'évolution de la race humaine. Fukuyama (2004) résume bien cette crainte ressentie par de nombreux académiques en ce qui concerne ce que nous réserve l'avenir des technologies d'augmentations des performances humaines :

« L'idée de l'égalité des droits est sous-jacente à la conviction que nous possédons tous une essence humaine qui minimise les différences plus manifestes de couleur de peau, de beauté et même d'intelligence. Cette essence, et le point de vue selon lequel les individus ont donc une valeur inhérente sont au cœur du libéralisme politique. Mais la transformation de cette essence est au cœur du projet transhumaniste. Si nous commençons à nous transformer en quelque chose de supérieur, quels droits ces créatures améliorées revendiqueront-elles et quels droits auront-elles par rapport à ceux qui restent? » (Fukuyama, 2004 : 42, traduction libre).

Douglas (2013). parle quant à lui que « l'amélioration technologique des capacités mentales humaines pourrait aboutir à la création d'être doté d'un statut moral supra-personnel (i.e. supra personne). » Ainsi, « la création de supra-personnes nuirait à des

êtres humains ordinaires, non améliorés » et donc, « nous (personnes humaines existantes) [aurions] des raisons morales de ne pas encourager certaines améliorations humaines, [c'est-à-dire] celles qui mèneraient à la création de ces supra-personnes » (Douglas, 2013 : 474, traduction libre). De telles préoccupations rejoindraient aussi le discours du génétiste américain Lee Silver (1998), voulant « que les personnes améliorées, ayant acquis des capacités cognitives dépassant de loin celles des non améliorés, pourraient se regrouper et utiliser leurs compétences supérieures pour dominer et exploiter les non améliorés » (Silver, 1998; cité dans Bostrom, 2008 : 15, traduction libre).

Parmi les scénarios les plus plausibles de perturbation sociale pouvant résulter d'un certain dérapage quant à l'utilisation des technologies d'augmentation cognitives en milieu académique, nous pourrions penser à ce que cela donnerait si un nombre surélevé d'étudiants et de professeurs venait à faire l'utilisation de cette technologie : toutes les meilleures places au sein des meilleures universités seraient prises par ceux pouvant se permettre l'accès à la technologie, réduisant ainsi les possibilités offertes aux autres (Allhoff et al, 2010 : 20, traduction libre).

1.7 Limites actuelles du débat éthique

La littérature parlant très peu de l'occurrence de ce comportement en milieu organisationnel, certaines questions éthiques s'y rapportant précisément semblent de toute évidence absentes du débat. Prenons par exemple le cas – hypothétique – d'une organisation qui constate qu'une portion non négligeable de sa main-d'œuvre fait une utilisation extrathérapeutique de médicaments à des fins d'augmentation de ses performances cognitives. Comment ses dirigeants appréhendent-ils ce comportement? Souhaitent-ils agir pour en réduire l'occurrence, justifiée par des enjeux de justice, d'honnêteté, de santé et de sécurité? Ou préfèrent-ils ne rien faire, prônant la liberté individuelle et se demandant, tout bonnement, « tant que les employés performant et que les objectifs sont atteints, pourquoi agir à l'encontre de ceux-ci »? En ce sens, ils pourraient tout aussi bien encourager voire même, faire pression pour que leurs employés adoptent ce comportement. C'est à se demander: quelles seraient les conséquences à long terme de ne rien faire ou d'encourager ce comportement au sein de sa propre organisation?

La présente étude cherche donc à mieux comprendre le phénomène des smart drugs en milieu académique ou organisationnel. Une meilleure compréhension de ce qui forme l'environnement social et éthique de ce phénomène pourrait potentiellement aider les acteurs de milieu lorsqu'ils y font face, à prendre des décisions plus éclairées et potentiellement, travailler à l'amélioration de leurs pratiques afin de favoriser la santé et le mieux-être au sein de leur milieu. Mais tout d'abord, afin de comprendre et d'éclairer les comportements d'une population donnée, il demeure essentiel de se familiariser avec l'environnement dans lequel elle évolue.

1.8 Comprendre les particularités de l'école de commerce

L'école de commerce, bien qu'offrant un niveau d'éducation supérieur menant aux grades reconnus aux 1ers, 2e et 3e cycles universitaires, diffère du cursus académique universitaire classique par ce qu'elle cherche à accomplir, soit la formation de managers, de gestionnaires ou, tel que le décrivait Bourdieu, la production d'une « noblesse d'État » (Bourdieu, 1989; cité dans Abraham, 2007 :1). En France, ces écoles prennent leurs origines, d'une part, par une évolution profonde du système économique résultant d'une demande croissante de produire des gestionnaires pour le secteur privé et, d'autre part, « en réponse à la demande concomitante de consécration scolaire exprimée avec une urgence grandissante au cours du XXe siècle par les familles de la bourgeoisie d'affaire, qui découvriraient peu à peu que le maintien de leur position sociale ne pourrait être assuré désormais qu'au prix d'un passage prolongé par l'école » (Abraham, 2007 : 2).

Toutefois, il est important de considérer ici une différence majeure entre les systèmes d'éducation français et québécois. D'abord, parce que les écoles de classes préparatoires françaises permettant l'accès aux grandes écoles de commerce constituent un système d'entrée intensif sans équivalence au Québec. Toujours en référence aux recherches d'Abraham (2007), ces écoles hautement élitistes, de même que très compétitives entre elles, proposent un cursus intensif permettant l'accès direct à la 3e année de licence, puis au Master. Sans rien enlever au défi que représente ici les études universitaires et le stress que peuvent vivre bon nombre d'étudiants québécois, l'environnement hautement compétitif des classes préparatoires françaises, la pression exercée sur leurs étudiants ainsi que la charge de travail qu'elles exigent, n'ont rien à voir avec ce que les étudiants

québécois peuvent vivre au cours de leur parcours les menant à leur 3^e année de baccalauréat universitaire. Lorsque qu'ils entrent à HEC Paris, les étudiants vivent alors, pour la plupart, un véritable « choc existentiel » tant l'écart entre les contenus des classes préparatoires et ceux du cursus de cette institution serait important (Abraham, 2007 : 10). Il s'en suit donc de leur part un « désintéressement dans le jeu scolaire », une conversion des schémas comportementaux passant du souci scolaire au sérieux managérial. Au cours de son passage à HEC Paris, l'étudiant modèle se verra transformé en jeune manager capable d'intégrer la réalité de l'entreprise.

Il est à se demander si le phénomène de désinvestissement dans le jeu scolaire, si caractéristique de l'école de commerce française telle que décrite par Abraham (2007), pourrait aussi se refléter de ce côté-ci de l'Atlantique. En effet, puisqu'il ne semble pas exister d'études similaires pour l'école de commerce québécoise, on ne peut que se questionner en la matière. Par exemple, si je peux me permettre un lien direct avec le sujet traité dans ce mémoire, qu'en serait-il de la consommation de psychostimulants dans ce milieu? Comment pourrait-on expliquer l'occurrence de ce comportement si désinvestissement, il y a? Peut-être existe-t-il un lien entre ces deux phénomènes? Ou alors, on pourrait supposer que le travail de conversion du souci scolaire en sérieux managérial, tel que défini par Abraham (2007), pourrait créer chez certains étudiants un rapport vis-à-vis de la performance et de la compétitivité, qui soit différent de ce que l'environnement académique promulgue, qui serait ainsi plus près de l'environnement normatif du monde des affaires. En effet, il est naturel de supposer que, puisque la compétition fait partie inhérente du monde des affaires, les personnes aspirantes s'y épanouir, percevraient l'esprit compétitif comme une caractéristique essentielle au futur gestionnaire.

Pour appuyer cela, rappelons qu'il règne au sein des écoles de commerce québécoises, toute une culture gravitant autour des compétitions académiques. En effet, suite à la création des *Jeux du Commerce* en 1988, l'engouement pour ce genre compétition n'a cessé de croître au fil des ans, si bien qu'à la demande de ses membres, le Regroupement étudiant des facultés d'administration de l'Est du Canada (RÉFAEC), qui dirige la réalisation des *Jeux*, a su ajouter à son calendrier trois autres compétitions, soit le

Happening Marketing, le *Symposium RH* et l'*Omnium Financier* (St-Pierre, 2018 : 30). Si l'on parle en effet d'une culture, c'est parce qu'au travers des années, différents acteurs gravitant à l'intérieur et autour de ces écoles ont aussi prêté mains fortes à ce que perdurent ces compétitions, qu'elles soient encensées par les anciens étudiants comme d'un passage obligé, tel un rite initiatique pour les futurs gestionnaires. Professeurs, chargés de cours, étudiants bénévoles et alumni prennent part chaque année au processus de sélection et d'entraînement des jeunes recrues. Certaines écoles offrent aussi des formations reconnues et créditées dans leur programme de B.A.A. respectif afin de les soutenir dans leur préparation aux *Jeux* (St-Pierre, 2018).

1.9 Phénomène des smart drugs en milieu académique

Lévy et Thoër (2008) sont parmi les premiers au Québec à vouloir mettre en évidence la progression de l'utilisation extrathérapeutique de médicaments chez les jeunes adultes. Ils y avancent alors « qu'avec la diversification des substances, les interactions médicamenteuses possibles, les effets toxiques et les risques de dépendance, les motivations et les profils d'utilisation dans ces populations demandent à être cernés » (Lévy et Thoër, 2008 : 157). Outre l'augmentation des performances cognitives, cette recension des écrits aborde le phénomène de façon plus généralisée, en traitant aussi « l'amélioration des performances sportives et sexuelles », le « contrôle de la douleur et de l'humeur », la « mise en conformité de l'image corporelle » ainsi que la « quête d'états de conscience modifiés », comme étant les principales finalités recherchées lors de l'usage extrathérapeutique de médicaments (Lévy et Thoër, 2008 : 179-80).

Selon Collin (2016b), les études portant sur l'utilisation de psychostimulants d'ordonnance en milieu académique, provenant surtout des États-Unis, mais aussi du monde anglo-saxon en général, affichent d'importantes variations quant à son occurrence, allant de 5% à 43% d'utilisateurs potentiels parmi les étudiants universitaires. Trois raisons expliqueraient ces variations. Premièrement, les questionnaires utilisés ne seraient pas directement comparables puisque la définition de l'expression « smart drugs » diffère d'une étude à l'autre, certaines ne considérant que les différentes formes de psychostimulants d'ordonnance les plus populaires, tel que le méthylphénidate (i.e., Ritalin, Concerta), tandis que d'autres ratissent vraiment plus large en considérant tout ce

qui peut « augmenter », d'une certaine façon, les capacités cognitives et ce, à différents niveaux, allant jusqu'à inclure des stimulants aussi banals que la caféine. Deuxièmement, les fenêtres temporelles seraient très différentes d'une étude à l'autre, certaines parlant d'un « usage régulier » de ces smart drugs, tandis que d'autres considèrent les personnes en ayant consommé au moins une fois dans leur vie, au cours de la dernière année, au cours du dernier mois, etc. Troisièmement, la dimension contextuelle serait généralement inexistante dans ces enquêtes, c'est-à-dire qu'à l'exception d'une poignée d'études portant sur l'occurrence du comportement en facultés de médecine, on ne connaîtrait pas, pour des étudiants universitaires, de quelles facultés ils seraient issus (Collin, 2016b).

Les recherches réalisées par Quintero, Peterson, et Young (2006), dans une étude portant sur l'utilisation extrathérapeutique de médicaments sous ordonnance par de jeunes adultes en milieu académique, tentent une approche socioculturelle pour venir expliquer l'adoption de ce comportement chez cette population. Toutefois, leurs conclusions semblent quelque peu limitées quant aux motivations de ces jeunes adultes à utiliser des psychostimulants d'ordonnance. Selon les auteurs, « une telle utilisation abusive [de médicaments d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives] est acceptable dans un contexte social où les individus tentent délibérément d'expérimenter avec des drogues. Des connaissances étendues concernant les effets, les dosages et les compatibilités avec d'autres médicaments, associées à la grande disponibilité des produits pharmaceutiques dans les cercles sociaux collégiaux, font de cette classe de médicaments une alternative intéressante aux autres substances psychoactives » (Quintero, Peterson, et Young, 2006 : 903, traduction libre). En d'autres mots, ces auteurs qualifieraient les psychostimulants d'ordonnance de « produits de substitution » par rapport à d'autres substances récréatives présentes sur les campus américains et dont les finalités seraient similaires à ces autres substances.

Quintero reprocha ensuite aux sciences sociales de ne pas prendre en compte le contexte socioculturel lors de leur analyse des comportements de consommation de plusieurs drogues – ou médicaments – chez les jeunes adultes des milieux académiques. En effet, il décriait que trop d'études ne semblent vouloir mettre qu'en évidence l'association entre ce comportement et « un certain nombre d'attributs ou de conditions autres que la

consommation de drogues, considérées comme pathologiques ou problématiques, telles que les comportements déviants, les problèmes d'abus et de dépendance, les activités criminelles ou encore, lorsque les études en question viennent à investiguer des segments spécifiques de consommateurs basés sur le genre ou l'ethnicité » (Quintero, 2009 : 40, traduction libre) . Au travers d'un concept qu'il nomme « relâchement contrôlé », l'auteur évoque cette dualité propre à la vie des jeunes adultes fréquentant les collèges et les universités occidentales, tiraillés entre l'émancipation sociale et la pression constante attribuable à l'atteinte de résultats académiques. La consommation de psychostimulants d'ordonnance servirait ici, à court terme, de mécanisme d'adaptation face à cette dualité, leur permettant ainsi de vivre leur émancipation sociale sans pour autant affecter leurs résultats scolaires. L'approche de l'auteur viendrait donc élargir le champ de vision de la recherche sur le sujet en offrant une analyse socioculturelle de ce comportement, qui reflèterait ainsi le rôle social et les attentes attribuables à la vie de ces jeunes adultes. Ces conclusions corroborent avec des études plus récentes, qui évoquent que la consommation de psychostimulants d'ordonnance pour venir équilibrer ces tensions entre vie sociale et obligations académiques serait aussi considérée comme une motivation importante chez les étudiants (Partridge et al. 2013; Hildt, Lieb, et Franke 2014). Bien que Quintero propose une avenue intéressante pour expliquer le phénomène, il n'en demeure pas moins qu'il n'ose pas sortir de ce qu'il définit comme la « culture collégiale » pour expliquer l'adoption de ce comportement en milieu académique. Il aurait été intéressant de prendre aussi en considération des facteurs tels que le stress lié au manque de ressources, à la perte de motivation ainsi que l'impact de phénomènes sociaux allant au-delà des murs de l'école.

Parlant de ce lien fondamental entre stress et ressources disponibles, Wolff et al (2014) ont voulu démontrer qu'il était possible d'incorporer le phénomène d'utilisation extrathérapeutique de médicaments à des fins d'augmentation des performances cognitives au modèle *Job Demands – Resources (JD-R)* de Bakker et Demerouti (2007; 2017) et de l'appliquer ensuite au milieu académique. Ce modèle théorique complet, très largement utilisé en management et en développement organisationnel, permet d'illustrer comment les demandes de travail et les ressources internes et externes disponibles pour les individus peuvent impacter différentes variables connues des milieux de travail telles

que le stress, l'épuisement, la motivation et le niveau de performance au travail. Wolff et al (2014) ont trouvé pertinent de tester, d'abord, si ce modèle était transposable à la réalité des milieux académiques et, ensuite, si l'utilisation de différents types de psychostimulants comme moyen d'augmenter ses performances cognitives dans ce même contexte pouvait être introduite dans ce modèle théorique et en déterminer l'impact sur ses différentes variables. Leurs résultats ont démontré, d'une part, que le modèle JD-R s'applique très bien à cette réalité parce que les variables en jeu dans ce milieu s'apparentent à celles composant l'environnement organisationnel : des demandes de travail parfois exigeantes; des ressources personnelles et institutionnelles parfois insuffisantes pour remplir ces demandes; des tensions entre les vies académiques, personnelles et même professionnelles pour certains étudiants, qui rappellent les tensions travail-famille vécues par les travailleurs; des enjeux de performance parfois très élevés; ainsi que la présence marquée de nombreux prédicteurs de détresse psychologique, de symptômes dépressifs, d'épuisement émotionnel et même d'idéations suicidaires (Bérard, Bouchard, et Roberge, 2019).

D'autre part, le comportement associé à l'utilisation de psychostimulants comme moyen d'atteindre un niveau de performance plus élevé que la normale peut aisément être incorporé au modèle, tel que le font remarquer les auteurs : « selon le modèle théorique JD-R, les exigences académiques affectent la santé mentale en épuisant les ressources énergétiques de l'individu. Cela pourrait expliquer la principale association des psychostimulants avec le processus de dégradation de la santé [que révèle le modèle théorique JD-R] » (Wolff et al, 2014 : 6, traduction libre). Plus précisément, une telle utilisation de psychostimulants viendrait altérer négativement les bienfaits relatifs à un niveau élevé de ressources pour contrer à long terme les risques d'épuisement (burnout). De plus, cela viendrait aussi réduire l'influence positive qu'un niveau élevé de ressources internes à l'individu aurait apportée sur sa motivation. Bref, « [leurs] résultats indiquent que les étudiants pourraient essayer les psychostimulants pour contrer les effets néfastes des exigences élevées en matière d'études, mais que de telles tentatives pourraient se retourner contre eux » (Wolff et al, 2014 : 6, traduction libre).

Par ailleurs, l'étude de Wolff et al (2014) ne nous permet pas de voir au-delà des individus, du comportement humain et de ses conséquences sur leur santé et leur bien-être à long terme. On ne parle pas que derrière ce comportement, il y a des facteurs sociaux à l'œuvre qui encouragent le comportement à se répéter. En reprenant le langage du modèle JD-R, l'on peut émettre l'hypothèse que le comportement semble ressurgir parce que l'étudiant constate un déséquilibre entre les demandes de travail exigées et les ressources qu'il dispose pour remplir ses objectifs de performance. La « boucle de dégradation de la santé » de l'individu telle que présentée dans le modèle, qui illustre en fait l'accumulation de stress résultant de ce déséquilibre et faisant augmenter les risques d'épuisement professionnel, augmenterait donc les risques que l'étudiant opte pour ce comportement. Notons aussi que le contexte académique rendant impossible, pour l'étudiant, d'user de *job crafting* pour alléger le poids de ressources insuffisantes et ainsi mousser sa motivation et son engagement (Bakker et Demerouti, 2017), viendrait réduire le spectre de solutions possibles pour lui.

La présente étude cherche ainsi à comprendre quels facteurs sociaux favoriseraient l'occurrence de ce comportement au sein d'une population d'étudiants de niveau universitaire inscrits en écoles de commerce ou en faculté de sciences de la gestion au Québec. Elle cherchera en effet à comprendre le phénomène social qui forme l'environnement de ce comportement. À l'aide du modèle théorique de l'*Insider*, développé par Otero et Collin (2015), l'on viendra définir le cas de figure idéal-type des individus utilisant de manière extrathérapeutique des médicaments psychotropes à des fins d'augmentation de leur performance cognitive, comportement que ces auteurs définissent comme étant « la nouvelle déviance conformiste » (Otero et Collin, 2015 : 158). Il s'agira donc à mettre en application ce cas de figure idéal-type afin de déterminer s'il se colle bien à la population étudiée.

1.10 Pharmaceuticalisation des sociétés occidentales contemporaines

Le médicament jouerait un rôle central dans certains des processus fondamentaux de transformation sociale des sociétés occidentales contemporaines, soit la molécularisation, la bio socialisation et la médicalisation (Collin, 2016 : 74, traduction libre). L'idéologie transhumaniste, qui voit en l'être humain non pas le produit fini d'une lente évolution,

mais plutôt le canevas imparfait dont seules les avancées technoscientifiques et biomédicales parviendront à lui faire exploiter son plein potentiel, constituerait l'une des résultantes les plus radicales de ces transformations. La recherche et le développement des technologies pharmacologiques représentent, en soi, un intérêt de premier ordre aux yeux de ses adeptes. Pour eux, « le médicament constitue dans les nombreux écrits et discours du mouvement l'un des premiers moyens systématiquement considérés pour repousser les limites biologiques humaines et améliorer les performances individuelles » (Le Dévédec et Collin, 2018 : 96).

La molécularisation fait référence à ce qui est maintenant naturel versus ce qui est artificiel. Selon Collin (2016), le médicament jouerait ainsi un rôle dans cette transformation du regard que la médecine et la société posent sur le vivant et le non-vivant. Grâce aux avancées scientifiques en biologie moléculaire, la médecine peut maintenant voir la vie « comme un ensemble de mécanismes vitaux intelligibles parmi les entités moléculaires qui peuvent être identifiés, isolés, manipulés, mobilisés, recombinaés, dans de nouvelles pratiques d'intervention, qui ne sont plus contraintes par l'apparente normativité d'un ordre vital naturel » (Rose, 2007; cité dans Collin, 2016 : 76, traduction libre). L'auteure estime que les frontières entre vivant et non-vivant, entre naturel et artificiel, deviennent de plus en plus floues, repoussant ainsi les limites éthiques de ce qui serait considéré comme « des extensions acceptables des limites corporelles de celles inacceptables » (Collin, 2016 : 76, traduction libre).

La bio socialisation, quant à elle, correspond aux processus d'inclusion et d'exclusion de la société. Ce en quoi le médicament joue un rôle serait « dans la constitution d'une identité technoscientifique façonnée par la consommation de [médicaments] comme quelque chose à embrasser ou à rejeté » (Collin, 2016 : 76, traduction libre). En d'autres termes, la prise de médicaments serait de plus en plus considérée comme un moyen de se conformer aux normes sociales. Le rôle du médicament dans le processus de bio socialisation est donc un aspect très important à considérer dans la compréhension du comportement présentement à l'étude. Enfin, le processus de médicalisation des sociétés occidentales contemporaines serait le résultat de transformations normatives de la conception moderne de la santé. Ainsi, une nouvelle conception plus élargie de la santé

aurait vu le jour à la seconde moitié du XXe siècle, allant beaucoup plus loin que la simple absence de maladie ou d'infirmité, en y incorporant les concepts de bien-être et de santé sociale. D'entrée de jeu, l'introduction de ces concepts à la définition même de la santé demeure très pertinente, compte tenu du lien très étroit entre la santé physique et mentale d'un individu et le contexte socio-économique dans lequel il se trouve. Justement, par rapport à la santé mentale, Martens (2010) écrivait : « la psychiatrie, par définition, déborde du champ de la neurologie, les praticiens de la santé mentale échappent, pour l'essentiel, aux normes du technomédical. Leur efficacité s'évalue selon d'autres critères, difficiles à quantifier et inséparables de la réalité collective » (Martens, 2010 : 109). En d'autres mots, la santé sociale et le bien-être auront des répercussions – positives comme négatives – sur l'occurrence de maladies et de pathologie d'un individu et donc, sur son état de santé globale – ce pour quoi le concept de santé s'en voit maintenant plus élargi.

Mais cette nouvelle conception de la santé, maintenant plus malléable et plus subjective, rendrait l'individu toujours incertain de son propre état. Et cela va de soi, aussi, aux yeux de la médecine moderne, pour qui l'individu ne serait « qu'un malade en devenir ». Telle que l'affirme Collin (2007), « cette reconfiguration [conceptuelle de la santé] conduit donc à brouiller les frontières entre santé, bien-être et confort, d'un côté, et entre santé et maladie, de l'autre, le médicament devenant un outil dont l'usage est justifié, tant par la prévention de la maladie que par sa présence » (Collin, 2007 : 102). La santé serait donc passée d'état médical binaire, absolu, à véritable norme sociale, fluide et évolutive; un idéal par rapport auquel nous ne pouvons qu'être déficients. Si l'on parle ici plutôt de pharmaceuticalisation, ce serait « pour tenter d'appréhender de manière plus fine la place grandissante qu'occupe le médicament dans la vie des individus contemporains, et ce, bien au-delà des finalités thérapeutiques qui lui sont traditionnellement reconnues » (Otero et Collin, 2015 : 159). Par conséquent, « les médicaments psychotropes ne nous font pas tendre vers le « mieux que bien » - *Better than well* était l'un des slogans de la compagnie pharmaceutique Pfizer; ils visent davantage à pallier notre condition fondamentalement déficiente et deviennent indispensables au fonctionnement normal » (Le Dévédec et Guis, 2013 : 8).

Cette normalité, à laquelle l'être humain s'acharne à vouloir se conformer, semble toutefois voir ses balises devenir de plus en plus difficiles à atteindre. Les avancées technoscientifiques en matière d'intelligence artificielle, alimentant la crainte populaire de voir un jour l'être humain se diriger vers l'obsolescence, contribuent à accentuer cette perception de défaillance par rapport à notre état de santé, l'absence de maladie ou d'infirmité ne semblant plus suffisante pour apaiser notre conscience, à savoir, garantir notre survie en tant qu'espèce. Ce pour quoi certains experts, dont les adeptes du transhumanisme, avancent que si l'être humain désire préserver son avance sur l'intelligence artificielle dans les domaines qu'il dominerait déjà telle que l'analyse de situations complexes et ambiguës ou encore l'intelligence émotionnelle, il devra se doter de moyens ou d'outils capables d'augmenter ses capacités cognitives en ce sens.

Chapitre 2

Cadre conceptuel

2.1 Modèle théorique de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015)

D'un point de vue strictement étymologique, le terme *Insider* renvoie à plusieurs « prises de sens » qui, lorsqu'elles se recoupent, permettent de comprendre un peu mieux le choix des auteurs de se servir de ce terme pour illustrer leur cas de figure idéal-typique. D'une part, l'*Insider* renvoie à certains travaux néokeynésiens, qui « proposent l'opposition *Insiders/Outsiders* pour mieux comprendre certaines caractéristiques du marché du travail dans les sociétés capitalistes contemporaines. [...] Dans cette perspective, les *Insiders* sont plutôt structurellement conformistes de par leur insertion sociale forte et stable, tandis que les *outsiders* [...] sont plutôt structurellement anticonformistes de par leur insertion sociale précaire et leur socialisation moins aboutie » (Otero et Collin, 2015 : 167-8).

Ensuite, le terme renvoie au domaine du marketing, où les *Insiders* « constitue un réseau de consommateurs « influant » [...] qui contribuent à diffuser les caractéristiques et usages de produits ou services d'avant-garde, élitistes, précurseurs ou innovateurs vers des cercles de plus en plus larges de consommateurs potentiels » (Otero et Collin, 2015 : 168). De plus, on retrouve le terme dans la culture populaire et dans certains romans de fiction de type polar, où l'on voit les *Insiders* « [incarner] des personnages discrets qui détiennent de manière secrète, et parfois illégale, des informations, influences, ressources, contacts privilégiés qui leur confèrent un pouvoir, des avantages ou des ressources supplémentaires » (Otero et Collin, 2015 : 168). Enfin, dans le jargon du domaine de la finance, les *Insiders* réfèrent aux délits d'initiés (i.e., *Insiders trading*). Il s'agit ici d'individus qui, par leur position à l'intérieur d'organisations, disposent d'informations privilégiées leur permettant d'avoir un avantage considérable notamment lors de transactions boursières, « où les variables sont habituellement soumises à un degré important de volatilité » (Otero et Collin, 2015 : 169). Ces *Insiders* peuvent alors, illégalement, vendre ou rentabiliser ces informations au risque de se voir poursuivis en justice s'ils se font prendre.

Donc, en retenant l'essentiel de ces différentes prises de sens, les *Insiders* que décrivent Otero et Collin (2015) seraient, en principe, « 1) globalement intégrés et néo-conformistes ; 2) vecteurs explicites de la nouveauté au niveau des moyens ; 3) discrets passeurs organisés au besoin dans des réseaux éphémères et 4) détenteurs de savoirs privilégiés dans un contexte objectif de compétition » (Otero et Collin, 2015 : 177).

Selon les différentes formes de conformismes établies par Kelman (1958), le cas de l'*Insider* se référerait au conformisme par intériorisation parce qu'il intègre le message véhiculé dans son propre système de valeurs (Aebischer et Oberlé, 2016). Rappelons qu'Otero et Collin (2015) figuraient l'*Insider* en tant que « conformiste au niveau des valeurs dominantes ou des objectifs sociaux consensuels » (Otero et Collin, 2015 : 169). D'abord, lorsque l'on parle des valeurs dominantes de la société occidentale, l'on réfère généralement à la liberté, à l'égalité, à la justice, au droit au bonheur ou encore au progrès, sans que cela ne soit réellement documenté. Par conséquent, pour le bien de cette étude, la théorie des valeurs de base de Schwartz (2006) servira de modèle de référence quant aux valeurs sociales faisant généralement consensus dans nos sociétés. Bien que cela dépasse les objectifs de recherche de ce mémoire, l'utilisation de ce modèle théorique permettrait aussi de voir s'il est possible d'établir des liens entre les valeurs exprimées par les répondants et leurs motivations derrière le comportement étudié. Ensuite, lorsque l'on parle d'objectifs sociaux consensuels, la réussite personnelle et professionnelle, de laquelle découlent des éléments tels la richesse, la famille, l'achat d'une maison, avoir une retraite confortable, etc., tend à revenir le plus souvent à l'esprit. Ces valeurs ou ces objectifs doivent donc être relativement les siens.

Dans le cas de figure qui nous intéresse, le terme *Insider* a été choisi pour représenter une image inversée du célèbre *outsider* de Becker (1963). Celui-ci publia à l'époque un livre – désormais classique – dédié à l'étude d'un cas de figure typique à la sociologie de la déviance. Ce livre permit à l'époque de « problématiser de manière relationnelle un univers de phénomènes ambigus et captivants incarné par des figures hétéroclites, voire de véritables personnages sociaux (fumeur de marijuana, musicien de jazz, criminel, prostitué, toxicomane, délinquant, itinérant, etc.), se situant à distances variables et instables de la normativité dominante, ou encore, de la moralité ordinaire » (Otero et

Collin, 2015 : 167). En d'autres mots, l'*outsider* de Becker représente le marginal, qui se détache volontairement de cette « normativité dominante » propre à la société néolibérale, notamment par l'adhésion à une sous-culture dont les caractéristiques sociologiques entraînent généralement vers des comportements qualifiés comme « déviants » de ce qui est la norme telles que les différentes formes classiques de dépendance ou de toxicomanie.

Rappelons aussi Merton (1938), qui avait amené l'idée que le comportement déviant serait issu, non pas de la personnalité des individus, mais bien d'un désajustement face aux structures sociales. En ce sens, l'on qualifierait le comportement déviant comme un mode d'adaptabilité individuelle fait en réponse à des facteurs sociaux défavorables à l'égard de certains individus. Or, la société hypermoderne mettant un poids très lourd sur la réussite individuelle – tous devant accéder aux plus hautes sphères de la société et où le seul véritable échec serait l'abandon de ses propres ambitions – celle-ci pousserait certains individus, pour qui les moyens légitimes n'auraient pas réussi, à tenter de nouvelles voies. En fait, cette société responsabilisant de plus en plus les individus sur les moyens d'atteindre les objectifs de performance, l'innovation dont ils doivent ainsi faire preuve s'en verrait donc légitimée. Les auteurs parlent en effet de l'individu hypermoderne comme étant tiraillé par cette double condition au succès individuel, soit la valorisation de la singularité et celle de la conformité aux règles. Pour l'individu hypermoderne, « le fait de [toujours devoir] trouver [des] moyens alternatifs adéquats pour éviter de potentiels échecs devient davantage une exigence sociale ordinaire qu'une ressource conjoncturelle à mobiliser en cas de besoin. On pourrait ainsi affirmer qu'on passe de plus en plus de l'innovation « comme exception » à l'innovation « comme condition » en matière de figure ordinaire de la conformité » (Otero et Collin, 2015 : 172). Innover ne serait donc plus « un plus » pour l'individu, mais seulement un moyen de pouvoir « rester dans la course. »

L'*Insider* est un innovateur par rapport aux moyens qu'il utilise pour atteindre ses objectifs. Innovateur, moins dans le sens qu'il invente ou qu'il crée de la nouveauté, mais plutôt dans le sens « d'inhabituel », « de hors-normes ». Le conformisme d'innovation défini par Merton illustre en partie le profil de l'*Insider* : « Lorsqu'un individu accepte les objectifs du groupe, mais refuse d'utiliser les moyens socialement légitimes de les

atteindre. Par exemple, un individu pourrait avoir un comportement criminel pour atteindre richesse et pouvoir » (Besnard, 1978). Cependant, contrairement à un fraudeur pratiquant un délit d'initier, par exemple, l'*Insider* aspire à atteindre des objectifs culturellement légitimes bien qu'il utilise des moyens dont l'illégitimité serait tolérée par rapport à ceux enfreignant explicitement les règles. Il s'appuierait en fait sur le « prestige pharmacologique de la molécule (sécurité pharmacologique, principe actif attesté, connaissance des effets secondaires, etc.) et sur « l'objectif légitime de l'usage (conformiste, voire hyper conformiste) » pour venir atténuer « l'illégitimité faible du recours non conforme en dehors des cadres cliniques de prescription médicale » (Otero et Collin, 2015 : 175). Il reste alors dans une certaine zone grise, considérant que l'illégitimité est si faible qu'elle n'est pas considérée comme dangereuse pour sa bio socialisation : « Le conformisme contemporain tend en effet à devenir un mode d'adaptation individuelle qui sollicite l'innovation constante comme mode d'adaptation ordinaire : se dépasser, se singulariser, devenir encore plus autonome, performant et responsable et, surtout, le faire à sa façon » (Otero et Collin, 2015 : 176). L'*Insider* se sent alors comme véritable membre de la société, même en visant parfois l'exemplarité dans un contexte où les contours du succès ne sont pas balisés (i.e., *sky is the limit*).

En résumé, l'*Insider* renvoie à ce que ses auteurs nomment la « nouvelle déviance conformiste. » La consonance quelque peu paradoxale de cette expression est le reflet des contradictions qui habitent l'usager de smart drugs dans ses schémas comportementaux : bien qu'il consomme secrètement, en solitaire et utilise un réseau alternatif pour se procurer les psychostimulants d'ordonnance, il considère tout de même qu'il adhère à une pratique banale et légitime tant les buts recherchés sont conformes aux normes sociales auxquelles il s'identifie. Il se voit comme un innovateur, il voit en ce moyen une façon de se singulariser par rapport à d'autres, non pas pour se marginaliser, mais bien afin de mieux intégrer la société. Donc, avant d'intervenir face à un cas d'usager de *smart drugs*, il est primordial qu'une distinction claire et nette soit faite entre cet usager, tel qu'il est défini par le cas de figure idéal-type de l'*Insider*, et les usagers compulsifs associés aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie, parce que les racines du comportement ne sont absolument pas les mêmes. Ceci nous amène donc à formuler une première hypothèse :

***H1** : Par leurs motivations et leur relation vis-à-vis des normes sociales, les étudiants en école de commerce faisant un usage extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation de leurs performances cognitives se dissocient des usagers compulsifs associés aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie.*

2.2 Prise de contrôle sur les facteurs de stress externes en contexte d'hypermodernité

Les témoignages récoltés par de Souza (2015) révèlent non seulement que la prise de psychostimulants aiderait ses utilisateurs à améliorer leur concentration ou leur propre gestion du temps, mais qu'elle agirait aussi sur leur motivation, « leur offrant ainsi une façon d'être productif au travail tout en expérimentant du plaisir, [...] tel que le décrit ici [l'une des personnes interrogées] : “Vous savez, il n'y a pas assez de temps dans la journée, mais avec [les psychostimulants], il y a tellement de temps pour faire ce que vous voulez, je veux dire, vous pouvez faire cent choses différentes en même temps et tout simplement adorer” » (de Souza, 2015 : 1192, traduction libre). Les témoignages ainsi récoltés corroborent les spéculations émises par l'*Academy of Medical Sciences* (2012), à savoir que « l'utilisation de [technologies d'augmentation cognitive] pourrait intéresser les employés qui trouvent les aspects de leur travail moins stimulants » (*The Academy of Medical Sciences*, 2012 : 22, traduction libre). Bien que le manque de motivation demeure une cause plutôt marginale pour les chercheurs, il s'agit d'un aspect intéressant du phénomène et il serait pertinent de voir si l'occurrence de cette cause dans les résultats de recherche dépendrait de la dimension contextuelle du comportement.

Un recensement par Robitaille et Collin (2016) a permis de faire ressortir plusieurs études confirmant le lien étroit entre l'utilisation extrathérapeutique de médicaments d'ordonnance et la compensation pour les facteurs de stress rencontrés en milieu académique. Elles révèlent effectivement que la motivation principale à l'origine de ce comportement serait d'aider à vaincre le stress et l'anxiété engendrés par les études universitaires, et ce, surtout en période d'examen, durant laquelle la fréquence d'utilisation augmenterait considérablement (Desantis, Noar, et Webb 2010; Thoër et Robitaille 2011; Partridge et al. 2013; Hildt, Lieb, et Franke 2014). Soulignons aussi

l'étude d'Aikins (2011), où les étudiants rencontrés auraient majoritairement estimé que l'utilisation de psychostimulants améliorerait leur capacité à effectuer leurs tâches académiques, citant tout particulièrement l'accroissement du niveau de difficulté et de la compétitivité en milieu universitaire comme source élevée de stress (Aikins, 2011 : 566, traduction libre). Cette étude est intéressante à souligner parce que l'aspect « compétitivité » en milieu universitaire semble devenir de plus en plus présent au sein des institutions occidentales et ce, peu importe le domaine d'études. En 2019, une étude panquébécoise sur la santé psychologique étudiante a été effectuée sur les campus universitaires, récoltant ainsi 23 881 répondants provenant des quatre coins de la province. Les résultats de cette étude tendent à vouloir confirmer les inquiétudes de nombreux intervenants présents sur le terrain, soulignant entre autres que la compétition dans les programmes d'études représenterait un prédicteur important en ce qui a trait à la détresse psychologique, aux symptômes dépressifs et à l'épuisement émotionnel chez les étudiants de 1^{er} cycle universitaire. De plus, ce prédicteur augmenterait aussi le risque de tentative de suicide, autant chez les étudiants de 1^{er} cycle que ceux aux cycles supérieurs (Bérard, Bouchard, et Roberge, 2019).

Dans une étude auprès de 272 étudiants de l'Université du Kent, au Royaume-Uni, Stoeber et Hotham (2016) ont voulu mettre en lumière « les relations entre le perfectionnisme multidimensionnel et les comportements vis-à-vis les [smart drugs] » (Stoeber et Hotham, 2016 : 170, traduction libre).. En ce sens, les résultats de l'étude « suggèrent que [les] dimensions du perfectionnisme [tel que le perfectionnisme socialement prescrit, les inquiétudes et les doutes des perfectionnistes et les pressions parentales pour être parfait] représentent des facteurs de risque pour l'utilisation des [smart drugs] car elles sont associées à des comportements qui devraient augmenter la probabilité de prendre des [smart drugs]. [...] En contradiction, le “perfectionnisme orienté vers soi”, “les standards personnels perfectionnistes” et “l'organisation” ont montré des corrélations négatives avec “les comportements positifs à l'égard des [smart drugs]”, “l'acceptabilité morale de l'utilisation de [smart drugs]” et “la perception de la nécessité de prendre des [smart drugs]” » (Stoeber et Hotham, 2016 : 173, traduction libre). En effet, le perfectionnisme demeure un phénomène psychologique complexe et, tout dépendant des facteurs situationnels en jeu, peut avoir des effets tant positifs que négatifs sur les

individus. Il peut en effet représenter « un facteur de vulnérabilité important, surtout en période de stress » (Finn, 2017 : 90-1).

Du côté des milieux de travail, on est très loin d'échapper au phénomène de stress, le sujet ayant été abondamment traité au fil des ans (Bakker et Demerouti, 2017; Campbell et al. 2007; Cooper, Dewe, et O'Driscoll, 2001; Hassard et al. 2018; R. A. Karasek, 1979; R. Karasek, 2008; Marshall, Barnett, et Sayer, 1997; Selye H, 1946; Sherman et al. 2012). Selon l'Agence européenne pour la sécurité et la santé au travail (2018), environ 50 % des travailleurs européens estiment que le stress est courant sur leur lieu de travail (Agence européenne pour la sécurité et la santé au travail, 2018). Aux États-Unis, l'*American Psychological Association* (2019) estime que 64% des Américains placent le travail comme source importante de stress dans leur vie, ce qui en fait le facteur de stress le plus souvent mentionné (American Psychological Association, 2019 : 6, traduction libre). Au Canada, une enquête réalisée par la firme Morneau Shepell (2019) auprès de 1 591 répondants révèle que c'est 35% des employés qui se disent plus stressés qu'il y a cinq ans : « en milieu de travail, le quart des employés (27 %) qualifient d'élever à extrême leur niveau de stress lié au travail au cours des six derniers mois, tandis que ce pourcentage est de 34 % pour les gestionnaires de personnel » (Morneau Shepell, 2019). Bien que de plus en plus d'organisations semblent démontrer une volonté d'agir en faveur d'un environnement de travail psychologiquement sain, il n'en demeure pas moins qu'il existe des phénomènes socio-économiques qui agissent bien au-delà de ce qu'une seule organisation soit en mesure de contrôler; elle ne peut donc qu'en prendre conscience et adapter ses pratiques afin, au mieux, d'en tirer profit; au pire, d'en diminuer les impacts.

Le contexte d'hypermodernité, si caractéristique des sociétés occidentales contemporaines, repose sur l'idée que nous ne serions pas sorties de la modernité, mais qu'elle se serait plutôt radicalisée. Les grands principes structurant de la modernité étant l'individu, la démocratie, le marché et la science, ceux-ci se verraient maintenant caractérisés par l'exacerbation et l'intensification : « la démocratie et les droits de l'homme sont devenus des valeurs incontournables; le marché une référence économique globale et mondialisée qui va jusqu'à envahir toutes les sphères de notre vie; la science un instrument en partie incontrôlable qui va jusqu'à remettre en question la notion même

d'humanité » (Charles, 2010 : 316). D'ailleurs, ce qui avait été avancé précédemment pour le cas de figure idéal-type de l'*Insider*, à savoir que la société responsabilise de plus en plus les individus dans les moyens d'atteindre les objectifs de performance, s'insère très certainement dans cette radicalisation de la modernité. Or, ce que semble prédire l'avènement de l'industrie 4.0, c'est que les organisations – et les individus les composant – devront faire face à plus de volatilité, plus d'incertitude, plus de complexité et plus d'ambiguïté dans leur environnement. Ce concept, tiré de l'expression anglophone *VUCA World* (i.e. *Volatility, Uncertainty, Complexity, Ambiguity*), a émergé au courant des années 1990 dans le monde militaire, mais est majoritairement utilisé aujourd'hui afin de décrire le monde du travail au XXI^e siècle (Elkington, 2018, traduction libre).

Ce nouveau paradigme n'est pas sans conséquence pour la santé psychologique des individus puisqu'il contribue à leur vulnérabilité face aux facteurs de stress externes. Le développement de la résilience s'avèrerait donc une aptitude essentielle à la survie de l'individu en contexte hypermoderne aspirant à l'émancipation, dans ce monde empli de volatilité, d'incertitude, de complexité et d'ambiguïté. En effet, parmi les bénéfices attribuables au développement de la résilience, notons entre autres une plus grande tolérance au stress, à l'adversité ou encore, une meilleure adaptation aux changements (Morneau Shepell, 2017). Si cette aptitude peut sembler tel un baume en contexte hypermoderne, soutenant ainsi l'individu dans l'atteinte d'objectifs de performance toujours plus élevés, dans sa responsabilisation quant aux moyens d'atteindre ces objectifs ou encore, dans son besoin constant d'innover pour ainsi satisfaire aux normes sociales, elle n'est pas sans fins : un événement vient chambouler notre vie, on s'adapte, on développe de la résilience, on se relève plus fort, mais, à un moment donné, la résilience seule ne suffirait plus pour pallier au stress, nos ressources psychologiques s'épuisent, notre charge mentale s'en voit saturée. Cela n'est pas sans rappeler les théories derrière le modèle *Job Demands – Ressources* de Bakker et Demerouti (2007; 2017), tel qu'expliqué précédemment, ou encore les recherches menées par Johnson (2016), celles-ci portant sur les dimensions et les impacts de changements excessifs en organisation, qui auraient permis de démontrer à quel point la fréquence élevée, la portée et l'impact des changements dans une organisation pouvaient affecter l'individu au point où ses ressources psychologiques ne suffiraient plus à la demande. L'individu hypermoderne,

ayant d'or et déjà une propension à toujours rechercher de nouveaux outils ou moyens d'atteindre ses objectifs de performance, pourrait se voir tenté par des solutions lui promettant une plus grande capacité cognitive, pour ainsi être en mesure « d'absorber » une charge mentale plus importante. Cela m'amène à émettre l'hypothèse suivante :

***H2** : L'usage extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives chez les étudiants en écoles de commerce s'inscrit, non seulement dans le modèle de l'Insider, mais aussi dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines.*

Chapitre 3

Méthodologie

3.1 Collecte de données

Cette recherche visait la réalisation d'une étude exploratoire sur l'utilisation extrathérapeutique de médicaments d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives chez des individus apparemment en santé étudiant en écoles de commerce. Il ne s'agissait donc pas de venir quantifier l'occurrence de ce comportement au sein de ces institutions, mais bien de sonder un échantillon d'utilisateurs volontaires pour d'abord définir les éléments de socialisation autour du phénomène de smart drugs qui caractérisent cette population, pour ainsi tenter de comprendre pourquoi ils agissent ainsi et, de ce fait, brosser un premier portrait des facteurs sociaux favorisant l'occurrence du comportement dans ces milieux.

En référence aux études mentionnées au chapitre précédent, nous émettons l'hypothèse que l'école de commerce représenterait un terrain fertile pour l'occurrence du comportement étudié, étant donné sa culture compétitive et de haute performance. De plus, ce milieu semble absent de la littérature sur ce sujet. Aussi, il est important de préciser que si notre choix s'est arrêté sur l'étude d'une population étudiante plutôt que professionnelle, c'est que nous émettons l'hypothèse que les facteurs sociaux qui encouragent le comportement en milieu académique auraient tout autant le potentiel de se retrouver en milieu professionnel et d'avoir les mêmes répercussions sur les individus, en s'appuyant sur des études antérieures qui démontrent que la transposition d'un modèle comportemental prédestiné au milieu professionnel vers un milieu académique était possible (Wolff et al. 2014; Sessa et Barr, 2015), ce qui vient d'autant plus soutenir le choix d'une population académique pour la réalisation d'un mémoire en sciences de la gestion.

La méthode de collecte de données choisie est l'entrevue semi-structurée. Tout en permettant « d'obtenir de façon systématique des renseignements sur un certain nombre de sujets, [cette méthode] se veut aussi plus flexible de sorte qu'elle permet de recueillir

de l'information additionnelle qui enrichit les connaissances des interviewers » (Cossette, 2019 : 82). En raison du contexte de crise sanitaire que nous vivons actuellement, les entrevues se sont tenues virtuellement via l'utilisation des applications de visioconférence *Google Hangout* et *Google Meet* quant à l'enregistrement audio des entrevues, il a été réalisé grâce au logiciel *Debut* de *NCH Software*. Un formulaire de consentement a été transmis, rempli et signé avant le début de chaque entrevue. Celle-ci comprenait une description du projet de recherche, les critères d'admissibilité ainsi que de l'information sur les ressources possibles en matière de dépendance aux drogues, si le répondant en ressent le besoin. Le tout a préalablement été approuvé par le Comité d'éthique à la recherche (CER) de HEC Montréal.

La construction du guide d'entrevue s'est réalisée avec comme objectif de venir révéler si les répondants collaient au cas de figure idéal-type établie par le modèle de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015), en plus de vouloir déterminer si le raisonnement derrière leur consommation de psychostimulants s'inscrivait bel et bien dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines. Nos critères d'admissibilité se résument à :

- Être actuellement étudiant ou l'avoir été il y a moins d'un an, dans une école de commerce ou une faculté de sciences administratives ou de gestion située au Québec;
- Faire ou avoir fait une utilisation extrathérapeutique de médicaments d'ordonnance précisément à des fins d'augmentation des performances cognitives, et ce, dans l'exécution de ses tâches académiques;
- Ne pas avoir reçu, par un professionnel, l'un des diagnostics suivants :
 - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H),
 - Narcolepsie;
 - Tout autre trouble neuropsychologique venant justifier une prise de psychostimulants;

- Ne pas avoir suivi de cours dont le professeur responsable était Nicolas Le Dévédec OU Joé T. Martineau.

Le processus de recrutement des répondants ayant malheureusement débuté au tout début de la crise sanitaire reliée à la pandémie de COVID-19, nous avons dû limiter nos méthodes aux diverses plateformes virtuelles de communication. Tout d’abord, par des publications sur différents groupes Facebook tels que ceux des différentes écoles de commerce du territoire montréalais, celui du Regroupement étudiant des facultés d’administration de l’Est du Canada (RÉFAEC) ainsi que celui de l’organisme Thèsez-vous, qui regroupent des étudiants de 2e et 3e cycle dans une multitude de domaines un peu partout au Québec. Notez aussi que la possibilité d’utiliser la plateforme Panel HEC afin de recruter des répondants étudiants à HEC Montréal a été étudiée, mais non retenue, puisque trop limitative en termes de portée. Ensuite, nous avons sollicité le soutien de professeurs responsables de diverses spécialisations au sein de plusieurs écoles de commerce sur le territoire montréalais afin qu’ils envoient une publication via courriel aux étudiants inscrits sur leurs listes. Enfin, les associations étudiantes de plusieurs établissements ont aussi été contactées afin qu’elles partagent une publication concernant la recherche de répondants pour cette recherche via leurs canaux de communication respectifs.

Dans ces publications, les personnes souhaitant participer à l’étude ont été invitées à contacter l’étudiant-chercheur via une adresse courriel sécurisée créée spécifiquement pour l’occasion. Un courriel de réponse leur a été envoyé, contenant une description du projet de recherche et un court questionnaire portant sur les critères d’admissibilité à l’étude afin de vérifier qu’ils étaient éligibles à y participer. Si tel était le cas, les répondants ont été amenés à choisir une plage horaire pour l’entrevue.

À la suite des entrevues, un verbatim a été réalisé par l’étudiant-chercheur à partir du fichier d’enregistrement afin d’en faciliter l’analyse. Les seules personnes ayant accès aux verbatims seront l’étudiant-chercheur et sa codirection de recherche. Des prénoms fictifs seront aussi utilisés lors de la rédaction de ce mémoire afin de protéger l’anonymat des répondants.

3.2 Raisonnement derrière l'élaboration du guide d'entrevue

Comme vous pouvez le constater en consultant le guide d'entrevue à l'Annexe 1, chaque entrevue était subdivisée en trois parties : la première servait à briser la glace en laissant le répondant se présenter, afin qu'il parle de son parcours académique et des raisons l'ayant poussée vers son cheminement, mais aussi afin qu'il s'ouvre à propos de ses objectifs de vie. Cette dernière information est d'autant plus importante, car elle permet d'emblée de savoir si le répondant semble se conformer aux objectifs sociaux consensuels, tels que la réussite personnelle et/ou professionnelle, l'éloignant déjà du profil typique de l'*outsider* de Becker (1963).

La seconde partie portait essentiellement sur le comportement en tant que tel. D'abord, nous voulions définir le portrait du répondant en tant qu'utilisateur de psychostimulants d'ordonnance. « Comment serait-il entré en contact avec les psychostimulants? » ; « À quelle fréquence les utiliserait-il? Dans quelles circonstances? » ; « Est-ce une pratique solitaire ou en groupe? » ; « Quels ont été les résultats obtenus versus anticipés? » ; etc. L'objectif ici était que l'utilisateur raconte son expérience de consommation. Au travers de ses réponses, il viendrait révéler plusieurs éléments clés de son comportement, ce qui aide à tisser des liens entre celui-ci et le modèle d'analyse.

Ensuite, nous voulions mieux comprendre quel raisonnement se cache derrière ledit comportement; c'est pourquoi nous avons orienté nos questions afin d'aller chercher, non seulement ce qui le motive à agir ainsi, mais aussi ce en quoi la prise de psychostimulants d'ordonnance représente pour lui une solution, et une solution à quoi. De plus, nous avons tenté à ce moment de l'entrevue de voir si le répondant ressentait une certaine obligation à agir ainsi. L'information que nous souhaitions obtenir au travers de cette question aurait pu permettre de répondre à notre seconde hypothèse, à savoir si le comportement étudié s'inscrit bel et bien dans un contexte d'hypermodernité des sociétés occidentales contemporaines. Au sens « d'obligation », nous comprenions le sentiment de ne pas avoir de choix, que divers éléments de l'environnement interne ou externe du répondant fassent en sorte qu'il se sente obliger d'agir ainsi pour se conformer aux normes sociales qu'il perçoit comme étant légitimes à sa biosocialisation.

Pour clore cette seconde partie de l'entrevue, nous voulions aborder la perception du répondant par rapport aux risques encourus, ainsi que son avis quant à l'image que projette le médicament d'ordonnance par rapport aux drogues de rue. Grâce à ces questions, il nous a été possible de mieux cerner les différents moyens d'atténuation du dilemme moral que le répondant se sert pour banaliser son comportement et ainsi s'accrocher à ce conformisme vis-à-vis des normes sociales qu'il défend.

La troisième et dernière partie de l'entrevue portait d'abord sur la relation du répondant par rapport au milieu académique dont il fait partie. L'objectif était que le répondant nous exprime comment il perçoit son environnement, de faire ressortir des éléments de la culture propre aux écoles de commerces, dans le but que soit mis en évidence des liens entre celle-ci et le comportement étudié. Enfin, nous voulions clore l'entrevue un peu de la même façon qu'elle avait débuté, en posant une question un peu plus personnelle, mais oh combien importante : quelles seraient les 5 valeurs les plus chères à vos yeux et comment elles se traduisent dans votre vie. Tout comme celle portant sur les objectifs de vie, elle permet de cerner le degré de conformisme du répondant, cette fois-ci par rapport aux valeurs dominantes des sociétés occidentales contemporaines.

3.3 Méthode d'analyse et codage des verbatims d'entrevues

L'analyse des verbatims d'entrevues a été réalisée grâce au logiciel d'analyse de données qualitatives *NVivo 12 Pro* de *QSR International*. Pour être en mesure de définir les différents « codes », « nœuds » ou « boîtes » me servant à trier les éléments de réponses contenus dans les verbatims, j'ai essentiellement utilisé la méthode déductive, en me basant sur les caractéristiques fondatrices du cas de figure idéal-type de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015). Toutefois, il m'est arrivé à quelques reprises d'ajouter des codes afin d'être en mesure d'extraire de l'information supplémentaire que je considérais pertinente.

Vous trouverez, à l'Annexe 2, une visualisation de la structure d'analyse et de codage sous la forme d'une « ligne du temps », conçue grâce à l'application Miro⁴, qui se veut

⁴ <https://miro.com/>

d'abord une plateforme de collaboration visuelle en ligne. Cela aide à voir rapidement de quelle manière la structure s'échelonne d'un bout à l'autre de l'analyse, subdivisée en quatre parties, soit : 4.1 Portraits, objectifs sociaux et système de valeurs ; 4.2 Smart drugs et socialisation ; 4.3 Motivations et mécanismes d'atténuation du dilemme moral ; et 4.4 Contexte hypermoderne. De plus, vous pouvez facilement y voir à quels tableaux synthèses se rattache chacun des codes ainsi créés.

D'emblée, les premiers codes concernent les valeurs et les objectifs de vie des participants à l'étude. Rappelons-le, l'*Insider* serait conformiste au niveau des valeurs sociales dominantes ou des objectifs sociaux consensuels. Selon les différentes formes de conformismes établies par Kelman (1958), on parlerait alors de conformisme par intériorisation parce que l'*Insider* intègre le message véhiculé dans son propre système de valeurs. De plus, il est important de spécifier que le modèle théorique des valeurs de base de Schwartz (2006) a été utilisé ici afin de simplifier l'analyse des réponses obtenues lors des entrevues. Pour ce qui est des objectifs sociaux faisant consensus, la réussite personnelle et professionnelle, de laquelle découlent des éléments tels la richesse, la famille, l'achat d'une maison, avoir une retraite confortable, etc., tend à revenir le plus souvent à l'esprit lorsque l'on évoque le sujet. Bref, ces valeurs et ces objectifs se doivent d'être relativement les siennes. La partie 4.1 de l'analyse débute alors avec un code intitulé « Objectifs de vie », à l'intérieur duquel on retrouve un autre code, celui-ci intitulé « En conformité aux objectifs sociaux consensuels. » Ensuite, on y retrouve un code intitulé « Valeurs », à l'intérieur duquel se trouvent deux autres codes, soit « En conformité aux valeurs dominantes » et « Traduction des valeurs dans la vie courante. » Ce dernier code m'était nécessaire, entre autres, pour concevoir les portraits servant à introduire les participants.

La partie 4.2 sert à mettre en lumière toutes les caractéristiques de socialisation des répondants par rapport aux smart drugs, telle que la façon par laquelle ils seraient entrés en contact avec ceux-ci la première fois, comment font-ils pour se les procurer, à quelle fréquence en consomment-ils, à quelle période de la journée, pour effectuer quelles tâches exactement, si ces tâches sont de nature individuelle ou de groupe, s'ils utilisent les smart drugs dans d'autres contextes que leurs études et enfin, quels seraient les résultats ou effets

obtenus lors de la prise de ces smart drugs et si cela répondait ou non à leurs attentes. J'ai ainsi créé un code principal, intitulé « Caractéristiques de socialisation », à l'intérieur duquel ont été regroupés plusieurs autres codes, aidant ainsi au tri des données recueillies. On y retrouve, dans l'ordre, les codes « Premier contact », « Méthodes d'approvisionnement », « Fréquence », « Période », Tâche effectuée », « Degré de sociabilité » (i.e. si la tâche est de nature individuelle ou de groupe et si la prise de smart drugs se fait seul ou en compagnie d'au moins une autre personne), « Utilisation dans d'autres contextes », qui lui regroupe les codes intitulés « Professionnels » et « Récréatifs » puis, enfin, un code intitulé « Résultats – Attentes vs. Réalité. » Notez que le code « Méthodes d'approvisionnement » permet aussi de déterminer si les répondants s'alignent ou non avec une autre caractéristique fondatrice du modèle de l'*Insider*, soit que celui-ci serait un « discret passeur organisé dans des réseaux éphémères. »

La partie 4.3, intitulée « Motivations et mécanisme d'atténuation du dilemme moral », se veut le cœur de cette analyse. Ici, nous voulions d'abord mettre en lumière, d'une part, les motivations quant à la prise de psychostimulants d'ordonnance et, d'autre part, en quoi, chez les personnes ayant participé à l'étude, leur utilisation représenterait une solution, et à quoi celle-ci répondrait, selon eux. Ainsi, un code intitulé « Raisonnement derrière le comportement » a été créé et regroupe aussi deux autres codes, soit « Motivations » et « Solutions. »

Ensuite, rappelons que selon le modèle d'Otero et Collin (2015), l'*Insider* utiliserait un argumentaire bien spécifique afin de venir atténuer le dilemme moral face auquel il se retrouverait lorsqu'il serait questionné sur son comportement. Cette volonté d'atténuation de l'importance morale du comportement en question sur sa vie, semblerait servir à le banaliser et ainsi, à le dissocier moralement de l'image péjorative du toxicomane commun, tel qu'il est décrit, entre autres, dans l'*Outsider* de Becker (1963). Le codage suivant a donc été élaboré afin d'extraire des verbatims les cinq catégories d'arguments utilisés dans ce mécanisme de défense : sous un code principal intitulé « Facteurs d'atténuation du dilemme moral », nous retrouvons les codes « Objectif légitime de l'usage », code à l'intérieur duquel on retrouve aussi les codes « Autodiagnostic et impression de besoin » ; « Prestige pharmacologique de la molécule » ; « Auto-évaluation

des risques et autorégulation de la consommation » ; et « Psychostimulants vs. Drogues de rue. »

De plus, l'*Insider* serait décrit comme étant « détenteur de savoir privilégié dans un contexte objectif de compétition », d'où la création d'un code portant cet intitulé. Cette expression peut être définie comme « cette impression qu'auraient certains utilisateurs de smart drugs d'être en possession d'informations que seuls les plus érudits auraient accès. » Ce « savoir privilégié » se construirait principalement autour des avantages perçus que ses utilisateurs croient avoir par rapport aux autres qui n'en consomment pas. Or, suite à la relecture des verbatims, certains éléments de réponses m'ont amené à y introduire deux nouveaux codes :

- D'abord, un code intitulé « Auto-évaluation de l'occurrence du comportement. » Si j'ai choisi de le placer ici, c'est que je considère que le « savoir privilégié » pourrait aussi inclure l'ensemble des informations que ceux étant « à l'affut » pourraient avoir collecté via les médias traditionnels, au travers d'internet, mais aussi via les dires, les rumeurs propagées sur les campus au sujet de l'occurrence de l'utilisation de smart drugs dans ces milieux. Cela pourrait mener certains à se dire, « je sais que tout le monde prend des smart drugs, alors pourquoi je n'en prendrais pas, moi aussi? » ;
- Ensuite, un code intitulé « Perception du médicament comme d'un outil. » Si j'ai choisi de le placer ici aussi, c'est que je considère le concept de « savoir », non seulement en termes de connaissances théoriques, mais aussi en termes de « trucs » ou « d'astuces » qu'une personne possède, qu'elle peut donc utiliser au moment opportun. Or, de voir le médicament tel un outil technologique, dans sa forme la plus pragmatique, contribue à ce que cette personne se perçoive comme détentrice de savoir privilégié dans un contexte objectif de compétition.

Bien que ces deux codes ne font pas partie des mécanismes de défense soulever dans le modèle de l'*Insider* pour l'atténuation du dilemme moral, je suis tout de même d'avis que l'utilisation de ces « couches argumentatives » supplémentaires contribuerait à la banalisation de la prise de smart drugs dans l'esprit de ses utilisateurs.

Enfin, la partie 4.4 regroupe les codes servant à extraire des verbatims tout élément relatif au contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines. D'entrée de jeu, je trouvais important d'introduire cette partie avec les perceptions qu'ont les répondants de l'environnement académique dans lequel ils évoluent. De ce fait, la création d'un premier code, intitulé « Perception de l'environnement », dans lequel sont regroupés deux autres codes, soit « L'institution fréquentée » et « Les écoles de commerce en général. »

Par la suite, je souhaitais extraire des verbatims toutes caractéristiques se rattachant à l'individu hypermoderne, tel qu'il est défini dans le modèle de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015). Ainsi, quatre critères le définissent : 1) l'individu hypermoderne est néo-conformiste, c'est-à-dire qu'il valorise tout autant conformité aux règles et singularisation; 2) l'individu hypermoderne voit l'innovation telle une exigence sociale ordinaire; 3) l'individu hypermoderne est poussé vers la responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre ses objectifs de performance; et 4) l'individu hypermoderne subi une pression sociale importante, causée par divers facteurs de stress externes tels que les environnement compétitifs ou encore, les attentes de performance et de réussite individuelle qui peuvent provenir tout autant de lui-même que d'autres parties prenantes de son entourage, comme le travail, l'école, la famille et les amis. Le codage a donc été élaboré en conséquence, afin d'extraire ces éléments des verbatims.

J'ai d'abord créé un code principal intitulé « L'individu hypermoderne », duquel découlent les codes correspondant à chacun des critères définissant ce concept, soit : « Valorisation », qui regroupe aussi deux autres codes, soit « De la conformité » et « De la singularité » ; « L'innovation comme exigence sociale ordinaire » ; « Responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance » ; « Pression sociale », qui contient un code intitulé « Facteurs de stress externes », qui lui regroupe deux autres codes, soit « Compétition » et « Attentes de performance et de réussite individuelle » et celui-ci, à son tour, regroupe deux autres codes, soit « Envers soi-même » et « De la part des autres » qui, à son tour, regroupe les trois derniers codes de cette structure, soit « Travail », « École » et « Famille / amis. »

Chapitre 4

Analyse et discussion

4.1 Portraits, objectifs sociaux et système de valeurs

Ce projet de recherche a permis d'interviewer neuf étudiant.e.s répartis dans trois écoles de commerce ou facultés de gestion québécoises, qui font ou on fait une utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance au cours de leur passage à l'université, le tout dans le but d'augmenter leurs performances cognitives lors de la réalisation de leurs tâches académiques.

Portraits

Avant de vous raconter leur histoire, voici une courte introduction de chacun d'entre eux. Notez bien que les prénoms utilisés ici sont fictifs afin de protéger leur identité réelle :

- a) **Chris** : Fils d'entrepreneurs, Chris a toujours su qu'il allait se diriger en sciences de la gestion. Ambitieux, il souhaiterait d'abord faire de la consultation, en plus de démarrer sa propre entreprise de coaching de gestion en parallèle : « lorsque j'aurai assez de clients pour remplacer mon salaire en consultation, je ferai la transition vers le coaching à temps plein » (Chris). Dans la vie, Chris valorise tout particulièrement le bonheur, l'accomplissement, la reconnaissance, la générosité et le fait d'avoir du plaisir dans toutes les sphères de sa vie. « Work hard, play hard », tel est sa devise : « Tout ce que je fais, je le fais intense, j'ai souvent plusieurs projets que j'avance en même temps, et j'essaie souvent d'être un peu plus divergent, tu sais, le monde en affaires, [ils] sont souvent plus conservateurs. Donc, je travaille fort la semaine, je sors fort les fins de semaine » (Chris).
- b) **Mateo** : Au moment de l'entrevue, Mateo venait tout juste de terminer sa première année de 1^{er} cycle en gestion. Croyant fermement que l'éducation de la prochaine génération représente la clé de voûte pour changer la face du monde, il souhaiterait ultimement obtenir un poste d'enseignant dans le domaine des sciences de la

gestion, au niveau collégial ou universitaire. Outre ses objectifs de carrière, Mateo est quelqu'un qui aime se mettre au défi. Les valeurs telles que le respect, l'entraide, l'empathie, la persévérance et l'attitude guident ses pas et se traduisent dans son quotidien par la façon dont il atteint les objectifs qu'il se fixe. Il croit que, dans la vie, ce qui l'a le plus aidé à vouloir se dépasser, c'est de toujours chercher de nouveaux objectifs à atteindre, de nouveaux projets à réaliser. En ce sens, Mateo voit en l'amélioration et le développement de soi le remède aux pensées négatives pouvant entraîner quelqu'un dans ce qu'il nomme une « spirale dépressive. » C'est d'ailleurs parce qu'il cherchait quelque chose de nouveau le faisant aussi sortir de sa zone de confort qu'il a décidé de participer à ce projet de recherche.

- c) **Élise :** Après avoir obtenu en France une Licence 3 en commerce international, équivalent au baccalauréat québécois, Élise fait le saut au Québec à l'automne 2017 pour y entamer un programme de 2^e cycle en sciences de la gestion. Dans la vie, elle valorise tout particulièrement l'honnêteté, la franchise, l'ouverture d'esprit et l'équité. Élise affiche sans gêne sa passion pour l'humain en organisation. Puisqu'elle ne serait pas encore tout à fait fixée quant au genre de poste qu'elle souhaiterait obtenir après sa diplomation, elle demeure donc ouverte aux opportunités qui se présenteront sur son chemin.
- d) **Éric :** Un jeune homme qui a à cœur sa communauté! Étant actuellement à sa dernière année de 1^{er} cycle universitaire en administration des affaires, il a toujours su s'impliquer dans son milieu, que ce soit à titre de président ou vice-président d'associations étudiantes ou bien en siégeant au sein de conseils d'administration d'organisations locales. Éric possède aussi un certain côté entrepreneur. Il travaille actuellement sur un plan d'affaires afin de lancer son « projet de vie » avec sa fiancée, et ce, dès qu'il aura obtenu son diplôme.. Élevé dans un milieu catholique et ayant fait l'école primaire à la maison, Éric a à cœur des valeurs telles que l'honnêteté, la famille, le respect, la loyauté et l'amour. Selon lui, « quand tu penses que l'être humain est bon et que tu es prêt à tendre la main, il y a plein de choses qui s'ouvrent à toi. »

- e) **Freya** : Jeune femme très active, Freya pratique en effet plusieurs sports, dont le vélo, le kung-fu et le yoga. De père et de mère ayant fait leurs études en école de commerce, elle vient aussi de terminer un programme de 1^{er} cycle universitaire en administration des affaires. Toutefois, elle a réalisé que ce n'était finalement pas un domaine qui convenait à sa personnalité, c'est pourquoi elle a choisi de poursuivre ses études dans un domaine totalement différent : la naturopathie. Se disant en quête de bonheur et d'épanouissement, Freya considérait son précédent domaine d'études comme trop loin des gens, elle préférerait donc une carrière où le contact humain est mis à l'avant-plan. Elle valorise tout particulièrement l'amour, le respect, l'environnement, l'altruisme et l'authenticité. Ces valeurs sont celles qui guident sa vie au quotidien.
- f) **Melanie** : Jeune femme au parcours plutôt atypique, Mélanie n'aurait probablement jamais imaginé se retrouver en école de commerce! Après quelques semestres au niveau collégial en sciences de la santé, elle prend une pause sabbatique de 18 mois pour voyager un peu, lui permettant ainsi une certaine introspection sur ce qui l'anime le plus. Par la suite, elle retourne donc au collégial en sciences humaines puis en psychologie, pour ensuite entamer un baccalauréat en communication et, finalement, bifurquer vers le baccalauréat en communications et relations humaines. Si elle a ensuite choisi de faire le saut aux cycles supérieurs en sciences de la gestion, c'est dans le but d'apporter plus de diversité à son curriculum vitae. Selon elle, « plus on est éduqué, plus on a de choix et de portes ouvertes dans la vie. » Elle souhaite par la suite agir comme consultante dans sa spécialisation, soit à l'interne ou au sein d'une firme d'experts. Dans la vie, elle chérit tout particulièrement « l'honnêteté, l'authenticité, la bienveillance, l'humilité, la transparence et l'ouverture d'esprit », toutes des valeurs que lui ont inculquées ses parents, « même si parfois on a quelques accrochages parce que leurs sources sont moins rigoureuses que les miennes! », disait-elle en riant.
- g) **Mike** : Bien qu'il vienne tout juste de compléter un programme de 1^{er} cycle universitaire en sciences de la gestion, Mike est en contact avec le monde des

affaires depuis son adolescence. En effet, c'est par l'entremise de son père qui, en l'initiant au trading, a su développer chez lui un intérêt particulier pour le secteur financier, ce qui l'amena, dès l'âge de 18 ans, à ouvrir son propre compte d'investissements. Ambitieux de nature, il valorise tout particulièrement le développement de soi, mais aussi l'amitié et la famille. En guise de carrière, il souhaite œuvrer dans le secteur bancaire et, ultimement, avoir son propre fonds d'investissement.

- h) Sam :** À première vue, Sam semble peu cadrer avec l'étudiant typique de l'école de commerce québécoise, se disant lui-même avoir une relation ambivalente avec ce milieu et la culture qu'elle lui semble promouvoir. Détenteur d'un baccalauréat en sociologie, suivis d'une majeure, il se dit très ancré dans les sciences sociales. S'il a choisi de se diriger aux cycles supérieurs en sciences de la gestion, c'est qu'il était préoccupé par le peu d'opportunités d'emploi qui s'offrent aux finissants en sciences sociales. Le domaine de la gestion représentait alors, pour lui, le complément idéal à son cursus académique pour venir élargir le spectre de possibilité de carrières. Au moment de notre entretien, il disait valoriser surtout la simplicité, le minimalisme, la spontanéité et le calme. Il se dit aussi être quelqu'un d'extrêmement discipliné et très axé sur le contrôle personnel, de sa vie et de son environnement.
- i) Sofia :** Détentrice d'un baccalauréat en psychologie, les intérêts de Sofia vont nécessairement dans tout ce qui touche au comportement humain en organisations. Dans la vie, elle valorise tout particulièrement le partage, la curiosité, l'authenticité ainsi que les valeurs familiales. À l'heure de notre entretien, elle était en train de finaliser une première année aux cycles supérieurs. Puisqu'elle ne sait pas précisément le genre de poste qu'elle décrochera après l'obtention de son diplôme, elle se dit ouverte aux opportunités qui apparaîtront sur son parcours. D'ici là, Sofia prend plaisir à découvrir les différentes facettes du monde des sciences de la gestion.

4.1.1 Objectifs sociaux exprimés par les répondants

D'emblée, soulignons que les répondants semblent se conformer aux objectifs sociaux consensuels⁵ tels que définis par le modèle de l'*Insider*. En effet, tous les répondants ont exprimé des objectifs de vie relatifs à leur propre réussite personnelle ou professionnelle. Plus spécifiquement, six d'entre eux ont évoqué de différentes façons le succès académique comme étant leur principal objectif de vie, et cinq d'entre eux ont évoqué les choix qu'ils ont faits au cours de leur cheminement académique, tel que l'institution qu'ils ont choisi de fréquenter ou encore le fait d'avoir pris la décision de poursuivre au 2^e cycle, comme étant des leviers pour obtenir de meilleures opportunités par la suite sur le marché du travail :

« J'aimais bien le prestige qui est associé à [mon institution actuelle], le fait que ça ouvre des portes supplémentaires que je n'aurais pas d'ouverte si j'avais juste [mon ancienne université] sur mon CV » (Chris) ;

« Alors je voulais peut-être viser une profession d'enseignant au niveau cégep ou université, mais puisqu'il faut une carrière dans une discipline pour ensuite pouvoir l'enseigner, par conséquent, je me suis lancé dans la conquête de l'une des nombreuses disciplines offertes à [mon institution actuelle] » (Mateo) ;

« C'est pour ça que je fais [un programme de 2^e cycle universitaire] en fait, plus on est éduqué, plus on a de choix et de portes ouvertes dans la vie, c'est ce que je pense » (Mélanie) ;

« Mais c'est aussi pour ça en fait [que j'ai choisi de m'orienter en management], un intérêt pour les sciences sociales orientées vers des débouchées avec plus d'opportunités professionnelles dans le milieu des affaires » (Sam) ;

« J'avais appliqué à [une autre école] aussi, et dans les écoles anglophones, je n'ai pas trouvé de programmes qui rejoignaient mes intérêts, je n'avais pas trouvé rien

⁵ Voir en référence le **tableau 4.1.1**

qui ressemblait à [ma spécialisation actuelle] au [2^e cycle]. Et comme je n'ai pas fait mon baccalauréat à [mon institution actuelle], je tenais quand même à faire [un programme de 2^e cycle] vu que ça va plus profond dans la matière qu'un certificat, alors je trouvais important d'aller plus loin vu que je n'avais pas le background en administration. Puis, [l'autre école], j'avais lu que c'était la première fois qu'ils donnaient le programme [dans lequel je suis] en 2019-2020, alors je ne me suis pas trop posé la question, je me suis dit qu'à [mon institution actuelle], c'était plus établi » (Sofia).

En plus de Mateo qui désire enseigner les sciences de la gestion, trois autres répondants ont aussi bien défini leur objectif de carrière, ayant pour leur part la volonté de se lancer en affaires une fois leur diplôme obtenu :

« J'aimerais débiter par aller en consultation, j'aimerais pouvoir passer des entrevues en septembre prochain. J'aimerais aussi partir ma compagnie de coaching en parallèle et lorsque j'aurai assez de clients pour remplacer mon salaire en consultation, je ferais la transition vers le coaching à temps plein » (Chris) ;

« J'ai un côté, quand même, entrepreneur si on veut, j'ai beaucoup d'idées, et là présentement je suis en train de me faire un plan d'affaires, pour démarrer ma grosse *business*, c'est mon plan en fait, mon "plan de vie" après l'université » (Éric) ;

« C'est sûr qu'optimalement, j'aimerais avoir mon propre fond [d'investissements], c'est sûr que c'est le but premier » (Mike).

4.1.2 Système de valeurs des répondants

De plus – et toujours en concordance avec le cas de figure idéal-type de l'*Insider* – le système de valeurs auquel les répondants s'identifient semble être conforme aux valeurs sociales adoptées par les sociétés occidentales contemporaines. Le modèle théorique des valeurs de base de Schwartz (2006) a été utilisé ici afin de simplifier l'analyse des

réponses obtenues lors des entrevues⁶. À la question « pourriez-vous me nommer les cinq valeurs qui sont les plus chères à vos yeux? », les valeurs sous-jacentes à la « bienveillance » ont largement été les plus souvent évoquées. En effet, elles apparaissent à vingt occasions, chez huit des neuf répondants et ont un positionnement moyen de 2,5 (i.e. entre la 2^e et la 3^e place dans leur palmarès individuel). Ensuite viennent les valeurs sous-jacentes à « l'autonomie », où quatre des neuf répondants ont exprimé l'une de ces valeurs, et ce, à sept occasions et avec un positionnement moyen 2,57, puis viennent les valeurs sous-jacentes à « l'universalisme » (trois des neuf répondants, à cinq occasions et avec un positionnement moyen de 4,2), à la « réussite » (trois des neuf répondants, à quatre occasions et avec un positionnement moyen de 2,5), à « l'hédonisme » (deux des neuf répondants, à trois occasions et avec un positionnement moyen de 3,67), à la « conformité » (deux des neuf répondants, à deux occasions et avec un positionnement moyen de 4,5), puis enfin à la « tradition » et à la « stimulation » (chacune ayant été évoquée par un seul répondant, à une occasion et avec un positionnement à la 4^e place). Notez finalement qu'aucune valeur sous-jacente au « pouvoir » ou encore à la « sécurité » n'a été exprimée par les répondants à l'étude. Statistiques intéressantes, chez les répondants étudiant au 1^{er} cycle universitaire, 66% des valeurs évoquées sont sous-jacentes à la « bienveillance », contre 32% chez les étudiants de 2^e cycle. Ceux-ci ont été plus enclins à évoquer des valeurs sous-jacentes à « l'autonomie » (24% chez les étudiants de 2^e cycle contre 5,56% chez ceux de 1^{er} cycle) ou encore à « l'universalisme » (12% chez les étudiants de 2^e cycle contre 5,56% chez ceux de 1^{er} cycle). Cependant, sans affirmer que les répondants aient nécessairement menti lors des entrevues, il se peut fort bien que ces données soient affectées par un certain biais de désirabilité sociale.

⁶ Voir la synthèse des résultats au **tableau 4.1.2**

Tableau 4.1.1 Objectifs sociaux exprimés par les répondants

Objectifs sociaux consensuels	Objectifs exprimés par les répondants	1er cycle					2e cycle				
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris	
Réussite personnelle	Succès académique			X		X	X	X	X	X	
	Ouverture sur le monde, voyages		X	X							
	Famille				X						
	Saines habitudes de vie		X								
	En quête de bonheur et d'épanouissement		X								
Réussite professionnelle	Objectif de carrière fixé	X		X	X					X	
	Entrepreneuriat	X			X					X	
	Nouveaux défis / projets			X							
	Sécurité financière						X				
	Plus d'opportunités professionnelles, liées à un niveau d'étude supérieur / à l'institution fréquentée			X			X	X	X	X	

Tableau 4.1.2 Système de valeurs des répondants

Les 10 valeurs de base de Schwartz (2006)	En réponse à la question : « Quelles seraient les cinq valeurs les plus chères à vos yeux? », positionnement de la 1 ^{ère} à la 5 ^e place											Moyenne de positionnement
	Valeurs exprimées	1er cycle					2e cycle					
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris		
Bienveillance	Bienveillance						3				3,00	
	Honnêteté				1	1	1				1,00	
	Franchise					2					2,00	
	Amour		1		5						3,00	
	Respect		2	1	3						2,00	
	Altruisme		4								4,00	
	Transparence						5				5,00	
	Amitié	2									2,00	
	Famille	3			2			4			3,00	
	Partage							1			1,00	
	Générosité									4	4,00	
	Entraide			2							2,00	
	Empathie			3							3,00	
Moyenne de positionnement pour "Bienveillance"												2,50
Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Bienveillance"												8
Nombre de fois qu'une valeur relative à "Bienveillance" a été exprimée par les répondants												20

Autonomie	Autonomie								1		1,00
	Simplicité ¹								2		2,00
	Minimalisme ²								3		3,00
	Curiosité							2			2,00
	Authenticité		5					2	3		3,33
Moyenne de positionnement pour "Autonomie"											
Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Autonomie"										4	
Nombre de fois qu'une valeur relative à "Autonomie" a été exprimée par les répondants											
Universalisme	Ouverture d'esprit					3	6				4,50
	Équité					4					4,00
	Justice					5					5,00
	Environnement		3								3,00
	Moyenne de positionnement pour "Universalisme"										4,20
Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Universalisme"										3	
Nombre de fois qu'une valeur relative à "Universalisme" a été exprimée par les répondants										5	

¹ Si « simplicité » et « minimalisme » ont été catégorisés sous « autonomie », c'est que ces valeurs semblent être, chez le répondant Sam (nom fictif), l'incarnation de son besoin « d'être en contrôle de sa vie et de son environnement. » En effet, selon le modèle théorique, « l'autonomie comme valeur est ancrée dans les besoins vitaux de contrôle et de maîtrise » (Bandura, 1977 ; Deci, 1975 ; cités dans Schwartz, 2006 : 932).

Réussite	Développement de soi / Ambition	1																1,00
	Accomplissement																2	2,00
	Reconnaissance																3	3,00
	Persévérance															4		4,00
	Moyenne de positionnement pour "Réussite"																	2,50
Hédonisme	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Réussite"																	3
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Réussite" a été exprimée par les répondants																	4
	Calme																5	5,00
	Bonheur																1	1,00
	Plaisir																5	5,00
Conformité	Moyenne de positionnement pour "Hédonisme"																	3,67
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Hédonisme"																	2
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Hédonisme" a été exprimée par les répondants																	3
	Attitude																	3,00
	Loyauté															4		4,00
Tradition	Moyenne de positionnement pour "Conformité"																	4,50
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Conformité"																	2
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Conformité" a été exprimée par les répondants																	2
	Humilité																4	4,00
	Moyenne de positionnement pour "Tradition"																	4,00
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Tradition"																	1
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Tradition" a été exprimée par les répondants																	1

Stimulation	Spontanéité									4	4,00
	Moyenne de positionnement pour "Stimulation"										4,00
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Stimulation"										1
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Stimulation" a été exprimée par les répondants										1
Pouvoir											0,00
	Moyenne de positionnement pour "Pouvoir"										0,00
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Pouvoir"										0
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Pouvoir" a été exprimée par les répondants										0
Sécurité											0,00
	Moyenne de positionnement pour "Sécurité"										0,00
	Nombre de répondants ayant exprimé une valeur relative à "Sécurité"										0
	Nombre de fois qu'une valeur relative à "Sécurité" a été exprimée par les répondants										0

4.2 Smart drugs et socialisation

4.2.1 Premier contact et méthodes d'approvisionnement

Tout d'abord, le premier contact⁷ avec les smart drugs s'est fait, pour une majorité des répondants, au cours de leur passage à l'université. Dans tous les cas, il s'effectue par l'entremise d'une personne faisant partie de leur cercle rapproché, soit via des amis :

« C'est un peu flou, très honnêtement, mais je crois que c'est d'un ami, par du bouche-à-oreille » (Chris) ;

« Donc, c'est via des amis que je suis entré en contact avec l'usage non médical de psychostimulants, qu'ils pouvaient me recommander de la Vyvanse pour améliorer mes performances académiques » (Mateo) ;

« J'en avais entendu parler, ça m'avait un peu étonné en fait, l'année dernière j'avais un ami qui s'en était procuré d'un autre ami, comme ça, et il m'a proposé, il m'a dit, "est-ce que ça t'dit d'essayer?" » (Élise) ;

Soit via un membre de la famille, tel que la fratrie :

« Moi, c'est à l'université, en fait c'était un peu par hasard, je n'y tenais pas vraiment, mais ma sœur a été diagnostiquée [TDA/H] aussi donc elle en a, et je l'ai juste essayé à un moment, pour voir ce que ça faisait » (Sofia) ;

Ou un conjoint :

« Ma copine en ce moment, elle veut étudier en médecine. Donc, elle, sa sœur a réussi à en avoir parce que son père est dentiste et il lui en aurait prescrit sans qu'elle ait de diagnostic TDA/H » (Mélanie).

⁷ Voir en référence le **tableau 4.2.1**

Ces personnes deviennent, pour les répondants, la source de ravitaillement qu'ils prioriseront par la suite.

Justement, à ce sujet, les entrevues ont révélé que les méthodes d'approvisionnement adoptées afin de se procurer les psychostimulants demeurent, somme toute, non-conventionnels et semblent ainsi se rapprocher, à différents niveaux, de ce qu'Otero et Collin (2015) qualifiaient de « discrets passeurs organisés dans des réseaux éphémères », en concordance, donc, avec le cas de figure idéal-type de l'*Insider*. Ces « réseaux éphémères », ce sont ces amis ou membres de la famille qui refilent leur surplus de psychostimulants d'ordonnance à leurs paires. Si on les qualifie ici « d'éphémères », c'est pour faire opposition aux réseaux plus « permanents » de trafic de stupéfiants, institutionnalisés par le crime organisé. La plupart des répondants remplissaient plutôt un rôle de « clients » dans ces réseaux – seul Éric y prenait une place plus active, vendant lui-même les surplus de psychostimulants ayant été prescrits à ses frères :

« Puis, pour être honnête, moi je faisais plus vendre qu'en consommer parce que, par l'entremise de mes frères, ils me les passaient, n'en ayant plus besoin, j'étais comme "parfait, une opportunité d'affaires", le petit côté *businessman* en moi! C'est très lucratif, ce marché! » (Éric).

Sans être revendeur, Mike aurait été, selon ses dires, une sorte d'influenceur auprès de ses collègues de classe pour qu'ils en consomment eux aussi :

« J pense que moi-même, malheureusement, j'ai peut-être influencé une ou deux autres personnes à prendre ça » (Mike).

Enfin, bien que Sam ait commencé par se procurer les psychostimulants d'ordonnance auprès d'autres étudiants lorsqu'il était au cégep, il a par la suite fait des démarches auprès de son médecin pour s'en faire prescrire, exagérant ses symptômes afin de forcer un diagnostic favorable pour lui :

« Je ne suis pas particulièrement compétitif, je n'avais pas tant de problèmes de performance, mais en même temps... j'ai à peu près un semi-diagnostic... j'ai une

intuition d'auto diagnostique de TDA/H qui a été exagérée dans le processus de prescription officielle » (Sam).

4.2.2 Fréquence et période d'utilisation des smart drugs

Il est à noter que la fréquence d'utilisation, n'ayant pas été contraignant dans la sélection des participants à l'étude, les résultats obtenus en ce sens s'avèrent très hétérogènes⁸. En effet, pour Freya, Mateo et Élise, l'occurrence serait inférieure à cinq ; pour Éric, Mélanie et Chris, elle se situerait en deçà de dix ; et, pour Mike, Sofia et Sam, aucun nombre précis n'a été révélé lors de leurs entrevues respectives, mais l'on pourrait supposer, chez Mike plus spécifiquement, que ce nombre soit tout de même élevé :

« [la première semaine d'examen], j'en ai acheté pour comme cinq examens, puis j'ai planifié mes journées d'étude en fonction de ces psychostimulants-là [...] après cette première semaine d'examens là, j'ai réalisé comme, mon Dieu, ça, c'est quand même très bien passé pour des cours que je pensais peut-être couler, alors j'ai comme un peu tombé en amour avec le processus, puis j'ai commencé, j' pense, à me fier un peu là-dessus » (Mike).

Même hétérogénéité des résultats quant à la dimension temporelle de l'occurrence du comportement chez les étudiants interviewés : Mateo, Élise et Mélanie en consommeraient depuis moins d'un an ; pour Mike et Freya, ce serait depuis 1 à 3 ans ; pour Sofia et Chris, depuis 3 à 5 ans; et finalement, pour Éric et Sam, ce serait depuis plus de 5 ans.

Enfin, presque tous les répondants se sont prononcés au sujet de la période de la journée à laquelle ils préféreraient faire l'utilisation des psychostimulants d'ordonnance, et ils s'entendent tous pour dire que le matin demeure la période de choix. À titre d'exemple, citons Élise et Mélanie :

⁸ Voir en référence le **tableau 4.2.2**

« J’ai pris le matin parce que vu que les effets durs longtemps, comme ça tu ne gâches pas un médicament, on va dire, pour deux heures de travail » (Élise) ;

« Je me suis dit, t’sais, ça dur environ douze heures, alors je vais le prendre tôt, vers 9h du matin, pour pouvoir être capable de dormir le soir » (Mélanie).

Mentionnons enfin Éric, qui évoque le fait que d’autres personnes dans son entourage préféreraient, quant à eux, la nuit :

« Je les prenais tôt le matin [...] j’ai des amis, justement, qui en prennent maintenant pour passer des nuits blanches – ça n’a jamais été une idée qui m’a passé par la tête » (Éric).

4.2.3 Tâches effectuées lorsque sous l’effet des smart drugs

Il est important ici de bien définir quelles seraient les différentes tâches effectuées lorsque les répondants se retrouvent sous l’effet de psychostimulants d’ordonnance, ainsi que d’amener des précisions pertinentes quant à la nature de ces tâches (i.e. tâches actives ou passives), à leur niveau de socialisation (i.e. travaux individuels ou en équipe ; tâches individuelles effectuées seules ou en compagnie d’autres personnes) et à savoir s’il arrive que le répondant ait déjà utilisé les psychostimulants d’ordonnance dans un contexte autre qu’académique (i.e. professionnel ou récréatif), s’il prévoit le faire ou s’il demeure ouvert à cette idée⁹. D’emblée, soulignons que l’usage de psychostimulants d’ordonnance sert pour plusieurs à l’étude et à la préparation aux examens intra ou finaux :

« Je m’étais mis dans le trouble pour un examen de comptabilité, je n’avais pas vraiment étudié, je voulais un bon résultat, mais j’avais de la difficulté à ne pas procrastiner » (Chris) ;

⁹ Voir en référence le **tableau 4.2.3**

« C'est juste que j'avais un document en finance à faire, c'est une série d'exercices préparatoires à l'intra, je l'avais déjà fait, mais je voulais le refaire au complet pour me préparer » (Mateo) ;

« Dans l'fond j'en prenais un le lundi pour étudier pour mon examen du mardi, puis le mercredi pour étudier pour mon examen du jeudi » (Mike) ;

« Les fois où j'en ai fait, c'était surtout pendant les périodes d'examens, finaux ou mi-session » (Sofia).

De plus, sur les trois répondants à avoir déjà fait l'usage des psychostimulants d'ordonnance lors d'un examen, seul Éric semble avoir été satisfait de l'expérience :

« Ben, y'a une affaire que je me rappelle vraiment, je finissais l'examen et je me disais « crime, j'en prendrais un autre examen! » (Éric).

Quant à Chris et Mike, ils le déconseilleraient fortement :

« Ouais, une fois [j'ai pris des psychostimulants d'ordonnance lors d'un examen], pire idée à vie! Parce que tu toc là-dessus, t'sais, tu es très bon pour appliquer, mais tu perds un peu de réflexivité, tu focus tellement sur les détails [...] Ah oui c'est vrai une fois j'ai pris un Ritalin avant un examen écrit, avec question à développement, et je n'ai pas vraiment aimé ça parce que là-dessus, tu veux trop faire de quoi, moi j'aime mieux m'asseoir, y penser, réfléchir, etc. » (Chris) ;

« Une seule fois, j'ai pris ça où ce n'était pas pour étudier, mais pour aller à un examen [...] je me disais si j'en prends un autre peut-être que je vais encore être un "super élève", mais comme, ça vraiment pas marché, ça pas bien été pendant l'examen » (Mike).

Mateo, lui, ne l'aurait pas encore essayé pendant un examen, mais semble tout de même ouvert à l'idée :

« Ouais, si je suis vraiment sincère avec moi, ouais. Il y a beaucoup de stress qui se relie beaucoup à l'examen, et puisque la seule fois que j'en ai fait c'était

pratiquement juste du positif qui en était ressorti, alors oui, c'est une option que je pourrais envisager, pour être plus focus » (Mateo).

Quant à Mélanie, elle semblerait hésitante à l'idée d'en prendre lors d'un examen, elle aurait l'impression de tricher :

« Hum... je me demande si éthiquement je serais capable de faire ça [i.e. prendre des psychostimulants d'ordonnance lors d'un examen], j'aurais l'impression de tricher. Mais en même temps, là maintenant vu qu'on est dans un contexte à distance, le COVID et tout, on dirait que ça me dérange moins » (Mélanie).

Ce qui semble le plus ressortir des résultats obtenus est sans nul doute le fait presque la totalité des personnes interviewées serait d'avis que les psychostimulants d'ordonnance conviendraient mieux à la réalisation de tâches actives, comme la rédaction (i.e. rapport, essai, mémoire, etc.) ou la résolution de problèmes mathématiques, plutôt que des tâches passives, telles que les lectures hebdomadaires (i.e. manuels scolaires, articles scientifiques, etc.), chose évoquée par un seul répondant, Chris. Par ailleurs, celui-ci mentionne que, bien qu'il s'en soit déjà servi pour faire ses lectures, il admet que les psychostimulants seraient peut-être mieux adaptés pour effectuer des exercices mathématiques :

« Même en étant là-dessus (i.e. les psychostimulants d'ordonnance), quand ça fait 3 heures que je lis, je me tanne, je n'en peux plus, tandis que les exercices [de finances], je peux en faire des heures sans problème, sûrement parce qu'il y a de la variété dans ce que tu fais » (Chris).

De plus, un autre élément intéressant dans ces résultats serait que beaucoup se sont exprimés à propos de la nature des tâches réalisées et tous s'entendent pour dire que les psychostimulants d'ordonnance seraient mieux adaptés aux travaux individuels qu'aux travaux d'équipe. À titre d'exemple, citons Élise, Mélanie et Sofia :

« Ça change [...] beaucoup, aussi, le fait que ce soit un travail individuel, justement. Ça aurait été un travail de groupe, je n'en aurais jamais pris. Parce que, quand je suis en groupe, je suis motivé par le groupe et je travaille vraiment fort,

puis je préfère t'sais y'a plus d'idées, ça avance plus vite et là, toute seule là, j'avancerais pas » (Élise) ;

« Est-ce que tu veux savoir si c'est un comportement social ou pas? De performance en équipe? Mais non, pas vraiment » (Mélanie) ;

« J pense que je n'en prendrais pas si j'avais des travaux d'équipes, sauf quand j'ai à travailler individuellement sur ces travaux d'équipes là » (Sofia).

Bien que la nature de la tâche soit de préférence individuelle, les répondants semblaient quelque peu partagés, à savoir, s'ils préfèrent en prendre seul ou en compagnie d'au moins une autre personne. À ce sujet, si les répondants en prennent en compagnie de quelqu'un, cette personne semble la plupart du temps être aussi celle grâce à qui les répondants ont accès aux psychostimulants d'ordonnance.

Aussi, notons que peu de répondants évoquent la possibilité de prendre des psychostimulants d'ordonnance advenant qu'ils se retrouvent dans une situation similaire sur le marché du travail :

« Si, un moment donné, je suis vraiment dans le trouble, qu'il y a un projet qui apparaît un peu dernière minute et que je décide de ne pas avoir d'autres options que [les psychostimulants d'ordonnance], oui » (Chris) ;

« T'sais, si un moment donné j'ai une grosse journée de travail et que ce n'est pas arrivé dans le mois que j'en ai pris, je pourrais prendre une petite demie et ça ne me dérangerait pas » (Mélanie) ;

« Éventuellement, dans une optique, plus tard, si je dois performer dans le cadre de mon travail et que j'ai un travail qui est très exigeant, qui est très stressant, qu'on me demande de travailler des longues heures, [...] je pense que oui » (Sam).

Notons que Chris est le seul répondant à en avoir déjà pris en contexte récréatif :

« [En parlant des psychostimulants d'ordonnance], je l'ai aussi utilisé de façon récréative dans un festival » (Chris).

Enfin, pour Élise, Éric et Sofia, ils étaient très catégoriques à propos qu'ils n'en consomment ni n'en consommeront ailleurs qu'en contexte académique :

« Sinon, pour faire d'autres choses, hum... j'le ferais pas » (Élise) ;

« [à la question : *Là, tu n'en fais plus, mais est-ce que mal pris, alors tu considérerais en refaire plus tard sur le marché du travail, admettons?*], non vraiment pas, je pense que c'était plus une expérience de vie » (Éric) ;

« Alors oui, c'est vraiment plus pour des travaux que pour des examens, puis t'sais, je n'en prends pas dans mes cours ou à l'extérieur du cadre scolaire » (Sofia).

4.2.4 Résultats escomptés et effets obtenus avec les smart drugs

Afin de bien saisir le phénomène des smart drugs en milieu académique, nous avons fait une synthèse de ce qui a été partagé par les répondants en ce qui concerne les résultats escomptés par ceux-ci et les effets obtenus lors de leur prise de psychostimulants d'ordonnance¹⁰. Notons tout d'abord que presque tous ont révélé que leur expérience avec les psychostimulants d'ordonnance équivalait ou surpassait légèrement leurs attentes, par exemple :

« [...] Disons, sur une échelle de 1 à 10, je m'attendais à vivre un 7 et j'ai eu un 8. Donc, je savais que ça allait me donner un boost, selon ce dont mes amis m'avaient parlé, mais quand j'ai vécu l'expérience j'ai fait “wow! Ça marche vraiment!” » (Mateo) ;

« Alors, ça m'a quand même surpris un peu, mais je m'attendais relativement à ce que ça soit comme ça, que tu sois focus, un peu comme d'autres stimulants » (Mike) ;

« Mes attentes... je pense que ce à quoi je m'attendais était assez représentatif de ce que c'est... c'est un stimulant, donc si tu prends beaucoup de café, tu vas peut-

¹⁰ Voir en référence le **tableau 4.2.4**

être avoir un effet assez proche et je veux dire, je prends du café, et ça donne de l'énergie, alors ce n'est pas un effet auquel je ne m'attendais pas, je te dirais » (Sam).

Dans le cas de Sofia, sa première expérience s'est avérée négative, mais cela s'est amélioré par la suite :

« Je sais qu'au début, je trouvais ça vraiment fort, j'avais l'impression que c'était comme trop fort, je n'arrivais pas à me concentrer et, je me souviens, j'étais à la bibliothèque l'une de ces premières fois-là, et j'étais comme je ne peux pas rester assise... j'ai quitté la bibliothèque parce que c'était juste trop intense, je ne pouvais rester assise tranquille alors que, normalement, tu t'attends un peu au contraire [...] J'ai une amie qui a aussi été diagnostiquée alors des fois j'ai aussi pris le sien [i.e. son psychostimulant d'ordonnance] et elle, c'était moins fort alors ça, c'était mieux que celui de ma sœur » (Sofia).

Sensiblement la même serait arrivée à Mélanie :

« [la première fois], j'en avais pris une au complet, c'était un Concerta. Et je sais que les différents psychostimulants n'ont pas les mêmes effets, celui-là, je l'avais quand même apprécié, mais le problème que j'ai vécu, c'est qu'en même temps de me sentir performante, je ressentais comme un peu de l'anxiété qui montait en même temps, comme si ça stimulait trop. Donc la deuxième fois que j'ai essayé, je me suis dit que j'allais prendre une demie et c'était juste parfait : pas trop long, pas trop court » (Mélanie).

Enfin, seulement Freya semble n'avoir vécu que du négatif lors de ses expériences avec les psychostimulants d'ordonnance :

« Alors, j'en ai pris, et ça ne m'a pas vraiment aidé parce que ça n'a pas réglé mon problème fondamentalement qui était un problème de motivation [...] oui j'arrivais un peu mieux à me concentrer, mais je ne me sentais tellement pas bien, il y avait tellement d'autres changements physiologiques qui se produisaient dans

mon corps que ça, c'était comme déconcentrant [...] En effet, ça ne m'avait pas aidé, ça n'avait pas eu le résultat escompté » (Freya).

Somme toute, les résultats ou effets obtenus s'étant avérés plus positifs ou, à tout le moins, reflétant les attentes des répondants, concordent avec ce que les autres études sur le sujet ont pu révéler. D'emblée, presque tous les répondants ont évoqué le sentiment d'être plus productif, plus focus qu'en temps normal, et ce, sur de longues périodes. À titre d'exemple :

« Cette journée-là j'ai étudié de 8h00 à 23h00 et je n'avais jamais été aussi focus de ma vie, j'avais été très impressionné » (Mateo) ;

« J'ai pris et puis toute la journée, j'ai travaillé « sans m'arrêter », j'ai travaillé dix heures, j'y pense, là-dessus, ça m'a fait plutôt bien avancer. Et puis bon ça été vraiment ce que je m'attendais, ça a structuré mes idées hum... c'était assez fou » (Élise) ;

« Parfois j'ai tendance à perdre l'attention quand je discute avec du monde, mais là je me sens hyper concentrée » (Mélanie) ;

« Dans le fond je trouvais vraiment que j'étais plus focus, t'sais limite j'aimais quasiment ça étudier sur ce stimulant-là » (Mike).

De plus, bon nombre d'entre eux ont révélé que les psychostimulants d'ordonnance leur procuraient de la motivation supplémentaire pour effectuer leurs tâches, leur donnant même « envie d'apprendre » et ce, pour des matières qui, en temps normal, ne les intéresseraient pas du tout. À titre d'exemple :

« T'as envie d'apprendre, genre des trucs qui normalement me faisait suer et que je ne voulais absolument rien savoir, telles les formules de finances » (Chris) ;

« J'avais l'impression d'être stimulé, même après l'examen, j'avais envie de faire des maths, d'habitude je n'avais pas envie d'en faire du tout. Là, c'était comme, "aller! Apporte-moi s'en!" » (Éric) ;

« Dans le fond, ce que ça fait, ça fait que tout ce que tu trouves chiant à faire, ça passe comme dans du beurre » (Mélanie).

Trois des répondants ont quant à eux exprimé qu'ils se sentaient « plus intelligents », qu'ils avaient l'impression qu'ils pouvaient, grâce à ces psychostimulants d'ordonnance, avoir « l'ensemble de leur cerveau *unlocked* » ou, à tout le moins, avaient des attentes en ce sens :

« T'as l'impression que l'ensemble de ton cerveau *unlock*, des choses que tu peux prendre vraiment longtemps à bucher dessus, et là BAM!, ça rentre tout de suite » (Chris) ;

« Mais, en prenant la Vyvanse, [...] mon cerveau savait que j'allais faire cette erreur et il la corrigeait avant que je ne la fasse. C'était très étrange parce que mon cerveau n'avait jamais fait ça avant, j'étais tellement focussé, ça m'impressionnait, ça me faisait un peu peur même » (Mateo) ;

« Mon attente, c'est que j'allais avoir plus accès à mon cerveau, même si ce n'est pas prouvé scientifiquement » (Mélanie).

Seul Sam évoque un certain sentiment de bien-être lors de la prise de psychostimulants d'ordonnance :

« J pense qu'on voit vraiment la différence dans la performance, même, dans le bien-être, au niveau de l'énergie » (Sam).

Ensuite, parmi les effets négatifs ou, à tout le moins, non recherchés, ayant été répertoriés lors des entrevues, les plus notoires seraient, d'abord, une sorte de surexcitation, rappelant étrangement à l'utilisateur ayant déjà expérimenté avec certaines drogues récréatives (i.e., *speed*, MDMA, etc.), les effets que celles-ci peuvent procurer ou encore. Certains ont aussi avancé avoir vécu un sentiment de stress ou d'anxiété lorsque sous l'effet des psychostimulants d'ordonnance. En appui à ces éléments de réponses, citons par exemple :

« Je te dirais, ce qui m’a surtout surpris, c’est l’amphétamine qu’il y a dedans, les effets que ça donne quand tu écoutes de la musique, d’être allumé à ce point, c’était assez surprenant » (Chris) ;

« Le seul effet secondaire que j’ai ressenti un peu, c’est que j’ai eu un genre de “mini stress” environ trois heures après en avoir fait » (Mateo) ;

« C’était vraiment intense, je ne peux pas croire que des gens prennent ça tous les jours. La première fois, c’était de la Vyvanse, puis tu te sens vraiment défoncé, t’as des palpitations, tu te sens drogué, là [...] je sentais que ça causait comme un stress dans mon système » (Freya) ;

« Mes attentes étaient que ça allait créer de l’anxiété, parce que j’ai déjà fait du *speed* (i.e. amphétamine) dans ma vie, des drogues dures un peu, l’*extasy* (i.e., MDMA), etc. et je me disais, t’sais, je connais ce feeling-là » (Mélanie) ;

« [lorsque je prends des psychostimulants d’ordonnance], des fois, ça dépend vraiment des fois, mais moi, j’ai l’impression d’être sur la MDMA » (Sofia).

Enfin, seul Chris mentionne que les psychostimulants le rendraient plus fébrile, plus proche de ses émotions, ce qui peut occasionner des conflits qui n’auraient autrement pas lieu d’être. Il cite en exemple une séance d’étude qu’il aurait eue avec un collègue :

« Toutefois, tu ressens aussi une espèce de chatouillement, tu te sens fébrile et beaucoup plus émotionnel qu’à l’habitude. Par exemple, mon ami et moi, ça arrivait que l’on s’obstine sur une réponse et que l’on commençât alors à se disputer, chose qui n’arrive jamais en temps normal » (Chris).

Tableau 4.2.1 Premier contact et méthodes d'approvisionnement

		Étudiants au 1er cycle				Étudiants au 2e cycle			
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam
Où?	Secondaire				X				
	Cégep		X						X
	Université	X		X		X	X	X	X
Par l'entremise de qui?	Amis	X	X	X		X			X
	Membre de la famille				X		X	X	

Tableau 4.2.2 Fréquence et période d'utilisation des smart drugs

		Étudiants au 1er cycle				Étudiants au 2e cycle			
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam
Nombre de fois	[1 ; 5]		X	X		X			
	[6 ; 10]				X		X		X
	Non-défini	X						X	X
	] -∞ ; 1]			X		X	X		
Dimension temporelle (en années)	] 1 ; 3]	X	X						
	] 3 ; 5]							X	
	] 5 ; +∞]				X				X
	Matin	X		X	X	X	X	X	X
Période de la journée	Soir								
	Ne s'est pas prononcé sur le sujet		X						X

Tableau 4.2.3 Tâches effectuées lorsque sous l'effet des smart drugs

		Étudiants au 1er cycle				Étudiants au 2e cycle				
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
En période d'examen	Études/préparation aux examens	X		X				X		X
	Examen - L'a déjà essayer ou pourrait l'envisager			X	X					
	Examen - Déjà essayé mais le déconseille fortement	X								X
	Examen - A des réserves, aurait l'impression de tricher						X			
	Lectures hebdomadaires									X
Tâches passives	Tâches actives			X	X					X
			X			X	X	X	X	
Socialisation des tâches effectuées	Travaux individuels	X			X	X	X	X	X	X
	Travaux en équipe									
	Seul?	X			X	X		X	X	X
En prenez-vous...	Avec d'autres?					X	X	X		X
	Professionnel (passé, présent et futur)						X		X	X
	Récréatif									X
En prenez-vous dans un autre contexte?	Pas envisagé du tout				X	X		X		

Tableau 4.2.4 Résultats escomptés et effets obtenus avec les smart drugs

		Étudiants au 1er cycle				Étudiants au 2e cycle				
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Réalité vs Attentes	En deçà des attentes / expérience négative (trop fort)		X					X		
	Égale ou au-delà des attentes	X		X	X	X	X	X	X	X
	Productivité / être focus sur de longues périodes	X		X	X	X	X	X	X	X
	Motivation supplémentaire / donne envie d'apprendre ou de faire les tâches	X			X	X	X			X
Effets obtenus positifs ou recherchés	Sentiment d'être plus intelligent / avoir l'ensemble de son cerveau, <i>unlocked</i>			X			X			X
	Sentiment de bien-être								X	
	Plus émotionnel, plus fébrile									X
	Surexcitation / impression d'être sous l'effet d'autres drogues récréatives (i.e. <i>speed</i> , MDMA)	X	X				X	X		X
Effets obtenus négatifs ou non-recherchés	Sentiment de stress / anxiété		X	X			X			
	Difficulté à dormir				X					

4.3 Motivations et mécanisme d'atténuation du dilemme moral

4.3.1 Motivations menant à considérer les smart drugs comme solutions aux besoins des répondants

Ici, nous voulions mettre en lumière, d'une part, les motivations quant à la prise de psychostimulants d'ordonnance et, d'autre part, en quoi, chez les personnes ayant participé à l'étude, leur utilisation représenterait une solution, et à quoi celle-ci répondrait, selon eux¹¹. En premier lieu, la principale motivation des utilisateurs interviewés demeure la productivité et l'économie de temps, évoquée en effet chez six répondants :

« L'économie de temps et la paresse, je te dirais » (Chris) ;

« Je me suis aussi dit, si je prends de la Vyvanse cette journée-là, peut-être que ça va me *booster* en masse pour vraiment finir en une seule journée, travailler efficacement et ne pas trainer de la patte » (Mateo) ;

« C'est de finir plus vite mon travail, de manière plus structurée » (Élise) ;

« C'était plus par curiosité, voir si j'allais vraiment être plus efficace, est-ce que j'allais vraiment gagner du temps » (Freya) ;

« Pour produire, pas pour performer et avoir une meilleure note nécessairement » (Mélanie) ;

« Là c'est vraiment pour être plus productive et efficace » (Sofia).

Ensuite viendrait la volonté de performer académiquement :

« c'était vraiment comme je te disais, la paresse et le fait que je voulais avoir une bonne note quand même, j'étais orgueilleux à ce propos » (Chris) ;

« C'est vraiment juste l'école, où c'est seulement une question de performance académique » (Mateo) ;

¹¹ Voir en référence le **tableau 4.3.1**

« Moi, je n'ai pas vraiment pris ces stimulants-là pour être meilleur, mais surtout pour garder le *pace*, si on veut, passer mes examens [...] c'était surtout pour garder le *pace* comme je disais, pour rattraper dans le fond le retard que j'avais accumulé, j'avais l'impression qu'avec ce retard-là je n'étais pas à la hauteur et je voulais garder le standard dans l'fond puis surtout passer mes cours » (Mike).

Ce souci à vouloir « garder le *pace* » ou « le standard », comme il le dit, concorde très précisément avec ce que révélait Otero et Collin (2015) à propos de l'individu hypermoderne et de son rapport à l'innovation : « le fait de [toujours devoir] trouver [des] moyens alternatifs adéquats pour éviter de potentiels échecs devient davantage une exigence sociale ordinaire qu'une ressource conjoncturelle à mobiliser en cas de besoin. On pourrait ainsi affirmer qu'on passe de plus en plus de l'innovation « comme exception » à l'innovation « comme condition » en matière de figure ordinaire de la conformité » (Otero et Collin, 2015 : 172). Innover ne serait donc plus « un plus » pour l'individu, mais seulement un moyen de pouvoir « rester dans la course. »

De plus, mentionnons Éric, Freya et Sofia, qui ont évoqué la simple curiosité quant à l'expérience de prendre des psychostimulants (i.e. « pour voir ce que ça fait »), comme étant l'une de leurs motivations, ainsi que Chris, qui a mentionné « le plaisir que cela procure » comme motivation à en prendre :

« Donc, sauvé du temps et aussi, c'est un peu niaisieux à dire, mais c'est *le fun*, tu fais une belle journée d'étude et c'est *nice* » (Chris).

Aussi, seul Mateo évoque directement la volonté de réduire l'impact de facteurs de stress comme étant parmi ses motivations :

« Au travail je ne vis pas de stress. C'est vraiment juste l'école [...] Il y a beaucoup de stress qui se relie beaucoup à l'examen » (Mateo).

Enfin, mention toute particulière au cas de Sam, qui ressortait en effet par rapport à tous les autres répondants pour qui les motivations étaient directement liées au contexte académique. Dans son cas à lui, le comportement semblerait plutôt faire partie d'une démarche beaucoup plus personnelle, voire même idéologique :

« [mes motivations sont le] développement et [le] surpassement de soi, l'amélioration personnelle générale, pas nécessairement un objectif très précis qui soit scolaire » ; « j'aime [...] être en contrôle de ma vie, de mon environnement puis ça s'inscrit un peu dans cette démarche-là, si on veut... et je dois dire aussi que je commence à adhérer aussi à toute l'idéologie transhumaniste, d'une certaine manière » (Sam).

En second lieu, seuls Éric et Mélanie se sont prononcés sur la question, à savoir, en quoi la prise de psychostimulants d'ordonnance représenterait, pour eux, une solution. Selon leurs dires, cela serait envisageable grâce à trois caractéristiques spécifiques aux psychostimulants d'ordonnance : 1) leur facilité d'accès; 2) leur simplicité de consommation; et 3) leur niveau de dangerosité ou de risques moins élevés que d'opter pour une substance illicite :

« Alors on le voit justement, t'as le choix, la cocaïne, ou ça. J'ai l'impression que ça, les psychostimulants en fait, c'est vu comme étant, d'un, moins dangereux, de deux, plus accessible et de trois, moins risqué si tu te fais prendre avec, qu'admettons, des drogues comme la cocaïne, pour rester réveillé. Alors je crois que c'est surtout de là que la solution apparaît avec ces pilules-là » (Éric) ;

« Parce que c'est facile. C'est facile de juste prendre une demi-pilule pis de la mettre dans ta bouche pis d'oublier (rire) » (Mélanie).

Par ailleurs, tous se sont prononcés sur la question, à savoir, à quoi la prise de psychostimulants d'ordonnance serait-elle une solution selon eux. Tout d'abord, ce serait une solution à leurs problèmes de concentration :

« Je dirais, augmenter sa capacité de concentration » (Éric) ;

« Donc c'était vraiment, pour être concentré pour une longue période » (Freya) ;

« Moi d'habitude j'ai quand même de la misère à être focus pendant des longues périodes » (Mike) ;

« Je suis quelqu'un qui en général n'a pas vraiment beaucoup d'énergie et qui peut se laisser déconcentrer assez facilement alors ça aide vraiment au niveau de la concentration » (Sam) ;

« Ça m'aidait à moins être distraite » (Sofia).

Ensuite, ce serait aussi une solution à leur indiscipline ou aux retards qu'ils auraient accumulés au fil du trimestre :

« Une fois, pour le premier bilan [d'un de mes cours], je n'avais pas fait mes lectures et il n'y avait aucune chance que je puisse me taper le tout la veille, alors j'ai pris une Vyvanse et j'ai fait toutes les lectures nécessaires et j'ai pu commencer mon bilan » (Chris) ;

« C'est une solution à mon indiscipline, je dirais » (Mateo) ;

« J'avais beaucoup procrastiné, alors je voulais un peu rattraper le temps perdu » (Freya) ;

« J'suis pas le plus studieux non plus, alors j'ai un peu voulu faire le contrepoids avec ça [i.e. les psychostimulants d'ordonnance] » (Mike) ;

« Je n'en prends pas à chaque fois que j'ai des travaux non plus, mais juste quand j'y pense ou quand je suis un peu plus en retard » (Sofia).

De plus, il a été mentionné à quelques reprises que de prendre des psychostimulants d'ordonnance représente une solution à leur paresse ou à leur manque de motivation à exécuter une tâche spécifique :

« Je faisais ça surtout par paresse [...] ça me donne une poussée de motivation de plus » (Chris) ;

« Une solution peut-être à ma paresse de finir un travail rapidement et de le faire bien. T'sais, c'est vraiment de la paresse d'esprit, si j'peux dire ça » (Élise) ;

« Mais écrire un travail, générer des mots cohérents, c'est comme un travail plus intense et ça me prend plus de motivation pour le faire et ma motivation n'était vraiment pas au rendez-vous » ; « [Ce] qui m'a amené à le prendre, [c'est] vraiment le manque de motivation » (Freya) ;

« T'sais de commencer un travail, pour me donner la motivation à t'sais commencer et lancer le premier jet, ensuite c'est plus facile je trouve donc, c'est vraiment ça l'utilité » (Mélanie).

Enfin, la prise de psychostimulants d'ordonnance serait, pour certains, une solution pour réussir autant sur le plan académique que sur le plan social :

« Alors je te dirais que je faisais ça surtout par paresse, j'aimais vraiment plus faire le party, aller jouer au golf et faire d'autres activités, disons. C'était donc un moyen pour moi de sauver du temps, au lieu de faire les exercices à chaque fois tout au long de la session, je prenais ça et je faisais tout en une journée et j'avais une bonne note à mon examen » (Chris) ;

« Quand est venu le moment de mes examens intra, j'ai comme réaliser que j'étais peut-être allé un peu trop souvent aux 4 à 7, je n'étais peut-être pas assez à jour dans mes études [...] je ne suis pas comme un "*Straight A Student*", mais j'ai toujours passé mes cours et eu de la facilité à l'école, mais j'suis pas le plus studieux non plus, alors j'ai un peu voulu faire le contrepois avec ça [i.e. les psychostimulants d'ordonnance] » (Mike).

Cette dernière information renvoie aux résultats de Quintero (2009) et au concept, rappelons-le, de « relâchement contrôlé », qui évoquait cette dualité propre à la vie des jeunes adultes fréquentant les collèges et les universités occidentales, tiraillés entre l'émancipation sociale et la pression constante attribuable à l'atteinte de résultats académiques. La consommation de psychostimulants servirait ici, à court terme, de mécanisme d'adaptation face à cette dualité, leur permettant ainsi de vivre leur émancipation sociale sans pour autant affecter leurs résultats scolaires.

4.3.2 Mécanismes d'atténuation du dilemme moral

Au-delà des motivations tentant d'expliquer le raisonnement des utilisateurs quant à leur choix d'opter pour une prise extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance, ces mêmes utilisateurs se serviraient aussi d'un argumentaire bien spécifique afin de venir atténuer le dilemme moral dans lequel ils peuvent se retrouver lorsqu'on les place face à leur comportement. Cette volonté d'atténuation de l'importance morale de ce comportement sur leur vie servirait en quelque sorte à les rassurer eux-mêmes – ou peut-être serait-ce pour rassurer leur entourage – et ainsi se dissocier moralement de l'image péjorative du toxicomane commun, tel qu'il est décrit, entre autres, dans l'*Outsider* de Becker (1963). Ce mécanisme de défense pourrait se voir décomposé en cinq catégories d'arguments, chacune pouvant être juxtaposé l'une sur l'autre afin de tenter une banalisation du comportement, soit : 1) par la légitimation des objectifs d'usage; 2) par l'attribution d'une sorte de « prestige pharmacologique » à la molécule de synthèse; 3) par une auto-évaluation, parfois édulcorée, des risques attribuables à l'utilisation de psychostimulants d'ordonnance; 4) par la démonstration du contrôle qu'ils exercent sur leur consommation et – chevauchant quelque peu l'auto-évaluation des risques; 5) par le traçage d'une ligne bien claire entre les psychostimulants d'ordonnance et ce que l'on appellerait plus communément les « drogues de rue. » Vous trouverez une synthèse de ces résultats en consultant les tableaux 4.3.2a à 4.3.2e.

a) Légitimation des objectifs d'usage

Commençons tout d'abord par illustrer les différents arguments mis de l'avant par les répondants afin de rendre légitimes leurs objectifs d'usage de psychostimulants d'ordonnance¹². À ce sujet, mentionnons que certains étaient très insistants sur la nature de l'utilisation qu'ils en font, que c'est pour des raisons de performance et non de récréation :

¹² Voir en référence le **tableau 4.3.2a**

« Je pense qu'il y a des drogues qui sont plus pour le plaisir, avoir des sensations physiques, du sexe ou d'autres affaires, alors que l'objectif derrière la prise de psychostimulants, pour moi, c'est focuser » (Mateo) ;

« mettons le *speed* c'est vraiment pour avoir comme un buzz et avoir du fun, tandis que les stimulants comme le Concerta, c'est plus au niveau performance, j pense pas que c'est perçu de la même manière » (Mike) ;

« vu aussi que c'est plus pour la performance aussi ce n'est pas perçu négativement » (Sofia).

Mentionnons aussi Mateo, pour qui l'objectif derrière la prise de psychostimulants d'ordonnance serait plus inoffensif que celui derrière la prise de drogues de rue :

« Alors pour moi c'est beaucoup plus inoffensif parce que l'objectif en soi est lui-même beaucoup plus inoffensif... ou peut-être que c'est moins péjoratif aussi » (Mateo).

De plus, souvenons-nous de Mike, qui insistait précédemment sur le fait que, s'il prenait des psychostimulants d'ordonnance, ce n'était pas pour être meilleur que tout le monde, mais plutôt pour « garder le *pace* », c'est-à-dire le rythme que demandent les études universitaires. Si cet argument s'inscrit aussi dans un processus de légitimisations des objectifs d'usages, ce serait parce que le répondant se placerait ainsi en position inférieure par rapport à l'objectif de réussite académique, plutôt que de dire qu'il veut se placer au-delà de la simple réussite – garder le rythme serait donc moralement plus légitime que de vouloir être meilleur que les autres.

Enfin, il semblerait que quelques répondants ce seraient eux-mêmes diagnostiqués un TDA/H ou, à tout le moins, auraient le sentiment qu'ils en ont physiologiquement ou psychologiquement besoin, pour venir ainsi justifier leur consommation :

« Je pense que, premièrement, j'essaierais de voir si y'avait une façon légale de pouvoir l'obtenir, c'est-à-dire que j'aimerais prendre un rendez-vous avec un

médecin qui pourrait me tester à savoir si j'ai un TDA/H ou une certaine déficience intellectuelle qui me permettrait de m'en faire prescrire » (Mateo) ;

« Je ne suis peut-être pas TDA/H, je n'ai peut-être pas de diagnostic ou rien, mais j'ai l'impression que souvent, je pense à tellement plein d'affaires en même temps, que j'ai de la difficulté à m'organiser » (Éric) ;

« J'ai à peu près un semi-diagnostic... j'ai une intuition d'auto diagnostic de TDA/H qui a été exagérée dans le processus de prescription officiel » ; « OK, je performe quand même relativement bien, mais j'ai quand même l'impression que j'ai quand même un déficit d'attention » (Sam).

b) Attribution d'un prestige pharmacologique de la molécule

Le modèle de l'Insider, en faisant référence à ces mécanismes d'atténuation, évoque le « prestige moral » que l'on attribuerait naturellement aux technologies issues de l'industrie pharmaceutique et qui viendrait pousser du revers de la main toute image péjorative que l'on attribuerait habituellement aux drogues de rue, bien que, parfois, ces molécules de synthèse soient très similaires les unes par rapport aux autres. Ce « prestige » se situerait en effet dans un certain gage de fiabilité de l'industrie pharmaceutique quant à la qualité de leurs processus de fabrication, la stabilité de leurs produits ou encore par la légitimité des objectifs derrière la conception, la fabrication et la mise en marché de ces produits par l'industrie. En effet, les deux tiers des répondants à l'étude ont utilisé le prestige qu'ils associent à l'industrie pharmaceutique et au milieu médical dans leur mécanisme de défense¹³ :

« Surtout que c'est pharmaceutique, je le prends d'un ami qui a une prescription, alors tu sais que c'est contrôlé et que c'est de la qualité, ce n'est pas comme si je l'achetais dans la rue » (Chris) ;

¹³ Voir en référence le **tableau 4.3.2b**

« J'avais tendance à avoir plus confiance en ça qu'à n'importe quelle autre drogue de rue, parce que tu sais que ça a été calculé en laboratoire et tout, même si tu sais que le dosage n'est pas adapté à toi nécessairement, tu te dis, je fais quand même confiance » (Éric) ;

« Oui en fait la différence c'est que dans la rue on ne contrôle pas la « qualité » de la drogue. Il peut y avoir plein de produits toxiques et tout. Ceux qui sont en vente légale tu sais ce que ça contient exactement et donc tu peux mieux contrôler et prévoir les doses » (Mélanie) ;

« J'ai l'impression que c'est moins dangereux les Concerta et Adderall que les drogues de rues, peut-être parce que, justement, y vend pas de cocaïne en pharmacie » (Mike) ;

« J'veux dire, c'est quand même contrôlé par le milieu médical, c'est produit par l'industrie pharmaceutique » (Sam) ;

« J pense que oui t'sais vu que c'est prescrit, ça dérange moins... ben, pas que ça dérange moins, mais ce n'est pas perçu comme, "elle fait de la drogue" c'est comme "ah, elle prend ça" » (Sofia).

Parmi ceux s'étant exprimés sur la question, seule Freya semblait ne pas attribuer le même prestige au domaine médical :

« Tu ne sais jamais vraiment ce qu'il y a dans les drogues de rues alors peut-être que j'aurais une réticence par rapport à ça, mais au final je vois ça comme des substances chimiques, je ne crois pas que ce soit mieux pour toi parce que c'est prescrit » (Freya).

c) Risques perçus quant à l'usage des smart drugs

Lorsqu'il a été question de demander aux participants de faire état de l'éventail des risques perçus par rapport à l'usage de psychostimulants d'ordonnance, il est à noter que nombreux ont été ceux qui se sont référés aux effets secondaires négatifs des

psychostimulants d'ordonnance pour en faire des risques à leur utilisation¹⁴. Somme toute, c'est le risque de « dépendance » qui a été le plus souvent exprimé lors des entrevues et dont les répondants semblent le plus craindre. En ce sens, citons par exemple :

« Un autre risque que je n'aie pas envie, c'est de dépendre de ça, j'ai peur de dépendre de ce médicament-là » (Mateo) ;

« J'avais aussi la crainte peut-être, de devenir plus accro » (Éric) ;

« Des amis médecins de ma sœur lui disaient que [l'un des] risques était que tu pouvais développer une dépendance » (Sofia).

Freya ne semblait pas, de prime abord, être en mesure de nommer spécifiquement les risques associés à la prise de psychostimulants d'ordonnance :

« [à la question *Estimeriez-vous que la prise de psychostimulants représente un risque?*] Oui, parce que je ne crois pas que tu es censé prendre ça si tu n'en as pas besoin, comme je te dis, ça a beaucoup d'effets secondaires sur ton corps, tu le ressens, je suis sûr que tu ne devrais pas prendre ça, je suis sûr qu'il y a des risques, je ne pourrais pas vraiment les nommer, mais je suis sûr que, si tu en prends régulièrement, je pense que ça pourrait avoir des répercussions néfastes » (Freya).

Toutefois, en la poussant un peu à réfléchir sur la question, elle a fini par évoquer différents effets secondaires tels que l'envie de fumer la cigarette, les troubles de sommeil, les troubles alimentaires ou encore le stress intense qu'elle a pu ressentir lors de ses expériences avec les psychostimulants d'ordonnance :

« [À la question *Ton premier guess de quel type de risque, se serait quoi?*] Ben juste déjà, l'envie de fumer, t'sais je ne suis vraiment pas une fumeuse, mais j'avais profondément envie de fumer, je ressentais un stress intense, donc fumer la cigarette ça pourrait être un risque, ou encore, des troubles alimentaires

¹⁴ Voir en référence le **tableau 4.3.2c**

quelconques, ah pis ça te tiens éveillé alors si tu prends ça trop tard le soir tu ne vas pas dormir... j'imagine que, le sommeil c'est quand même très important pour plusieurs choses, ça peut... admettons si t'as réduit l'efficacité de ton système immunitaire parce que tu n'as pas un bon sommeil, que tu t'alimentes moins bien et que tu fumes, je vois donc des répercussions sur la santé qui pourraient en découler » (Freya).

Ensuite, bien que Chris évoque les troubles du sommeil ou les carences alimentaires comme faisant partie de potentiels risques ou effets secondaires indésirables, il ne considère pas que ces risques soient très significatifs dans son cas à lui :

« [à la question *Estimeriez-vous que la prise de psychostimulants représente un risque?*] La première réponse qui me vient à l'esprit : ça dépend. Mais admettons, une fois de temps en temps comme ça, non, je ne crois pas [...] je connais les effets secondaires, etc., mais t'sais, règle générale, non [...] outre les effets désagréables le lendemain comme la carence de sommeil ou de nourriture, non » (Chris).

Sensiblement dans la même veine, Sam dédramatise en comparant les risques associés aux psychostimulants d'ordonnance à ceux associés à la consommation d'alcool et de tabac et, de ce fait, ne crois pas courir de risques significatifs :

« Je ne crois pas que ce soit plus un risque que plein d'autres drogues qui sont consommées par les gens... c'est certainement un moins grand risque que la cigarette, c'est peut-être un risque égal à la consommation d'alcool, je ne sais pas, difficile à quantifier. Mais ce n'est pas un risque significatif, à mes yeux » (Sam).

Fait intéressant, Mélanie et Sofia ont évoqué craindre des « changements neurologiques à long terme », tel que perdre une certaine capacité à se concentrer de façon naturelle, sans devoir utiliser de psychostimulants d'ordonnance :

« Mais je connais beaucoup les risques associés pour les enfants et les adolescents à cause de mes cours en psychologies, mais ils font souvent référence au fait que leur cerveau n'est pas encore complètement développé. Je ne sais pas alors quels

sont ces risques sur un cerveau adulte » ; « t'sais je me demande si ça ne va pas diminuer mes capacités de concentration à long terme » (Mélanie) ;

« Des amis médecins de ma sœur lui disaient que [l'un des] risques était [...] que tu pouvais avoir de la difficulté à te concentrer naturellement » (Sofia).

Comme cité plus tôt, lorsque l'on parlait du « prestige pharmacologique de la molécule », seule Freya aurait exprimé que les risques associés à l'utilisation de psychostimulants d'ordonnance étaient équivalents à ceux que l'on attribuerait aux drogues de rue. Sinon, tous les autres répondants semblent d'avis que les psychostimulants d'ordonnance représenteraient un risque moins élevé que les « drogues de rue » et ce, à différents niveaux. D'abord, les risques physiologiques :

« Je les vois [les psychostimulants d'ordonnance] beaucoup plus inoffensifs » (Mateo) ;

« J'imagine aussi que dans les drogues de rues, elles sont recoupées avec plusieurs autres choses qui ne sont pas nécessairement bonnes pour la santé. Donc, non, j'ai vraiment l'impression que c'est moins dangereux les Concerta » (Mike).

Ensuite, il y aurait ce que l'on pourrait appeler les « risques sociaux », c'est-à-dire, les risques d'impacts sur l'individu advenant que son entourage soit mis au courant de son comportement, ainsi que les « risques légaux », c'est-à-dire, si l'individu se fait « prendre » en possession de psychostimulants d'ordonnance. En ce sens, bien qu'Élise soit d'avis que les risques sociaux seraient bel et bien une réalité :

« [en parlant des risques associés aux psychostimulants d'ordonnance] Pis hum... tu as toujours des amis autour qui une fois que tu leur en parles y sont comme "Ah! Mais hum... tu es folle? Ce n'est pas fait pour toi, c'est un truc que tu t'avales et puis ça joue sur ton cerveau, tes facultés, etc." » (Élise)

Ceux-ci seraient tout de même, pour les autres, moins importants que lorsqu'il est question de drogues de rue :

« On dirait, quand je raconte mes histoires de “drogues de rue”, les gens on dirait qu’ils me prennent en pitié, sont comme, “OMG, tu as passé par une passe difficile”, etc., mais comme avec le Concerta, vu que c’est légal, j’y pense qu’y’a moins une étiquette d’être accro, de dépendance potentielle, mais plus l’étiquette que tu veux être meilleur que les autres » (Mélanie) ;

« J’y pense que oui t’sais vu que c’est prescrit, ça dérange moins... ben, pas que ça dérange moins, mais ce n’est pas perçu comme, “elle fait de la drogue”, c’est plus comme “ah, elle prend ça” » ; « mettons que ça ne me dérangerait pas de dire à mes parents que j’ai déjà pris des Concerta de ma sœur, versus je ne leur dirais pas nécessairement que j’ai déjà pris de la MDMA » (Sofia) ;

« Alors oui, définitivement, je crois qu’il y a une légitimité qui est accrue, une notion de danger qui est moindre, pis c’est beaucoup plus fun de l’acheter à ton ami qui a une prescription qu’à un gars croche dans la rue que tu ne sais pas trop ce qu’il a mis dedans, si la police va débarquer, etc. » (Chris) ;

« Je te dirais aussi, l’aspect que, si tu te fais pogner [en possession de psychostimulants d’ordonnance], ça ne paraît pas comme étant grave, c’est donc beaucoup plus alléchant » ; « c’est vu comme étant [...] moins risqué si tu te fais prendre avec » (Éric).

Enfin, il y aurait les risques liés à l’accessibilité aux smart drugs :

« Alors oui, je crois que c’est aussi plus facile d’accès [que les drogues de rue] et que c’est plus légitime » (Chris) ;

« J’ai l’impression que ça, les psychostimulants en fait, c’est vu comme étant [...] plus accessible [...] qu’admettons, des drogues comme la cocaïne » (Éric).

d) Mécanismes d’autorégulation de la consommation de smart drugs

Il était frappant de constater à quel point l’autorégulation de leur consommation de psychostimulants d’ordonnance a été mise de l’avant par les répondants lors des entrevues, afin de venir atténuer la signification morale que pourrait avoir leur

consommation pour eux ou même leurs proches¹⁵. D'emblée, une majorité de répondants insistent sur le fait qu'ils sont en contrôle de leur consommation et donc, qu'ils ne dépendent pas des psychostimulants d'ordonnance, parce qu'ils craignent justement de développer une dépendance ou, selon ce que j'en crois, de se faire apposer l'étiquette du toxicomane classique :

« Pourquoi je n'en prends pas régulièrement, c'est que je ne veux pas être habitué à travailler avec ces effets-là. Je ne veux pas après me dire que j'ai besoin de ma pilule pour commencer le travail, parce que sinon après c'est la dépendance qui commence et puis je n'ai pas envie de tomber là-dedans » (Élise) ;

« J'avais aussi la crainte peut-être, de devenir plus accro, mais, pour moi, ce n'est pas quelque chose qui est venu me chercher du tout parce que je savais que j'en prenais tellement à faibles répétitions et en petites quantités que, bah, ça n'allait pas m'affecter » (Éric) ;

« J'avais une grosse tentation d'en prendre à un moment donné dans une journée puis j'ai décidé de ne pas en prendre parce que je trouvais que là, c'était un peu abusé, je trouvais que ça devenait un peu genre, j'en ai besoin, puis je n'aimais pas ça. Donc, j'ai décidé de ne pas en prendre pis j'étais fière de moi après » (Mélanie) ;

« Je ne crois pas que je ressentais une obligation d'en prendre, je n'étais pas accro non plus » (Mike) ;

« Peut-être que quelqu'un d'autre dirait "oh... t'as un problème de consommation de drogues", pis moi je ferais comme "ah, peut-être que oui, peut-être que non", mais moi, je préfère le voir juste comme un outil parmi d'autres » (Sam).

De plus, bon nombre de répondants seraient d'avis que le contrôle qu'ils exercent sur leur consommation fait en sorte qu'ils ne courraient pas de risques significatifs. Par exemple,

¹⁵ Voir en référence le **tableau 4.3.2d**

Chris, comme cité un peu plus tôt à propos de l'éventail de risques perçut par les répondants :

« [en réponse à la question *Estimeriez-vous que la prise de psychostimulants représente un risque?*], ça dépend, mais, admettons, une fois de temps en temps comme ça, non, je ne crois pas » (Chris) ;

« Ma perception des risques c'est que, si t'en prends des petites doses, pour commencer, comme je faisais, moi je ne voyais pas beaucoup un risque parce que ce que je lisais sur internet et sur mes sources, c'était vraiment que, plus tu augmentais, plus c'était risqué » ; « alors moi je ne voyais pas de craintes parce que je ne me voyais pas faire ça à long terme ou de façon régulière » (Éric) ;

« Oui, je suis assez confiant qu'il y a des risques, mais j pense qu'à bas niveau [de consommation], c'est relatif » (Mike) ;

« Je pense que oui il y a des risques, mais je pense aussi que ça dépend de la quantité et de la fréquence à laquelle t'en prends alors je ne considère pas que ma consommation est risquée » (Sofia)

En plus de Chris, qui a été cité plus tôt à ce propos, Éric et Mélanie insistent à maintes reprises sur le « petit dosage » qu'ils utilisent ou sur le caractère exceptionnel de leur consommation :

« Et c'était une petite dose là, je n'y allais pas avec les 50 mg, j'y allais avec des 5 mg » ; « Je te dirais, avec les pilules, c'est sûr que je ne prenais pas une grosse dose, 5 ou 10 mg » ; « Alors moi je me disais « bon, je n'en ai pas besoin, je vais y aller avec 5 mg vu que mes frères eux ils en prennent 20 mg, avec ce ratio je ne devrais pas avoir trop d'effets secondaires » (Éric) ;

« La deuxième fois que j'ai essayé, je me suis dit que j'allais prendre une demie [pillule] et c'était juste parfait : pas trop long, pas trop court » ; « [...] je me limite à en prendre, sinon je pourrais en prendre chaque jour et juste faire toutes mes lectures avec ça, mais je ne trouve pas que c'est très sain » (Mélanie).

Chris et Éric insistent aussi sur le fait qu'ils n'en consommeraient que pour leurs cours les plus difficiles :

« Aussi, je me “déculpabilisais” en me disant que c'était juste pour finances, mes autres cours je les fais “normal”, alors c'était comme une petite triche sans être très grave non plus » (Chris) ;

« Mais je le prenais [i.e. les psychostimulants d'ordonnance] strictement pour des examens genre mathématiques, super difficiles, que je me disais “bon, il faut que j'aïlle toute ma tête là-dedans” » (Éric).

En ce qui concerne Mateo et Mike, ce serait le fait qu'ils n'utiliseraient les psychostimulants qu'en dernier recours ou seulement pour les périodes d'examens, qui leur permettrait, entre autres, d'atténuer la significative morale de leur comportement :

« C'est un dernier recours, parce que je ne veux pas dépendre sur quoi que ce soit » (Mateo) ;

« Puis je pense que ça a vraiment eu un effet sur moi pis j pense que si j'avais continué comme ça à long terme, j pense que ça aurait pu avoir [un risque] non seulement sur ma santé mentale, mais aussi sur mon corps là, c'est sûr. Fait que c'est pour ça dans l'fond que je n'étais pas pour la prise de ça pendant d'autres périodes que les examens même si je savais que ce n'était pas optimal de faire ça pendant les examens quand même, je limitais ça quand même aux examens » (Mike).

Enfin, Mélanie et Sofia insisteraient aussi sur le fait qu'elles n'en consomment seulement lorsqu'elles sont en présence d'une autre personne qui en fait ou qui leur en offre :

« [ma consommation], c'est vraiment dans le contexte social de quelqu'un de proche de moi qui en prend de temps en temps » (Mélanie) ;

« Aussi t'sais c'est juste quand j'en ai l'opportunité, si j'suis avec personne et que j'en ai pas, je ne vais pas le recherché » (Sofia).

e) Smart drugs vs Drogues de rue

Dans l'esprit des participants à l'étude, il y avait une volonté évidente de tracer une ligne bien claire entre les psychostimulants d'ordonnance et ce que l'on appelle les « drogues de rue. »¹⁶ Comme on a pu le constater dans les exemples précédents, cette volonté de différenciation claire s'exprime surtout au travers de l'auto-évaluation des risques attribuables à ces deux groupes de substances, ainsi que lorsque les répondants insistent sur le caractère pharmacologique des psychostimulants d'ordonnance pour rendre leur consommation plus légitime. Mais cette différenciation s'exprime aussi sur d'autres aspects. Fait intéressants dans les résultats obtenus, bien qu'une grande majorité des répondants évoquent l'image négative des drogues de rue comme étant le principal élément de comparaison entre les deux groupes de substances, bon nombre d'entre eux admettent tout de même que les effets que procurent les psychostimulants d'ordonnance demeurent semblables à ceux d'autres drogues stimulantes trouvables sur le marché noir telles que le speed (i.e. amphétamines) ou la MDMA (i.e. 3,4-méthylénedioxy méthamphétamine) :

« Je te dirais, ce qui m'a surtout surpris, c'est l'amphétamine qu'il y a dedans, les effets que ça donne quand tu écoutes de la musique, d'être allumé à ce point, c'était assez surprenant. Ça a fait que je l'ai aussi utilisé de façon récréative dans un festival » (Chris) ;

« C'est un peu différent, mais j'ai quand même remarqué des similitudes par rapport à de la MDMA, ça reste des amphétamines au final, alors je trouve que beaucoup d'effets étaient similaires sauf que tu n'as pas d'état euphorique, malheureusement » (Freya) ;

« J'ai comme pas l'impression que j'avais le goût de faire le party, en tout cas, de mon expérience, mais j pense que, pour les effets, y'a quand même une bonne ressemblance » (Mike) ;

¹⁶ Voir en référence le **tableau 4.3.2e**

« des fois, ça dépend vraiment des fois, mais moi j'ai l'impression d'être sur la MDMA » (Sofia).

Dans le même ordre d'idée, Mélanie soulignait qu'elle s'attendait à ce que les psychostimulants soient moins forts que ce qui est possible de trouver sur la rue :

« J pense aussi que c'est moins fort que du speed "illégal" » ; « mes attentes tournaient autour du fait que ça [i.e. les psychostimulants d'ordonnance] allait être moins fort que les drogues fortes que j'avais déjà pris » (Mélanie).

Pour Chris, la nature même du psychostimulant d'ordonnance serait plus légitime que celle de la drogue de rue :

« Alors oui, définitivement, je crois qu'il y a une légitimité qui est accrue [des psychostimulants d'ordonnance par rapport aux drogues de rue] » (Chris).

Un peu plus tôt, lors de la présentation de l'éventail des risques perçus, il a été fait mention que certains répondants évoquaient des risques légaux moins élevés pour les psychostimulants par rapport aux drogues de rue. En ce sens, donc, Éric va un peu plus loin, en affirmant qu'il n'a tout simplement pas l'impression d'être dans l'illégalité lorsqu'il consomme des psychostimulants d'ordonnance, en comparaison à ce qu'il ressentait lorsqu'il consommait d'autres drogues :

« Les autres drogues de rue, j'en ai fait, mais ça, moi en tout cas, je me sentais vraiment mal de faire ces autres drogues... t'sais après, tu le sais que tu as fait de quoi qui est illégal, mais avec ça [les psychostimulants], t'as pas l'impression de faire de quoi d'illégal. Tu sais que ce n'est pas fait pour toi, mais tu ne sens pas que c'est illégal... Ouin, je pense que c'est surtout ça la différence [entre les deux] » (Éric).

Mentionnons enfin que, pour Freya et Sam, qu'elles soient prescrites ou illicites, il s'agirait-là de molécules similaires et que, mise à part la qualité des produits, il n'y aurait pas de différences significatives entre les deux groupes de substances :

« Moi, je vois ça comme étant une molécule quelconque qui diffère légèrement des molécules d'autres drogues, c'est une substance chimique de la manière dont je le vois » (Freya) ;

« Pour moi, la seule différence notable... la seule différence qui m'importe, des médicaments de prescription, même s'ils sont détournés à un usage disons pas exactement médicale ou récréatif ou un usage de gain de performance qui n'est pas exactement un « besoin médical », et la drogue de rue, c'est la qualité chimique » (Sam).

4.3.3 Détenteur d'un savoir privilégié : perception du médicament tel un outil et auto-évaluation de l'occurrence quant à l'utilisation des smart drugs

On dénote, dans la plupart des cas interviewés, une certaine impression d'être « détenteurs d'un savoir privilégié » en lien avec l'utilisation des psychostimulants, c'est-à-dire, d'avoir accès à un ensemble de connaissances qui soit réservé aux plus érudits. Ce savoir se construit, entre autres, autour des avantages que ses utilisateurs auraient par rapport aux autres qui n'en consomment pas. Par exemple, Mike utilise l'expression « être comme un super étudiant pendant une semaine » et « être un super élève », venant ainsi supposer qu'il deviendrait supérieur à la norme en consommant de ces psychostimulants. D'autres semblent voir le médicament tel un outil technologique, dans sa forme la plus pragmatique. En effet, Mateo parle de l'utilisation des psychostimulants comme d'une « carte [qu'il peut] jouer pour rattraper le temps perdu. » Sam, lui, y va plus directement, lorsqu'il affirme :

« D'une certaine manière, j'ai commencé à me dire à moi-même, peut-être qu'en fait c'est un outil, même si je n'en ai pas [médicalement] besoin, pourquoi est-ce que je ne devrais pas y avoir droit si ça permet d'améliorer mes performances? [...] c'est plus un bonus, si on veut, c'est un gain en plus » (Sam).

Chris, en plus d'évaluer à la hausse l'occurrence du comportement dans son milieu, évoque le *edge* que l'utilisation de psychostimulants offre à « ceux qui n'en ont pas [médicalement] besoin » :

« Tu vois plein de gens l'utiliser et tu te dis, merde, je serais con de ne pas l'utiliser aussi, t'sais tout le monde en fait pis moi je me fais suer... surtout que c'est vraiment un *edge* [...] et puisqu'en temps normal, je n'en ai pas besoin, ça me donnait encore plus un *edge* » (Chris).

Pour Élise, le phénomène des smart drugs ne serait pas quelque chose de très répandu en école de commerce :

« La première fois [que j'ai entendu parler de l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance], c'était l'année dernière en septembre. J'en avais déjà entendu parler en cours, en France, ce n'est pas du tout rependu comme pratique, j pense parce que les études en écoles de gestion sont beaucoup moins demandant en termes de travail et de rendu et tout, donc les gens sont peut-être moins stressés » (Élise).

Pourtant, l'impression qu'une part importante de la population étudiante consomme des psychostimulants d'ordonnance est revenue à plusieurs reprises au cours des entrevues, ce qui vient un tant soit peu effacer l'impression d'être avantagé par rapport aux autres et vient, dans le fond, solidifier les bases d'une croyance selon laquelle une nouvelle normalité serait en place. En ce sens, Chris en vient à supposer mes résultats de recherches, en me disant :

« T'as dû le voir dans les entrevues, mais c'est tellement répandu! » (Chris).

Éric y va à l'affirmative :

« Ce sont des étudiants, soit en génie, soit en gestion, qui en prennent beaucoup » ; « Je voyais aussi que c'était très populaire, en administration surtout » (Éric).

Mélanie émet l'hypothèse qu'un nombre élevé d'étudiants qui en consomment aura des conséquences psychologiques sur le reste de la population étudiante, parce que cela ferait augmenter les niveaux de performance requis :

« Puis, j'ai l'impression que, parce que plein de monde en prend, ça augmente les standards de performances » ; « vu que tout le monde en prend, tout le monde est

plus performant donc les standards pour quelqu'un de naturel, pas de psychostimulants, vont [causer] beaucoup de pression et peut-être développer de la pression sociale et de l'anxiété face à cela et de la comparaison, il y a beaucoup de comparaison de GPA et tout » (Mélanie).

Toutes ces suppositions contribuent à solidifier les bases de l'imaginaire collectif entourant le phénomène des smart drugs en milieu académique. Sans pouvoir parler de sous-culture à proprement dite (pas de nouveaux systèmes de valeurs, les utilisateurs n'ayant pas de sentiment d'appartenance vis-à-vis des autres utilisateurs, etc.), le « mythe » des smart drugs serait toutefois bien alimenté, grâce à un ensemble de connaissances, vérifiable ou pas, et d'histoires à succès, vraisemblables ou non, que le consommateur reçoit via les médias traditionnels, l'internet et la culture populaire. En ce sens, deux répondants ont directement fait référence au film américain *Limitless* (2011; 2015) et à la télésérie du même nom, puisque l'utilisation de smart drugs en est l'objet central :

« C'est niais, mais ce n'est pas pour rien que le film *Limitless* a été basé là-dessus, t'as l'impression que l'ensemble de ton cerveau unlock, des choses que tu peux prendre vraiment longtemps à bucher dessus, et là *bam!*, ça rentre tout de suite » (Chris).

« C'est sûr que je ne m'attendais pas à ce que ce soit une pilule magique comme on peut voir, admettons, dans des séries comme *Limitless* » (Éric).

Mais le comportement qu'il provoque demeure, somme toute, très contradictoire : d'un côté, il semble en concordance avec l'idée de « savoir privilégié », que peu aurait accès, donnant ainsi l'impression d'avoir un avantage par rapport à d'autres ; de l'autre, une surévaluation de l'ampleur du phénomène dans leur milieu semble provoquer un faux sentiment d'urgence, une fausse impression d'être face à une « nouvelle normalité » qu'ils seraient dans l'obligation morale de se soumettre.

Tableau 4.3.1 Motivations menant à considérer les smart drugs comme solutions aux besoins des répondants

		1er cycle				2e cycle					
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris	
Motivations											
Liées au contexte académique	Productivité / économie de temps / efficacité		X	X		X	X	X			X
	Plaisir / effets agréables										X
	Performance académique	X		X							X
	Curiosité		X		X			X			
	Réduire l'impact de facteurs de stress			X							
Liées à une démarche plus personnelle	Développement, surpassement de soi, amélioration personnelle générale									X	
Solution											
En quoi serait-ce une solution?	Solution facile et simple (facilité d'accès ; simplicité à consommer)				X		X				
	Solution moins risquée que d'opter pour une substance illicite				X						
À quoi serait-ce une solution?	À l'Indiscipline / rattraper les retards	X	X	X					X		X
	Aux problèmes de concentration	X	X		X				X	X	
	Aux problèmes de motivation / Paresse		X			X	X				X
	À devoir être plus productif						X	X			
	À l'équilibre réussite académique - réussite sociale	X									X

Tableau 4.3.2a Légitimation des objectifs d'usage

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Objectif plus inoffensif / moins péjoratif qu'avec les drogues de rue			X						
"J'en prends afin de garder un certain standard académique"	X								
"C'est pour la performance, pas pour avoir du fun"	X		X				X		
Auto-diagnostic médical et sentiment de besoin			X	X				X	

Tableau 4.3.2b Attribution d'un prestige pharmacologique à la molécule

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
"Ça a été prescrit par un médecin"				X			X	X	X
"C'est pharmaceutique, il y a un contrôle de la qualité plus élevé qu'avec les drogues de rue"	X	X		X		X	X	X	X

Tableau 4.3.2c Risques perçus quant à l'usage des smart drugs

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
"Je ne connais pas vraiment les risques / effets secondaires"		X			X				
"Je ne crois pas qu'il y ait de risques significatifs"								X	X
Risques sociaux					X				
Troubles du sommeil		X		X		X			X
Carence alimentaire		X							X
Augmentation du rythme cardiaque		X		X					
Stress / Anxiété	X	X							
Dépendance			X	X	X	X	X		
Changement neurologiques long termes / difficulté à se concentrer naturellement						X	X		
Par rapport aux drogues de rue...									
Risques équivalents aux drogues de rue		X							
Risques physiologiques moins élevés qu'avec les drogues de rue	X		X	X	X			X	X
Risques sociaux (comment les autres te perçoivent advenant qu'ils sachent que tu en consommes) ou légaux (si tu te fais prendre à en consommer) moins élevés qu'avec les drogues de rue				X		X	X	X	X
Risques liés à l'accessibilité moins élevé qu'avec les drogues de rue				X					X

Tableau 4.3.2d Mécanismes d'autorégulation de la consommation de smart drugs

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
"Insiste sur le petit dosage qu'il/elle prend"				X		X			X
"Avec la quantité que je consomme, je ne crois pas courir de risques qui soient significatifs"	X			X			X		X
"J'en prends seulement pour certains cours plus difficiles, les autres, je les réussis sans"				X					X
"C'est vraiment juste en dernier recours / juste pour les périodes d'examens"	X		X						
"J'ai le contrôle sur ma consommation, j'en prend seulement si je suis avec quelqu'un qui en fait / qui m'en offre"						X	X		
"J'ai le contrôle sur ma consommation, je n'en suis pas dépendant / je ne veux pas en dépendre / je crains les risques de dépendance"	X		X	X	X	X		X	
"Je n'ai pas apprécié mon expérience, je n'en referai plus"		X							

Tableau 4.3.2e Smart drugs vs. Drogues de rue

	1er cycle				2e cycle			
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam
Image négative des drogues de rue contrairement aux psychostimulants d'ordonnance	X		X	X	X	X	X	
Psychostimulants d'ordonnance perçus comme étant moins fort que les stimulants prohibés						X		
Crainte par rapport aux effets secondaires et aux risques de dépendances liés aux drogues de rues qui seraient plus élevé					X	X		
Légitimité accrue par rapport aux drogues de rue								X
"Je n'ai pas l'impression de faire quelque chose d'illégal, contrairement aux drogues de rue"				X				
"Je ne vois pas de différences significatives, ce sont des molécules similaires"		X						X
"Les effets sont semblables à d'autres drogues stimulantes, comme le speed ou la MDMA"	X	X				X	X	
						X		X

4.4 Contexte hypermoderne

La section qui suit relate les différentes dimensions du contexte hypermoderne dans lequel évoluent les sociétés occidentales contemporaines et permettra de voir jusqu'à quel point elles s'entrecoupent avec la réalité des utilisateurs de psychostimulants d'ordonnance dans un milieu comme l'école de commerce québécoise. Il sera d'abord question de cerner de quelle façon les répondants à cette étude perçoivent le milieu universitaire dans lequel ils évoluent et, ensuite, seront mis en lumière différents aspects de leur contexte social, pour ainsi voir si les participants à l'étude s'alignent – ou non – avec les caractéristiques propres à l'individu hypermoderne.

4.4.1 Perception de l'environnement – l'institution d'enseignement fréquentée

Commençons tout d'abord par faire une synthèse des différentes perceptions qu'ont les répondants à propos de l'image que leur institution d'enseignement projette¹⁷. D'emblée, ce qui ressort le plus des résultats obtenus, ce serait qu'une majorité de répondants qualifient leurs institutions d'enseignement respectives comme dégageant un certain « prestige » (Sam et Chris), ayant « une bonne réputation en général » (Freya, Mateo et Sofia), ayant « une bonne réputation au niveau du classement de son corps professoral par rapport aux autres institutions » (Sam) ou encore, comme ayant des « standards élevés » (Mike) et visant « l'excellence » (Mateo).

En contrepartie à cela, certains évoquent l'image « élitiste » qui peut s'en dégager (Sofia), en plus de l'attitude « prétentieuse » (Mike et Sofia) et même « snobe » (Freya) de certains de ses étudiants, impactant selon eux l'image que projettent leurs institutions respectives. De plus, soulignons que certains répondants évoquent les cultures de « comparaison » (Mélanie), de « performance » (Freya, Mateo, Mélanie et Chris) et de « compétition » (Mike, Freya et Chris) comme étant des caractéristiques importantes de cette image projetée.

¹⁷ Voir en référence le **tableau 4.4.1**

4.4.2 Perception de l'environnement – l'école de commerce et les facultés de gestion québécoises

Ensuite, nous nous posons la question, à savoir, si cette image perçue reflétait une réalité unique à leur institution d'enseignement, ou bien si elle pouvait, selon eux, refléter la réalité de l'ensemble des écoles de commerce québécoise. Notez ici qu'il a semblé difficile pour les répondants de spéculer sur la réalité des autres écoles, ne connaissant que la leur – les réponses obtenues sont donc sensiblement similaires au point précédent. Nous avons voulu définir, en premier lieu, le degré d'adhésion des répondants aux milieux universitaires que sont les écoles de commerce puis, en second lieu, quels mots clés décriraient le mieux ce milieu¹⁸. D'abord, soulignons que presque la totalité des répondants disait généralement se sentir bien dans un milieu comme l'école de commerce québécoise. Outre Sam qui, bien qu'il ait apprécié son expérience, se disait avoir « toujours eu une relation ambivalente avec l'école de commerce et avec sa culture » (Sam), seule Freya en aurait vraisemblablement retirée une mauvaise expérience :

« Je ne m'y sentais pas mal, mais tout de même, je n'ai pas vraiment apprécié mon expérience, je n'ai pas vraiment aimé mon temps passé [dans cette école] » (Freya).

Enfin, parmi les mots clés ayant le plus souvent été évoqués lors des entrevues, soulignons « compétition » ; « performance » ; « argent / capitalisme » ; « fêtard / alcool » ; « élitiste / hautain » ; « bon enseignement / apprentissages » ; « faux / apparences » ; « habiletés sociales / réseautage » ; ou encore, dans le très générique, « gestion / administration. »

4.4.3 Entre conformité et singularisation - le néo-conformisme chez les répondants

Nous en sommes maintenant arrivés à l'une des parties les plus intéressantes de cette analyse. À première vue, l'idée que certains répondants valorisent tout autant la singularité que la conformité aux normes sociales peut surprendre, d'autant plus que des éléments de leur personnalité qui, pour eux, seraient la représentation de leur individualité, de leur caractère unique et de leur volonté de ressortir du lot ne seraient en fait que des

¹⁸ Voir en référence le **tableau 4.4.2**

manifestations de leur adhésion à un certain conformisme sociale. Valoriser ces deux concepts quelque peu contradictoires se veut en effet une particularité essentielle au cas de figure idéal-type que serait aussi « l'individu hypermoderne. »

D'entrée de jeu, la valorisation de la conformité se manifeste, chez les personnes interviewées, au travers des différents critères ayant eu une certaine influence dans leur processus décisionnel à savoir, quelle institution d'enseignement allaient-ils fréquenter¹⁹. D'emblée, presque la totalité des répondants a affirmé que le « prestige », la « réputation », ou encore « l'image projetée par l'institution », ont été déterminants dans leur choix de fréquenter – ou non – une institution d'enseignement plutôt qu'une autre. En ce sens, soulignons par exemple :

« J'ai choisi [mon institution d'enseignement actuelle] parce que je voulais avoir une diversité dans mon CV et aussi parce que [mon ancienne institution], ça vient aussi avec une connotation de grévistes et de socialistes et tout » (Mélanie) ;

« J'aimais bien le prestige qui est associé à [mon institution d'enseignement actuelle] » (Chris) ;

« Sinon, [mon école], ce qui m'y a attirée, c'est beaucoup la réputation [qu'elle] projetée » (Mateo).

Sam, lorsque questionné sur les raisons l'ayant poussé à choisir son école :

« Mon institution d'enseignement actuelle, elle] est quand même assez prestigieuse » (Sam).

Pour Chris, Freya et Mike, le fait que certains membres de leur famille avaient fréquenté une institution en particulier, ou que certains de leurs amis y étaient inscrits ou prévoyaient le faire, auraient grandement influencé leur choix de cursus académique ou d'institution :

¹⁹ Voir en référence le **tableau 4.4.3**

« Mon père est entrepreneur alors j'ai toujours été en contact avec le monde de l'administration, alors ça a toujours été par défaut que j'allais me diriger aussi vers ça » (Chris) ;

« Généralement, [mon institution d'enseignement actuelle], c'est une école avec une bonne réputation, ma mère y est allée, mon père aussi, ainsi que presque toute ma famille. Ils m'ont donc encouragé dans cette voie-là » (Freya) ;

« Honnêtement, c'est parce que je connaissais plusieurs personnes de ma famille proche qui avaient fait [leurs études de 1^{er} cycle universitaire à mon école actuelle]. En plus, j'ai eu deux amis qui allaient s'y inscrire aussi, des amis que j'ai depuis le début du secondaire, alors j'ai décidé d'aller là aussi » (Mike).

Ensuite, la valorisation de la conformité peut se manifester par le rejet d'éléments « déviants » dans l'environnement du répondant, ou pouvant symboliser la déviance par rapport aux normes préétablies. En ce sens, le cas d'Éric est particulièrement intéressant. En effet, après lui avoir demandé, en lien avec sa consommation de psychostimulants d'ordonnance, pourquoi n'en avait-il pas consommé plus souvent, il répondit :

« Je pense que la raison c'est... bon, y'a peut-être le côté que, je sais que c'est mauvais... moi j'ai des amis qui se sont rendu *addict*, maintenant ils en dépendent, je regardais cela aller et je me disais que je ne voulais pas ressembler à ça » (Éric).

Puis, un peu plus loin, au sujet de sa perception des drogues de rue :

« Les autres drogues de rue, j'en ai fait, mais ça, moi en tout cas, je me sentais vraiment mal de faire ces autres drogues... t'sais après, tu le sais que tu as fait de quoi qui est illégal » (Éric).

Enfin, parlant du temps où il vendait à d'autres étudiants les psychostimulants prescrits à ses frères, évoquant le cas d'un « client » en particulier :

« Un moment donné, j'ai refusé d'y fournir [en psychostimulants] parce que je voyais que ça n'avait pas de sens, il venait quêter et il trouvait son argent de manières pas trop légales aussi, alors là, non, c'était trop pour moi » (Éric).

Aussi, le fait d'aspirer à une certaine « sécurité financière » ou à l'atteinte d'un « niveau d'éducation élevé », tous deux faisant partie des objectifs sociaux consensuels, évoque encore une fois chez ces répondants un conformisme social mis en valeur. C'est notamment le cas chez Mélanie et Sam :

« J'ai quand même des objectifs de vie, j'aimerais ça avoir une sécurité financière de base [...] plus on est éduqué, plus on a de choix et de portes ouvertes dans la vie, c'est ce que je pense » (Mélanie) ;

« Évidemment, la principale raison [pour laquelle j'ai choisi de me diriger vers un programme de 2^e cycle en sciences de la gestion plutôt que de poursuivre en sociologie] est que le peu de débouchés en sociologie et dans les sciences sociales commençait un peu à me préoccuper [...] Mais c'est aussi pour ça en fait [que j'ai choisi de m'orienter aux cycles supérieurs en sciences de la gestion] : un intérêt pour les sciences sociales orientées vers des débouchées avec plus d'opportunités professionnelles dans le milieu des affaires » (Sam).

Enfin, soulignons que de valoriser un standard de réussite, de même que le « dépassement de soi » ou le fait de vouloir être « plus que la norme », bien que cela donne l'impression que l'on désire plutôt se démarquer de cette norme, tend aussi vers un certain conformisme social, puisque c'est ce qui est promulgué par la société pour être en mesure d'atteindre ses objectifs sociaux consensuels :

« De plus en plus, l'éducation universitaire est vraiment accessible à tout le monde, alors il y a énormément de compétition qui se crée, les moyennes de tout le monde sont quand même assez hautes, alors ça ne permet pas justement de se contenter de la normale, alors il faut toujours surpasser ses paires pour pouvoir ressortir de la normale » (Mateo) ;

« J'avais l'impression qu'avec ce retard-là je n'étais pas à la hauteur et je voulais garder le standard dans l'fond [...] je veux garder la norme, si on veut, le standard d'études que, selon moi, je n'avais pas à ce moment-là [...] ça (i.e. les

psychostimulants d'ordonnance) me permettait d'être comme un « super étudiant » pendant une semaine, si on veut » (Mike) ;

« [en parlant des psychostimulants d'ordonnance], ce n'est pas une solution à un problème, je n'ai pas de problème, je pourrais m'en passer, c'est plus un bonus, si on veut... c'est un gain, en plus » (Sam).

C'est ce que l'on entend lorsque l'on parle, ici, de valorisation de la singularité : il ne s'agit pas nécessairement d'un rejet catégorique des normes sociales, mais plutôt, un besoin vital de pouvoir se démarquer, de ressortir du lot, ce qui en vient finalement à une certaine forme de conformisme sociale, puisque c'est ce que la société hypermoderne promulgue, tel que le décrivait, rappelez-vous, Otero et Collin (2015) : « Le conformisme contemporain tend en effet à devenir un mode d'adaptation individuelle qui sollicite l'innovation constante comme mode d'adaptation ordinaire : se dépasser, se singulariser, devenir encore plus autonome, performant et responsable et, surtout, le faire *à sa façon* » (Otero et Collin, 2015 : 176).

4.4.4 Rapport à l'innovation chez les répondants

Découlant ainsi de cette dualité valorisant singularité et conformité aux règles, le concept d'innovation serait, pour l'individu hypermoderne, considéré telle une exigence sociale ordinaire. Toutefois, le concept d'innovation n'ayant pas été directement abordé lors des entrevues, il a été quelque peu difficile de savoir si, oui ou non, les répondants adhéraient à cette caractéristique. Or, certaines bribes de réponses peuvent nous permettre, dans certains cas, de sous-entendre un rapport à l'innovation qui soit en concordance avec le cas de figure de l'individu hypermoderne, notamment, par la valorisation de l'entrepreneuriat comme compétence essentielle à tout gestionnaire²⁰. En ce sens, Éric fut très clair sur le sujet :

« J'ai un côté, quand même, entrepreneur si on veut, j'ai beaucoup d'idées [...] il faut vraiment être plus ouvert à l'entrepreneuriat dans le monde qu'on est » (Éric).

²⁰ Voir en référence le **tableau 4.4.4**

Pour Mateo, ce serait la comparaison constante entre les individus qui le pousserait à toujours devoir innover, à toujours avoir de nouveaux projets à réaliser, dans le but de réussir, au mieux, à se démarquer des autres, au pire, à suivre le rythme que la société imposerait :

« Alors vu que l'internet est là, tu gardes contact avec des amis que tu n'avais pas vus depuis longtemps et tout alors tu te motives à toujours te dire OK, il faut que je fasse de quoi et tout alors c'est cette initiative que je dois travailler dessus » ;
« académiquement, oui, il y a une question de réseau de contacts qui va t'aider, c'est très présent, mais y'a l'aspect académique avec les compétences pour être en mesure de régler des problèmes toujours plus complexes. Donc, l'innovation, c'est toujours là que je me boost pour me dépasser académiquement » ; « j'ai toujours un nouveau projet, un nouvel objectif, je cherche des choses nouvelles pour me challenger » (Mateo).

4.4.5 Responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance

Voici maintenant les différentes manifestations, au travers des entrevues, de la responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance²¹, l'un des éléments centraux au concept d'hypermodernité. D'emblée, Mateo affirme que cette responsabilisation ferait partie inhérente de la culture de son institution d'enseignement :

« L'image de [mon école], c'est beaucoup de se "grouiller le cul" (sic), t'es laissé à toi-même, t'as toutes les ressources qui sont là pour toi, mais ça m'a pris du temps aussi à savoir où sont ces ressources » (Mateo).

Par ailleurs, le fait que Sam revendique clairement son droit d'utiliser les psychostimulants tel un outil illustrerait, d'une certaine façon, ce phénomène de responsabilisation individuelle :

²¹ Voir en référence le **tableau 4.4.5**

« D'une certaine manière, j'ai commencé à me dire à moi-même, peut-être qu'en fait c'est un outil, même si je n'en ai pas besoin, pourquoi est-ce que je ne devrais pas y avoir droit si ça permet d'améliorer mes performances » (Sam).

Rappelons que cette notion d'outil, de technologie que l'on peut « utiliser », semblait aussi être partagée par Chris :

« Tu vois plein de gens l'utiliser et tu te dis, merde, je serais con de ne pas l'utiliser aussi, t'sais tout le monde en fait pis moi je me fais suer... surtout que c'est vraiment un *edge* » (Chris).

Ensuite, ce phénomène de responsabilisation individuelle peut se refléter au travers d'une valorisation marquée pour le dépassement de soi et le développement personnel, chose très importante chez Sam, répétant à maintes reprises que son comportement s'inscrit dans une « démarche d'amélioration personnelle. » Ainsi, lorsque questionné au sujet de ses motivations derrière sa prise de psychostimulants d'ordonnance, il répondit :

« [le] développement et [le] surpassement de soi, d'amélioration personnelle générale, pas nécessairement un objectif très précis qui soit scolaire » (Sam).

Pour Mike, le développement de soi serait définitivement ce qu'il y a de plus important pour lui. En effet, lorsque questionné au sujet des cinq valeurs les plus importantes à ses yeux, il répondit :

« Le développement de soi, l'amitié, famille c'est sûr, j pense que ce doit être quasiment le premier pour tout le monde. L'ambition aussi, mais je crois que le développement de soi l'inclus un peu et, pour moi, c'est vraiment important le développement de soi, alors j pense que si j'en avais une seule à dire, ce serait le développement de soi » (Mike).

Mateo aussi semble arborer dans le même sens, affirmant que sa recherche constante de nouveaux projets serait ce qui l'aide le plus à toujours se dépasser, de même qu'à demeurer positif dans la vie et ainsi, ne pas sombrer dans la dépression :

« Je pense que, dans la vie, une des choses qui m'a le plus aidé à pouvoir me dépasser, c'est de toujours chercher de nouveaux objectifs, de nouveaux projets, parce que quand tu es focus sur l'amélioration et le développement de soi, tu ne penses pas à des choses comme la mort et tu n'entres pas dans une spirale dépressive. Alors pour moi, j'ai toujours un nouveau projet, un nouvel objectif, je cherche des choses nouvelles pour me challenger » (Mateo).

De plus, le fait d'intérioriser les motifs derrière sa prise de psychostimulants, de répéter plusieurs fois « ça vient de moi », pourrait n'être que le symptôme de ce phénomène de responsabilisation individuelle :

« Écoute, ça vient vraiment de moi » (Sam) ;

« Je n'avais pas vraiment de motivations extrinsèques, c'était vraiment intrinsèque » (Éric) ;

« Je ne pense pas que j'ai été influencé socialement à la prise de ces stimulants-là. J pense vraiment que je le faisais pour moi » (Mike).

Aussi, cette responsabilisation individuelle peut se traduire, chez certains répondants, en une valorisation de l'autonomie et de l'autodiscipline, comme c'est notamment le cas pour Mateo et Sam :

« Alors oui [les psychostimulants d'ordonnance], ça m'aide à m'autodiscipliner » ; « c'est une solution si je n'ai pas réussi à atteindre mes objectifs d'autodiscipline » (Mateo) ;

« Je suis quelqu'un d'extrêmement discipliner et très axé sur le contrôle personnel [...] j'aime avoir... être en contrôle de ma vie, de mon environnement puis, [de prendre des psychostimulants d'ordonnance dans le but d'augmenter mes performances cognitives], ça s'inscrit un peu dans cette démarche-là, si on veut » ; « quand j'étais enfant, j'étais extrêmement lunatique puis je n'avais pas vraiment un bon rendement scolaire puis avec le temps, avec de l'autodiscipline, des techniques et des stratégies qu'on développe, ls symptômes disparaissent un peu,

mais je ne sais pas avec le temps... même si je performais quand même suffisamment bien, que j'étais assez discipliner et organiser pour quand même faire mes travaux et mes obligations [avec la prise de psychostimulants], j'avais quand même vu une sacrée différence au niveau de ma performance, ça aidait à ma concentration » ; « [l'idée de prendre des psychostimulants d'ordonnance], ça vient de moi, du fait que je dois m'autodiscipliner personnellement parce que personne ne va me pousser à faire quoi que ce soit sinon » (Sam).

Enfin, ce phénomène de responsabilisation individuelle peut se refléter au travers de la valorisation des saines habitudes de vie comme moteur au développement personnel, tel qu'exprimé par Freya et Sam :

« Je suis quelqu'un qui fait beaucoup de sport tels le yoga, le Kung-fu et le vélo » (Freya) ;

« Peut-être qu'il y a d'autres choses qui, dans mon mode de vie, un peu dans une démarche d'amélioration personnelle, ont aidé, comme [...] j'essaie de faire du sport le matin, ça aide à se réveiller puis aussi peut-être que mon horaire du sommeil s'est amélioré aussi avec le temps » (Sam).

4.4.6 Pression sociale pour la réussite individuelle

Cette dernière section traite de l'idée que les sociétés occidentales contemporaines, en concordance avec le contexte hypermoderne, exercent une sorte de pression sociale pour la réussite individuelle. Cette pression se traduirait donc au travers d'une certaine culture de performance et de compétition qui serait institutionnalisée par le milieu universitaire que sont les écoles de commerce québécoises, mais aussi par les médias sociaux, la famille, les amis, etc. Étant de plus en plus, comme ce fût expliqué précédemment, une responsabilité de l'individu quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance, cette pression sociale se transposerait en attentes de performance que l'on s'imposerait à soi-même, de telle sorte que l'influence extérieure s'en verrait sous-estimée.

a) Pression sociale ressentie par les répondants

D'emblée, en posant la question, à savoir, si les répondants ressentait une certaine obligation externe à eux-mêmes pour performer, presque la totalité d'entre eux ont répondu à la négative²². Or, en poussant la discussion un peu plus loin, ils admettent que des éléments de leurs environnements peuvent imposer certaines attentes en matière de performance et de réussite individuelle, que le phénomène existe, mais ils insistent que ça ne les affecterait pas, que tout ça ne viendrait que d'eux-mêmes. Les sections b) et c) donneront quelques exemples à ce sujet.

b) Climat de compétition ressenti par les répondants

D'une part, il était intéressant d'illustrer la perception des répondants quant au climat de compétition que l'on associe naturellement aux milieux universitaires que sont les écoles de commerces québécoises²³. D'emblée, aux yeux d'Élise il n'y en aurait tout simplement pas vraiment :

« Mais t'sais, moi, à l'intérieur de [mon école], [...] J'trouve pas qu'il y a beaucoup de compétition entre les gens, y'a une bonne ambiance en général » (Élise).

Or, c'est tout le contraire de Mike, pour qui « les écoles de commerce, c'est plus compétitif, [a-t-il] l'impression. » En ce sens, Chris, Mateo et Sam s'entendent pour dire qu'il existerait bel et bien un climat de compétition accrue entre les étudiants, et ce, pas seulement entre écoles comme c'est le cas lors des compétitions académiques, mais bien au sein même de leur institution respective. En effet, Chris avance que :

« [Lorsque j'étais au baccalauréat dans mon ancienne institution], j'avais [une] moyenne de 3,2 et je me foutais un peu des autres, je ne voyais pas de compétition, mais [une fois rendu aux cycles supérieurs], je le voyais vraiment plus, surtout [dans ma nouvelle école], les gens ne veulent pas trop donner leurs notes, ils ne

²² Voir en référence le **tableau 4.4.6a**

²³ Voir en référence le **tableau 4.4.6b**

veulent pas trop t'aider, se disant qu'eux, ils ont étudié, alors pourquoi ils t'aideraient » (Chris).

Il rajoute aussi que la compétition, c'est quelque chose qui le motive à être meilleur :

« La compétition, j'ai toujours fait des sports, alors ce n'est pas quelque chose qui me fait peur non plus, c'est même quelque chose qui me motive, c'est ça qui fait que maintenant je suis plus rigoureux et que j'ai eu de meilleures notes [aux cycles supérieurs] et que je suis plus sérieux, comparativement au [1^{er} cycle] » (Chris).

Mateo, lui, est catégorique :

« Alors oui, bien que certains soient amenés à vouloir aider pour l'étude, il y a une compétition quand même féroce entre les étudiants » (Mateo).

Cette compétition serait aussi alimentée en classe, par les professeurs et les chargés de cours de son institution :

« Les profs (sic), eux, ils sont toujours présents et tout même s'ils cherchent tout le temps l'excellence, et ils sont toujours prêts à mentionner en classe ceux qui ont bien réussis, alors tu ressens toujours cette pression d'être parmi les noms qui ressortent, alors y'a toujours cette petite compétition qui ressort » (Mateo).

Il rajoute par ailleurs que le milieu des affaires est, par nature, un milieu compétitif, ce qui pousserait les étudiants à compétitionner pour obtenir les postes les plus convoités :

« Les affaires, c'est un milieu très compétitif, pour beaucoup de postes très similaires... y'a quand même énormément de poste, il y a une certaine pénurie de main-d'œuvre ici aussi, mais y'a quand même cette compétition d'avoir les meilleurs postes parmi l'offre disponible sur le marché de l'emploi » (Mateo).

Pour ce qui est de Sam, bien qu'il rappelle à deux reprises qu'il ne serait « pas particulièrement compétitif » (Sam), il aurait tout de même son propre avis sur le climat de compétition au sein de son école :

« Même si, en même temps, il y avait des personnes très compétitives sur une base personnelle dans des programmes comme “management”, peut-être encore plus “stratégie”, j’veux dire, la majorité des consultants [proviennent de programmes comme] “stratégie”... mais j’ai l’impression que ces personnes, qui sont extrêmement compétitives, vont toujours le garder pour eux-mêmes, y vont pas “show off” leurs “succès” académiques ou professionnels, futurs ou potentiels, en l’exposant à la face du monde, c’est plus des personnes qui vont être à leurs affaires, mais qui vont quand même faire preuve de modestie dans les rencontres, c’était mon impression » (Sam).

Par ailleurs, Mélanie ne semble pas percevoir une compétition si élevée au sein de son institution d’enseignement actuelle ou, du moins, pas aux cycles supérieurs, ce qui vient un peu contredire ce que Chris avançait plus tôt. En effet, elle disait :

« J’ai fait, dans [le cadre de l’un de mes cours], des entrevues sur la santé mentale des étudiants au baccalauréat à [mon école actuelle] et on comprend que, dans le fond, à ce cycle-là, il y a une culture de performance et de comparaison sociale que l’on retrouve un peu moins [au 2^e cycle] » (Mélanie).

Enfin, je trouve pertinent de mentionner que cette différence de « sous-culture » entre 1^{ers} cycles et cycles supérieurs serait aussi une hypothèse appuyée par Sofia – cependant, ici, cette différence se situerait au niveau de l’image élitiste que, selon elle, son institution actuelle semblerait projeter :

« Mais j’ai l’impression [qu’aux cycles supérieurs], [...] c’est un peu moins comme ça (i.e. image élitiste, des étudiants qui se croient supérieurs), probablement, mais t’sais, c’est toujours selon moi... parce que ce sont des gens qui viennent d’un peu partout, de plusieurs [programmes de 1^{er} cycle universitaire] bien souvent, puis ils sont plus vieux, plus matures, *I guess*... parce que j’ai l’impression qu’au [1^{er} cycle], t’as aussi toute la culture des groupes, alors c’est vraiment plus “sectaire” au [1^{er} cycle], j’ai l’impression » (Sofia).

c) Attentes pour la performance et la réussite individuelle

D'autre part – et je terminerai l'analyse de mes résultats de recherche avec ce point – les attentes de performances et de réussite individuelle, qu'elles soient ressenties ou non par les répondants, leur seraient imposées, soit par le répondant envers lui-même, soit par divers « influenceurs » présents dans l'environnement du répondant, comme l'internet et les médias sociaux, le milieu universitaire fréquenté ou encore, la famille et les amis proches du répondant²⁴. D'emblée, plusieurs ont exprimé s'imposer un certain standard de performance envers eux-mêmes, que ce soit académiquement ou dans la vie en général. Tel qu'avancé précédemment, Mike s'avère être le cas ayant été le plus direct sur le sujet :

« J'avais l'impression qu'avec ce retard-là je n'étais pas à la hauteur et je voulais garder le standard » ; « je ne pensais pas vraiment aux autres quand je prenais ça (i.e. les psychostimulants d'ordonnance), je ne me disais pas “ah, je veux battre les autres étudiants” ou de quoi comme ça, c'était vraiment comme, premièrement, je veux passer mes cours; deuxièmement, je veux garder la norme si on veut, le standard d'études que, selon moi, je n'avais pas à ce moment-là » (Mike).

Mélanie parle de sa tendance à être « un peu trop, quand même, perfectionniste. » Chris avouait, quant à lui, être orgueilleux à propos de ses résultats scolaires :

« [si je prenais des psychostimulants d'ordonnance], c'était vraiment comme je te disais, la paresse et le fait que je voulais avoir une bonne note quand même, j'étais orgueilleux à ce propos » (Chris).

Le cas de Sam en est aussi un de très intéressant. D'abord, il insiste sur la nature intrinsèque de son besoin de performance :

« Je n'ai pas d'impératif de performance... je ne vais pas aller en consultation, je n'ai pas besoin d'avoir [un GPA] de 3,8 pour être accepté chez Deloitte ou, peu

²⁴ Voir en référence le **tableau 4.4.6c**

importe, je n'ai pas de la famille qui va me juger si je n'arrive pas à m'acheter une Ferrari, mais... non, écoute ça vient vraiment de moi » (Sam).

Puis, il émet l'hypothèse que, s'il s'impose certains standards de performance et de dépassement de soi, c'est que sinon, personne d'autre ne le fera pour lui :

« Peut-être que je viens d'un milieu qui est tellement relax, ou je n'ai tellement pas eu de contraintes externes qui me poussait à performer que j'ai peut-être intériorisé une certaine attitude de discipline personnelle envers moi-même, mais c'est ça... ça vient de moins, du fait que je dois m'autodiscipliner personnellement parce que personne ne va me pousser à faire quoi que ce soit sinon » (Sam).

Comme mentionné précédemment, les attentes pour la performance et la réussite individuelle semblent aussi être véhiculées par différents éléments faisant partie de l'environnement des répondants. Tout d'abord, l'on pourrait supposer, dans le cas de Chris et de Freya, que d'avoir leurs familles respectives pousser pour qu'ils choisissent les sciences de la gestion comme cursus académique pourrait ressembler à une certaine forme de pression pour la réussite individuelle telle qu'elles le percevaient :

« C'était vraiment plus par élimination que par choix. Mon père est entrepreneur alors j'ai toujours été en contact avec le monde de l'administration, alors ça toujours été par défaut que j'allais me diriger aussi vers ça » (Chris) ;

« Puis, généralement, c'est une école (i.e. celle qu'elle a choisie de fréquentée) avec une bonne réputation, ma mère y est allée, mon père aussi ainsi que presque toute ma famille. Ils m'ont donc encouragé dans cette voie-là » (Freya).

Par ailleurs, en ce qui a trait aux attentes de performance en provenance de l'environnement, le cas le plus flagrant demeure de loin celui de Mateo et l'avis qu'il aurait au sujet du pouvoir des médias sociaux sur les jeunes de sa génération :

« Maintenant, avec les médias sociaux, y'a beaucoup d'avantages pour communiquer et apprendre plein de choses, mais le gros désavantage est que les jeunes, de nos jours, on a énormément de pression sociale, parce que tu peux voir

littéralement ce que tout le monde fait et il y a de la comparaison qui se fait constamment, alors je sens toujours que j'ai cette obligation de trouver quoi faire de ma vie, sinon je serais en train de jeter ma vie à l'extérieur et tout » (Mateo).

De plus, il déplore qu'au sein de son institution, les attentes qu'auraient les professeurs causent autant plus de pression pour réussir, avis sensiblement partagé par Chris, qui évoque plutôt « l'ambiance générale de son école » :

« Tu le ressens beaucoup par la présence des enseignants, ce sont des gens qui ont une bonne carrière, ce n'est pas n'importe qui, alors tu ressens aussi la pression d'avoir des gens très compétents devant toi, ce que fait que, parfois, tu as aussi peur de poser des questions stupides. Toutefois, le fait d'avoir créé une cohorte qui se tient dès le début de l'année, ça permet de redescendre le stress que cette pression pourrait causer » (Mateo) ;

« Mais je pense que l'ambiance [de mon école actuelle] fait en sorte que tu deviens plus rigoureux, plus excellent et que c'est quelque chose qu'ils (i.e. le corps professoral) s'attendent de toi » (Chris).

Pour Freya, elle se dit être consciente de l'existence d'une culture de performance et de compétition régnant au sein de son école. Toutefois, elle insiste que ses motivations derrière la prise de psychostimulants d'ordonnance viennent d'elle-même et non pas de ce que son école véhicule :

« Je ne crois pas que c'était [mon école] en soit, la culture de performance et de compétition, qui m'a amené à le prendre (i.e. les psychostimulants d'ordonnance), mais vraiment le manque de motivation et vouloir être plus productive et une manière de rattraper le temps perdu parce que j'avais trop procrastiné » (Freya).

Enfin, comme mentionné précédemment, Mélanie émet l'hypothèse que la culture de performance serait bien plus présente au 1^{er} cycle, en comparaison aux cycles supérieurs. Sur cela, elle ajoute :

« [Aux cycles supérieurs], ce sont des gens qui viennent de plein de cultures universitaires différentes qui se mettent ensemble, alors cette culture dominante [propre à mon institution d'enseignement actuelle] est moins présente on dirait. Donc, ça fait moins une pression, je pense, pour la performance. C'est mon hypothèse » (Mélanie).

Tableau 4.4.1 Perception de l'environnement – l'institution d'enseignement fréquentée

Selon vous, quelle image projette votre institution d'enseignement?	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Prestige								X	X
Bonne réputation / "Bon classement au niveau du corps professoral par rapport aux autres institutions"		X	X				X	X	
Standards élevés / Excellence	X		X						
Élitiste							X		
Prétentieux	X						X		
Snobe		X							
Jeux politiques									X
Réseautage						X			
Culture de comparaison						X			
Culture de performance		X	X			X			X
Compétition	X	X							X
Respect									X
Rigueur			X			X			
Autonomie			X						
Reconnue pour sa vie étudiante				X					
Reconnue pour la satisfaction de ses étudiants quant à la proximité que tu peux avoir avec ses professeurs				X					
Niveau d'implication étudiante élevé	X								
Peu chaleureux									X
"Culture de boire à outrance"		X							
Pas d'avis particulier					X				

Tableau 4.4.2 Perception de l'environnement – l'école de commerce et les facultés de gestion québécoises

Est-ce que l'école de commerce représente un milieu dans lequel vous vous sentez bien?	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
"Oui, absolument"				X		X	X		X
"Oui, mais y'a eu de l'adaptation"			X		X				
"Oui, même si le jeu des apparences est un peu trop présent"	X								
"J'ai toujours eu une relation ambivalente avec l'école de commerce et avec sa culture"								X	
"Je n'ai pas vraiment apprécié mon expérience"		X							
Quels mots-clés décriraient le mieux l'école de commerce?									
Performance	X					X			X
Prestige									X
Excellence			X						
Élitiste / Hautain							X		X
Comparaison aux autres						X			
Compétition	X	X				X			X
Bon enseignement / Apprentissages							X		X
Qualité							X		
Rigueur						X			
Persévérance			X						
Fétard / Alcool / "Cocaine and hookers"		X	X					X	
"Très vrai au niveau académique"			X						
"Très fake sur le plan social" / Apparences			X			X			
Mathématiques financières				X					
Gestion / Administration				X			X		
Habiletés sociales / Réseautage				X		X			
Entrepreneuriat	X			X					

Argent / Capitalisme		X					X		
Leadership	X								
Camaraderie		X							
N'a pas répondu						X			

Tableau 4.4.3 Entre conformité et singularisation – le néo-conformisme chez les répondants

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Prestige / Réputation / Image de l'institution d'enseignement comme critère de choix	X	X	X		X	X	X	X	X
Facilité d'intégration sociale comme critère de choix de l'institution d'enseignement				X					
Famille / amis œuvrant dans le même domaine et/ou ayant fréquentée telle institution d'enseignement, comme critère de choix de l'institution d'enseignement	X	X							X
Importance quant à l'étiquette vestimentaire en affaires			X						
Rejet de la déviance				X		X	X		
Mise de l'avant des valeurs traditionnelles catholiques				X					
Sécurité financière comme gage d'une bio socialisation réussie						X		X	
Niveau d'éducation élevée comme gage d'une bio socialisation réussie						X		X	
Valorisation de la diversité d'opinions / d'expériences parce que c'est ce qu'on leur a dit de faire pour réussir						X			X
Valorisation d'un certain standard de réussite	X		X						
Valorisation du dépassement de soi, de vouloir être au-dessus des normes pré établies	X		X					X	

Tableau 4.4.4 Rapport à l'innovation chez les répondants

	1er cycle				2e cycle			
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam
L'innovation comme exigence sociale ordinaire			X					
L'entrepreneuriat comme exigence sociale ordinaire	X			X				X

Tableau 4.4.5 Responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance

	1er cycle				2e cycle			
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam
Revendication du droit à l'utilisation des psychostimulants d'ordonnance tel un outil								X
Responsabilisation promut par l'institution d'enseignement			X					
Valorisation marquée du développement de soi	X		X					X
Valorisation de saines habitudes de vie comme moteur au développement personnel		X						X
Valorisation de l'autonomie et de l'autodiscipline			X					X
Motivations intrinsèques quant à la prise de psychostimulants d'ordonnance	X			X				X

Tableau 4.4.6a Pression sociale ressentie par les répondants

	1er cycle			2e cycle					
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Oui			X						
Non	X	X		X	X	X	X	X	X

Tableau 4.4.6b Climat de compétition ressenti par les répondants

	1er cycle				2e cycle				
	Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Compétition accrue entre les étudiants de mon institution								X	X
"Les écoles de commerce c'est plus compétitif j'ai l'impression"	X		X						
Peu de compétition entre les étudiants de mon institution					X				
"Le climat de compétition est bien plus présent au 1er cycle qu'aux cycles supérieurs, j'ai l'impression"						X	X		
"Le monde des affaires est par nature très compétitif, ça se ressent pour décrocher les meilleurs postes"			X						
"La compétition, ça me motive à être plus rigoureux"									X

Tableau 4.4.6c Attentes pour la performance et la réussite individuelle

		1er cycle				2e cycle				
		Mike	Freya	Mateo	Éric	Élise	Mélanie	Sofia	Sam	Chris
Institution d'enseignement	Attentes évidentes de performance véhiculées par l'institution d'enseignement fréquentée			X						X
	"Je crois que la culture de performance et de compétition existe au sein de mon institution, mais je ne crois pas qu'elle ait pu jouer un rôle dans mon choix de prendre des psychostimulants ou non"		X							
	"Culture de comparaison forte au 1er cycle"						X			
	"Au 2e cycle, la culture dominante de l'institution se fait moins ressentir, ce qui donne moins de pression pour la performance"						X			
	"Je ne crois pas que mon domaine d'études soit un environnement propice à favoriser des contraintes de performance assez élevées pour te sentir obligé de prendre des psychostimulants"								X	
Famille / proches	"Toute ma famille a étudié en gestion, c'était donc évident que je devais me diriger là-dedans aussi."		X							X
Société en général	Comparaisons constantes et pression sociale accentué par les médias sociaux			X						
Eux-mêmes	Standards de performance élevés (académique ou autre)	X		X					X	X
	Perfectionnisme						X			

4.5 Discussion

D'entrée de jeu, rappelons la nature de ce projet de recherche, soit une étude comportementale préliminaire sur l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance afin d'augmenter les performances cognitives d'individus en apparence en santé et évoluant au sein des milieux universitaires que sont les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises. L'objectif était alors de se doter d'une meilleure compréhension de tout l'environnement entourant ce comportement dans un tel milieu, à savoir, quelles seraient les motivations de ces utilisateurs ainsi que leur relation par rapport aux normes sociales, qu'elles soient régies par le milieu académique dans lequel ils évoluent ou, plus globalement, par le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines.

Deux hypothèses avaient alors été formulées :

***H1 :** Par leurs motivations et leur relation vis-à-vis des normes sociales, les étudiants en école de commerce faisant un usage extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation de leurs performances cognitives se dissocient des usagers compulsifs associés aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie;*

***H2 :** L'usage extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation des performances cognitives chez les étudiants en écoles de commerce s'inscrit, non seulement dans le modèle sociologique de l'Insider, mais aussi dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines.*

D'emblée, il faut comprendre que l'idée de l'hypermodernité représente en fait un contexte, une trame de fond sur lesquels évolueraient les sociétés occidentales contemporaines et donc, viendrait s'entremêler au concept de l'*Insider*, des éléments caractérisant ce cas de figure idéal-type étant tout autant caractéristiques de l'individu hypermoderne. On pourrait alors affirmer que l'*Insider* serait *nécessairement* hypermoderne.

Aussi, ce qui distingue « l'utilisateur compulsif associé aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie » du cas de figure idéal-type de l'*Insider* développé par Otero et Collin (2015), c'est tout le raisonnement derrière le comportement, l'état d'esprit dans lequel ces différents types d'utilisateurs se retrouvent ainsi que sur comment ils se perçoivent par rapport aux normes sociales propres à l'ère hypermoderne. Rappelons d'abord les grandes lignes de ce que constitue le cas de figure idéal-type de l'*Insider* :

« L'*Insider* serait “globalement intégré et néo-conformiste.” Bien qu'il consomme secrètement, en solitaire et utilise un réseau alternatif pour se procurer les psychostimulants d'ordonnance, l'*Insider* considère tout de même qu'il adhère à une pratique banale et légitime, tant les buts recherchés sont conformes aux normes sociales auxquelles il s'identifie. Il se voit comme un innovateur, il voit en l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance une façon de se singulariser par rapport à d'autres, non pas pour se marginaliser, mais bien afin de mieux intégrer la société. »

D'emblée, ce que nous entendons par « globalement intégrés » renvoie d'abord à se poser la question si, oui ou non, les répondants adhèrent aux objectifs sociaux consensuels et aux valeurs dominantes des sociétés occidentales contemporaines. Sur cette question, les résultats obtenus tendent vers la confirmation que ce serait bel et bien le cas : tous les répondants ont en effet exprimé avoir des objectifs de vie qui sont en lien avec la réussite personnelle et professionnelle, en plus de partager des valeurs en alignement avec ce qui est socialement encouragé, avec un accent particulier sur des valeurs pouvant être regroupées sous l'égide de la « bienveillance », élément sur lequel je reviendrai un peu plus loin. Les personnes rencontrées se voient donc comme faisant partie de la société et ont le désir d'en prendre part de façon encore plus active, par la réalisation de projets personnels et professionnels idéalisés par les normes sociales.

Ensuite, le concept de « néo conformisme », ou « conformisme contemporain », renvoie, rappelons-le, à ce qu'Otero et Collin (2015) qualifiaient de « double injonction complémentaire à la singularisation et à la conformité qui tiraille structurellement les individus concrets. [...] Les singularités individuelles sont censées être mises de l'avant,

reconnues et respectées en même temps qu'elles sont référées à une individualité sociale ordinaire commune pour tous et toutes » (Otero et Collin, 2015 : 174). Ce concept « tends [aussi] à devenir un mode d'adaptation individuelle qui sollicite l'innovation constante comme mode d'adaptation ordinaire : se dépasser, se singulariser, devenir encore plus autonome, performant et responsable et, surtout, le faire “à sa façon” » (Otero et Collin, 2015 : 176). Sachant cela, jusqu'à quel point peut-on affirmer que les répondants à l'étude s'inscrivent dans ce courant? Pour nous aider à y répondre, on peut se référer aux résultats détaillés dans les sections 4.4.3 et 4.4.4, portant respectivement sur la double injonction « singularisation – conformité » et sur le rapport des répondants envers l'innovation.

D'emblée, les résultats obtenus sont très clairs sur le sujet : que ce soit au travers de leurs réflexions quant aux choix les motivant à intégrer une institution d'enseignement, au travers de ce qu'ils considèrent comme leviers pour atteindre leurs objectifs de réussite ou simplement, par le rejet catégorique d'éléments symbolisant pour eux la déviance, les répondants à cette étude valorisent la conformité aux normes promues par leur milieu. Ils n'ont en effet aucune intention de se marginaliser par rapport à la société; au contraire, ils souhaitent en devenir de véritables participants actifs. De plus, bien que seule une minorité des participants à l'étude ont su exprimer clairement ce besoin vital de pouvoir se démarquer, de ressortir du lot, extériorisé par la valorisation du dépassement de soi et de vouloir être au-dessus des normes préétablies, que des éléments tels le prestige, la réputation et l'image soit pour eux des critères de sélection importants dans leur choix d'institution d'enseignement démontre un désir de se singulariser par rapport à la masse, un souhait que cette « image prestigieuse » les aides individuellement dans leur carrière et les propulse, en quelque sorte, au-dessus de la norme. Cela saute particulièrement aux yeux chez Chris et Mélanie, qui ont changé d'institution entre le 1^{er} et le 2^e cycle universitaire, d'une part, parce des professeurs universitaires, figures d'exemplarité au sein de l'espace normatif, leur ont conseillé qu'une diversité d'institutions d'enseignement aiderait à ce que leur futur curriculum vitae ressorte du lot et, d'autre part, parce que leur ancienne institution « semblait ouvrir moins de portes » (Chris) ou possédait une certaine « connotation péjorative » (Mélanie), éléments qu'ils considéreraient nuisibles à leur singularisation. Il serait donc possible d'affirmer que la

grande majorité des participants à cette étude s'inscrivent bel et bien dans le courant néo-conformiste, et ce, de la même façon que le serait l'*Insider* d'Otero et Collin (2015).

À savoir maintenant si les participants à l'étude se voient comme des innovateurs, tel que mentionné précédemment au cours de l'analyse des résultats, le concept d'innovation n'ayant pas été directement abordé lors des entrevues, il a été quelque peu difficile de savoir si, oui ou non, ils adhéraient à cette caractéristique. Bien que certaines bribes de réponses peuvent nous permettent, dans certains cas, de sous-entendre un rapport à l'innovation qui soit en concordance avec le cas de figure de l'*Insider* et donc, de l'individu hypermoderne, notamment par la valorisation de l'entrepreneuriat comme compétence essentielle à tout gestionnaire, il n'en demeure pas moins que les données recueillies seraient insuffisantes pour en arriver à une réponse faisant consensus.

En ce qui concerne les pratiques de consommation des participants à l'étude, plus spécifiquement, la nature des tâches ainsi que leur degré de sociabilité lorsque sous l'effet des psychostimulants d'ordonnance, on peut se référer aux résultats présentés dans la section 4.2.3. D'abord, ceux-ci demeurent partager au sujet que la consommation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance dans le but d'augmenter les performances cognitives soit ou non une pratique secrète et solitaire. D'emblée, effectivement, les résultats démontrent que la nature de la tâche exécutée se doit d'être individuelle et non en équipe, puisque les effets ressentis lors de la prise de psychostimulants sont principalement d'être plus focus, plus concentré et donc, ne favorisent pas les interactions sociales nécessaires aux travaux en équipe. Toutefois, nombreux ont été ceux qui affirmaient en consommer en présence d'au moins une autre personne, celle-ci étant bien souvent celle grâce à qui ils ont pu obtenir les psychostimulants en question. À savoir maintenant s'il s'agit ou non d'une pratique secrète, peu de données en ce sens ont été collectées. En effet, peu ont révélé avoir déjà parlé de leur comportement à leur entourage. Par ailleurs, en regardant les informations recueillies au sujet de l'auto-évaluation des risques, lorsque certains répondants se sont exprimés à propos des risques sociaux et légaux attribuables aux psychostimulants d'ordonnance en comparaison à ceux attribuables aux drogues de rue, certains ont évoqué que ce serait « moins grave » si leur entourage était mis au courant de leur consommation,

versus si leur entourage apprenait qu'ils auraient déjà consommé des drogues de rue par le passé. N'en demeure pas moins que, bien que l'image des psychostimulants d'ordonnance soit moins péjorative dans l'imaginaire collectif que celle attribuable aux drogues de rue, en se référant aux données recueillies sur les habitudes de consommation des participants à l'étude, on peut supposer que seuls certains de leurs proches seraient potentiellement au courant de leur comportement et qu'ils n'auraient pas l'intention de le divulguer publiquement. Il s'agirait donc d'une pratique solitaire et, pour ce que l'on en sait, privée, sans pour autant être complètement secrète.

Maintenant, à savoir s'ils « utilisent un réseau alternatif pour se procurer les psychostimulants d'ordonnance », les résultats obtenus démontrent clairement que ce serait bel et bien le cas. En effet, tel que mentionné précédemment lors de l'analyse des résultats, les moyens adoptés afin de se procurer les psychostimulants demeurent, somme toute, non-conventionnels et semblent ainsi se rapprocher, à différents niveaux, de ce qu'Otero et Collin (2015) qualifiaient de « discrets passeurs organisés dans des réseaux éphémères. » Rappelons-le, ces « réseaux », ce sont en fait ces amis ou ces membres de la famille qui refilent leur surplus de psychostimulants d'ordonnance à d'autres n'ayant pas obtenus de prescription médicale pour en avoir. Si on les qualifie ici « d'éphémères », c'est pour faire opposition aux réseaux plus « permanents » de trafic de stupéfiants, institutionnalisés par le crime organisé. Or, même si Sam, après avoir fait l'usage à plusieurs reprises de ces réseaux alternatifs, a fini par se résigner à passer par le réseau médical pour s'en faire prescrire et ainsi en avoir sur une base régulière, il avoue tout de même avoir exagéré ses symptômes afin de recevoir un diagnostic qui lui soit favorable, ce qui demeure en soi une façon non conventionnelle d'accéder à la substance en question.

Au cœur de ce projet de recherche se trouve une volonté de définir les motivations derrière la prise extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance pour les étudiants en écoles de commerce et facultés de gestion québécoises. De comprendre quelles sont ces motivations, auraient le potentiel d'aider les intervenants de milieux académiques et professionnels à mieux cibler leurs interventions, lorsque confrontées à de tels cas, pour potentiellement diminuer l'occurrence du comportement et ainsi, travailler à l'amélioration de la santé et du mieux-être dans leur milieu respectif. Suite aux résultats

obtenus, ce qui motiverait ces étudiants, ce serait principalement d'être plus productif, plus efficace, plus efficient en termes de temps ainsi que d'avoir globalement une meilleure performance académique, sans nécessairement être le meilleur, mais plutôt pour être en mesure de suivre le rythme effréné des études universitaires. Pour plusieurs d'entre eux, les psychostimulants d'ordonnance représentent une solution à leur indiscipline, à leurs problèmes de concentration ou encore, à leur paresse ou leur manque de motivation pour venir à bout d'une tâche académique qui leur plairait moins. Nous ne sommes donc pas du tout dans le même ensemble de motivations propre aux *Outisiers* de Becker (1963), qui tournent plutôt autour de l'évasion de la réalité et du rejet de la société. De plus, bien que seulement deux participants aient clairement évoqué prendre de ces psychostimulants afin de réussir autant sur le plan académique que sociale (i.e. concept de relâchement contrôlé; Quintero, 2009), je considère tout de même cette motivation digne de mention et je ne serais pas surpris de la voir ressurgir à nouveau lors d'une étude plus importante au sein du même milieu académique, tellement des expressions faisant partie du champ lexical de « la fête » ont été mentionnées à plusieurs reprises lors des entrevues pour décrire les milieux universitaires que sont les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises.

Cet ensemble de motivations concorde aussi avec les objectifs de réussite individuelle que les répondants se sont fixés, mais semble quelque peu contradictoire avec leur système de valeurs, la bienveillance étant ressortie aussi fréquemment et à un positionnement aussi élevée dans l'esprit des participants. À ce sujet, j'avancerais l'hypothèse que de s'afficher avec de telles valeurs, non centrées sur soi, en plus d'être le reflet d'un certain désir de désirabilité sociale de la part des répondants, pourrait aussi représenter, pour eux, une autre façon d'atténuer l'importance morale de leur comportement sur leur vie, dans une tentative de convaincre qu'ils ne sont pas « déviants » et donc, que ce soit clair pour tout le monde qu'ils se dissocient de l'image péjorative attribuable au toxicomane classique dans l'imaginaire collectif.

En effet, comme on l'a vu au cours de l'analyse des résultats, les personnes faisant une utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance semblent s'être dotées de tout un argumentaire servant à atténuer l'importance morale de leur comportement sur

leur vie, dans une tentative de se convaincre eux-mêmes – et peut-être aussi leur entourage – qu’il s’agirait-là d’une « pratique banale et légitime. » Comme démontré, ce processus d’atténuation pourrait se voir décomposé en cinq « couches argumentatives », soit : 1) par la légitimation des objectifs d’usage; 2) par l’attribution d’une sorte de « prestige pharmacologique » à la molécule de synthèse; 3) par une auto-évaluation, parfois édulcorée, des risques attribuables à l’utilisation de psychostimulants d’ordonnance; 4) par la démonstration, parfois insistante, du contrôle qu’ils exercent sur leur propre consommation et – chevauchant quelque peu l’auto-évaluation des risques; 5) par le traçage d’une ligne bien claire entre les psychostimulants d’ordonnance et ce que l’on appellerait plus communément les « drogues de rue. » Est-ce qu’au bout du compte, nous pouvons affirmer que les participants à cette étude verraient leur comportement telle une pratique banale et légitime? Suite à l’analyse des résultats obtenus, ce que j’en conclus est que, mis à part Freya, pour qui l’expérience des psychostimulants n’a pas été appréciée et de ce fait, ne ressentait pas le besoin de banaliser ou légitimer son comportement, tous les autres participants ont fait usage d’au moins trois de ces cinq « couches argumentatives » énumérées précédemment, afin d’atténuer l’importance morale de leur comportement sur leur vie, dans une tentative de se convaincre eux-mêmes – et qui veut bien l’entendre – que leur prise extrathérapeutique de psychostimulants d’ordonnance serait une pratique banale et légitime.

Conclusion

Résumé des principales conclusions

Les participants à cette étude seraient effectivement « globalement intégrés et néo-conformistes. » Si leur consommation n'est pas complètement secrète ni solitaire, elle demeure tout de même une pratique privée et centrée sur la performance individuelle. Bien qu'ils utilisent un réseau alternatif pour se procurer les psychostimulants d'ordonnance, les participants à cette étude considèrent tout de même qu'ils adhèrent à une pratique banale et légitime tant les buts recherchés sont conformes aux normes sociales auxquelles ils s'identifient. Bien que les données recueillies ne permettent pas d'affirmer ou d'infirmer que les participants à cette étude se voient comme des innovateurs, ceux-ci verraient tout de même en l'utilisation extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance une façon de se singulariser par rapport à d'autres, non pas pour se marginaliser, mais bien afin de mieux intégrer la société. Donc, par leurs motivations et leur relation vis-à-vis des normes sociales, les étudiants en école de commerce faisant un usage extrathérapeutique de psychostimulants d'ordonnance à des fins d'augmentation de leurs performances cognitives pourraient s'inscrire dans le modèle sociologique de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015) et, de se fait, dans le contexte d'hypermodernité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines, au même titre que l'échantillon étudié ici. Ainsi, ils se dissocieraient des usagers compulsifs associés aux formes classiques de dépendance ou de toxicomanie et donc, l'approchent des intervenants en milieu académique et des professionnels RH se devrait d'être différente.

Forces

D'emblée, l'une des premières forces de ce mémoire est qu'il s'agit-là de l'une des rares études portant sur le milieu des écoles de commerce et facultés de gestion québécoises. En effet, la grande majorité des articles ayant l'école de commerce comme terrain d'études traitent du contexte français et de ses « grandes écoles. » Comme expliqué plus tôt, bien que le modèle d'école de commerce que l'on retrouve ici soit calqué du modèle français, les systèmes d'éducation des deux états regroupent des différences plutôt

notoires, ce qui peut rendre difficile la transposition contextuelle. Ce mémoire vient donc contribuer à mieux comprendre les particularités propres aux écoles québécoises.

Ce mémoire viendrait aussi contribuer aux autres enquêtes traitant du phénomène des smart drugs en milieu universitaire en répondant, en partie du moins, à l'une de leurs grandes lacunes, soit le manque de considération de la dimension contextuelle, tel que ce fût soulevé par Collin (2016b). On se le rappelle, la dimension contextuelle serait généralement inexistante dans les enquêtes portant sur le phénomène des smart drugs en milieu académique, c'est-à-dire qu'à l'exception d'une poignée d'études portant sur l'occurrence du comportement en facultés de médecine, on ne connaîtrait pas, pour des étudiants universitaires, de quelles facultés ils seraient issus. Nous pouvons donc maintenant compter les écoles de commerce et facultés de gestion québécoises parmi les milieux universitaires où le phénomène a été étudié.

Enfin, ce mémoire contribuerait à la validation du modèle de l'Insider en tant que cas de figure idéal-type réaliste avec ce que l'on peut rencontrer sur le terrain.

Limites

Puisqu'il s'agissait de la première tentative d'application terrain du modèle théorique de l'*Insider* d'Otero et Collin (2015), il n'y avait donc pas de cadre d'analyse accompagnant le modèle. Il a donc fallu en adapter un. Nous avons aussi réalisé que le guide d'entrevue aurait pu être mieux élaboré. Certaines informations ont effectivement été difficiles à faire ressortir des verbatims, puisque les questions requises étaient peut-être mal construites ou, tout simplement, absentes du guide.

Par exemple, lors des entrevues, il y a eu certains problèmes de compréhension de la part des répondants au sujet de la sous-question 6.1, soit : « [en parlant des psychostimulants d'ordonnance] ressentez-vous une certaine obligation à en prendre? Expliquez » (voir *Annexe 1 – Guide d'entrevue*). En effet, lors de l'élaboration de cette question, nous n'avions pas été assez attentifs quant aux nombreuses prises de sens que le mot « obligation » pourrait prendre dans l'esprit du répondant dans le contexte donné, si bien qu'en ne voulant pas expliquer à chaque fois toute la théorie motivant cette question, en

assumant – à tort – que la formulation choisie soit amplement suffisante pour que le sens précis que nous accordions à ce mot soit compris par tous nos répondants, nous avons eu droit à toute sorte de réponses de leur part, dont très peu contenait l'information recherchée au préalable, même après avoir tenté de reformuler la question. Certains ont d'abord interprété cela sous l'angle de la dépendance, arguant qu'ils ne sont pas « accros » aux psychostimulants d'ordonnance; après avoir tenté une reformulation de la question en utilisant l'expression « obligation sociale », d'autres ont alors interprété cela comme si une personne de leur environnement immédiat les obligeait ou, à tout le moins, les influençait à en prendre directement, leurs réponses ressemblant à « non, personne ne m'oblige à en prendre, c'est vraiment juste moi, pour ma performance. » Par ailleurs, cette dernière « malinterprétation » de la question vient réaffirmer une autre facette de l'*Insider* et, de ce fait, de l'individu hypermoderne, à savoir, la responsabilisation individuelle quant aux moyens d'atteindre les objectifs de performance.

De plus, puisqu'il s'agit ici d'une étude comportementale « préliminaire », on ne peut donc pas extrapoler les résultats sur tous les usagers dans ce même milieu. En revanche, ils peuvent donner une bonne idée de ce que l'on pourrait retrouver comme résultats si l'on faisait une étude plus étendue.

Transférabilité

Bien qu'il ne s'agisse que d'une étude préliminaire, les résultats obtenus aux termes de ce projet de recherche pourraient s'avérer d'une grande utilité pour les intervenants de milieux. En effet, le phénomène des smart drugs, étant relativement nouveau, il semblerait que les intervenants en milieux académiques ne sauraient trop de quelle façon approcher ses utilisateurs pour tenter d'en réduire l'occurrence. En l'absence de ressources spécifiques pour appréhender le phénomène comme il se doit, les utilisateurs de smart drugs se feraient administrer le même processus que les formes classiques de toxicomanie et, de ce fait, les mêmes préjugés, les mêmes risques de stigmatisation. Or, les résultats de cette étude démontrent clairement que les utilisateurs de smart drugs se dissocient de ces formes classiques, que ce soit par leurs motivations ou bien leurs relations vis-à-vis des normes sociales auxquelles ils s'identifient. Avec ces données en main, les

intervenants de milieux seraient alors mieux outillés pour venir répondre réellement aux besoins des utilisateurs de smart drugs et ainsi travailler ensemble sur des alternatives plus saines.

Prochaines étapes – les domaines de recherche à explorer

Suite à la publication de ce mémoire, il est de mon avis que plusieurs avenues intéressantes pourraient être emprunté par de futurs chercheurs intéressés par le phénomène des smart drugs en milieu universitaire. D'emblée, ce projet de recherche ayant permis de solidifier la pertinence du cas de figure idéal-type de l'*Insider* en tant que modèle théorique pouvant être appliqué en recherche, il serait alors intéressant de raffermir la transférabilité de ce modèle en le faisant évoluer en un cadre d'analyse venant faciliter les projets de recherche en ce sens, en y annexant sa propre grille d'analyse, voire son propre guide d'entrevue. De ce fait, les futurs chercheurs en la matière auraient entre les mains une sorte de « cahier de charges » commun à tous, s'assurant ainsi plus de validité entre les études réalisées.

De plus, puisque qu'il s'agissait ici d'une étude comportementale préliminaire, il pourrait être pertinent de reprendre cette étude sur le même terrain, en ayant cette fois un échantillon beaucoup plus large, en combinant les entrevues individuelles avec des entrevues de groupes, en allant chercher le pouls des intervenants étant en contact avec le phénomène au sein des institutions d'enseignement ciblées ou encore, en combinant données qualitatives et quantitatives à l'aide d'un sondage distribué à toute la population étudiante des institutions d'enseignement ciblées. Or, rappelons-nous les multiples limites de la recherche effectuée précédemment au sujet de l'utilisation des smart drugs en milieu académique, tel que définie par Collin (2016b), causant ainsi d'importantes variations d'une étude à l'autre au sujet de l'occurrence du comportement, allant de 5% à 43% d'utilisateurs potentiels parmi les étudiants universitaires : 1) les questionnaires utilisés ne seraient pas directement comparables puisque la définition de l'expression « smart drugs » différerait d'une étude à l'autre; 2) les fenêtres temporelles seraient très différentes d'une étude à l'autre; et 3) la dimension contextuelle serait généralement inexistante dans ces enquêtes. Tel que ce fût expliqué un peu plus tôt, c'est justement à la

dimension contextuelle que ce projet de recherche tentait en partie de répondre, en proposant les écoles de commerces et facultés de gestion québécoises comme terrain d'étude, plutôt que d'amalgamer toute la population étudiante. Toutefois – et ça a été mentionné à quelques reprises lors de mes entrevues – les différents cycles universitaires, de même que les nombreuses spécialisations que l'on retrouve à l'intérieur même de ces institutions d'enseignement, sembleraient avoir leur propre « sous-culture » et donc, potentiellement, des schémas comportementaux différents. L'élaboration d'un sondage, distribué à travers toute la population étudiante des écoles de commerce et facultés de gestion québécoises, permettrait de constater si le comportement est plus récurrent dans l'une de ces sous-cultures en particulier plutôt qu'une autre. Par exemple, il serait intéressant de comparer l'occurrence du comportement dans les spécialisations plutôt « mathématiques » versus celles étant plutôt axées sur les relations humaines, venant ainsi valider ou non les préjugés que certains peuvent avoir, par exemple, sur les étudiants en finances.

De ce fait, il pourrait alors être intéressant de cibler d'autres secteurs d'activités où il y aurait des indices d'occurrence notoire du comportement, afin de voir la validité du cadre d'analyse utilisé et ainsi dresser un portrait plus complet de ce comportement dans le milieu académique québécois. Ensuite, de savoir quels domaines d'études seraient plus propices à l'utilisation des smart drugs permettrait de cibler les milieux professionnels qui y sont associés, pour ainsi ouvrir la porte des organisations aux futurs chercheurs – et c'est là que ça pourrait devenir vraiment intéressant : des projets de recherche portant sur les théories de la performance au travail, de même que sur la gestion des opérations ou encore, en désign des organisations et des dynamiques de travail, pourraient voir le jour en soulevant le phénomène des smart drugs et ainsi, voir comment cela impacterait le fonctionnement de l'organisation. Les recherches portant sur la normalisation du travail extrême (Bloomfield et Dale, 2015; Ekman, 2015) sonnent déjà l'alarme quant au rôle que peuvent jouer des technologies d'augmentation humaines telles que les smart drugs dans l'ensemble de structures sociales formant le monde actuel du travail, qui contribuent au renforcement de l'intensification du travail et ainsi à la normalisation du travail extrême. Bien que les questions éthiques entourant ces technologies aient été considérablement débattues depuis les vingt dernières années, « les recherches manquent

à reconnaître que [ces structures] pourraient façonner le développement et l'utilisation de ces technologies » (Bloomfield et Dale, 2015 : 553, traduction libre). Ce constat abonde dans le même sens, rappelons-le, qu'Otero et Collin (2015), qui qualifiaient le comportement adopté par l'*insider* comme d'un mode d'adaptabilité individuel face à des structures sociales qu'il percevait défavorables. Or, la place qu'occupe la technologie dans l'imaginaire collectif et pour la société en général est celle de solution à tous les maux que les institutions et les structures sociales en place se posent à elles-mêmes, de sorte qu'en fin de compte, celles-ci tendent à demeurer intactes, voire incontestées. Il ne serait donc pas surprenant d'assister à une prolifération de l'utilisation de psychostimulants à des fins d'augmentation de la performance cognitive chez des individus voulant satisfaire les normes illustrées précédemment.

Pour les chercheurs en éthique de la gestion, cela pourrait être l'occasion de tenter de répondre à la question, à savoir, comment l'organisation appréhenderait-elle ce comportement si elle le voyait ressurgir parmi ces employés? Userait-elle de coercition? Aurait-elle une attitude « laissez faire » ou plutôt, est-ce que le comportement se verrait encouragé ou, à tout le moins, toléré, formellement ou pas, par la culture organisationnelle ou institutionnelle?

Bien qu'âgé de près de 150 ans, le mythe de John Henry reflète toujours ce que les sociétés occidentales contemporaines et le contexte d'hypermodernité mettent aujourd'hui de l'avant : la quête insatiable de performance et « l'obsolescence programmée » de l'être humain « biologique. » Si John Henry avait survécu au défi lancé à l'ingénieur et à sa foreuse mécanique, sa performance surhumaine serait-elle devenue, sur ce chantier, la nouvelle norme de performance à atteindre?

Bibliographie

- Abraham, Yves-Marie. 2007. « Du souci scolaire au sérieux managérial, ou comment devenir un « HEC »* ». *Revue Française de Sociologie* 48 (1): 37-66. <https://doi.org/10.3917/rfs.481.0037>.
- Aebischer, Verena, et Dominique Oberlé. 2016. *Le Groupe En Psychologie Sociale*. 5e éd. Dunod.
- Agence européenne pour la sécurité et la santé au travail. 2018. « Risques psychosociaux et stress au travail ». 2018. <https://osha.europa.eu/fr/themes/psychosocial-risks-and-stress>.
- Aikins, Ross. 2011. « Academic Performance Enhancement: A Qualitative Study of the Perceptions and Habits of Prescription Stimulant–Using College Students ». *Journal of College Student Development* 52 (septembre): 560-76. <https://doi.org/10.1353/csd.2011.0064>.
- Allhoff, Fritz. 2005. « Germ-Line Genetic Enhancement and Rawlsian Primary Goods ». *Kennedy Institute of Ethics Journal* 15 (1): 39-56.
- Allhoff, Fritz, Patrick Lin, James Moor, et J Weckert. 2010. « Ethics of Human Enhancement: 25 Questions & Answers ». *Studies in Ethics, Law, and Technology* 4 (janvier). <https://doi.org/10.2202/1941-6008.1110>.
- Alochet, Marc. 2016. « Une vision de l'usine automobile du futur ». *Le journal de l'école de Paris du management* N° 117 (1): 30-37.
- American Psychological Association. 2019. « Stress in America: Stress and Current Events ». Stress in America™ Survey.
- Bakker, Arnold B., et Evangelia Demerouti. 2007. « The Job Demands-Resources model: state of the art ». *Journal of Managerial Psychology* 22 (3): 309-28. <https://doi.org/10.1108/02683940710733115>.
- . 2017. « Job demands–resources theory: Taking stock and looking forward. » *Journal of Occupational Health Psychology* 22 (3): 273-85. <https://doi.org/10.1037/ocp0000056>.
- Becker, Howard S. 1963. *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. Outsiders: Studies in the sociology of deviance. Oxford, England: Free Press Glencoe.
- Bérard, Jessica, Jean Bouchard, et Vincent Roberge. 2019. « Sous ta façade - Enquête panquébécoise sur la santé psychologique étudiante ». Montréal: Union étudiante du Québec.

- Besnard, Philippe. 1978. « Merton à la recherche de l'anomie ». *Revue française de sociologie* 19 (1): 3-38. <https://doi.org/10.2307/3320952>.
- Blampain, Gilles. s. d. « Blues Again - Le blues dans tous ses états ». Consulté le 14 février 2019. http://www.bluesagain.com/p_dossiers/john%20henry.html.
- Bloomfield, Brian, et Karen Dale. 2015. « Fit for Work? Redefining “Normal” and “Extreme” through Human Enhancement Technologies: The Interdisciplinary Journal of Organization, Theory and Society The Interdisciplinary Journal of Organization, Theory and Society ». *Organization* 22 (4): 552. <https://doi.org/10.1177/1350508415572507>.
- Bolton, Doug. 2016. « Samsung Wants to Augment Reality with “smart” Contact Lenses ». *The Independent*. 6 avril 2016. <https://www.independent.co.uk/life-style/gadgets-and-tech/news/samsung-smart-contact-lenses-patent-a6971766.html>.
- Bostrom, Nick. 2008a. « Chapter 8: Dignity and Enhancement ». Dans *Human Dignity and Bioethics: Essays Commissioned by the President's Council on Bioethics*, par The President's Council on Bioethics.
- . 2008b. « Ethical Issues in Human Enhancement ». Dans *New Waves in Applied Ethics*, édité par Jesper Ryberg, Thomas Peterson, et Clark Wolfe, 120-52. Palgrave Macmillan. <https://www.nickbostrom.com/>.
- Burger, Neil. 2011. *Limitless*. Sci-Fi, Thriller. Relativity Media, Virgin Produced, Rogue.
- Cakic, V. 2009. « Smart Drugs for Cognitive Enhancement: Ethical and Pragmatic Considerations in the Era of Cosmetic Neurology ». *Journal of Medical Ethics* 35 (10): 611-15. <https://doi.org/10.1136/jme.2009.030882>.
- Campbell, Michael, Jessica Innis Baltes, André Martin, et Kyle Meddings. 2007. « The stress of leadership ». *Center for creative leadership* 10 (11).
- Champagne, Jacqueline, Benjamin Gardner, et Eleanor J Dommett. 2019. « Modelling Predictors of UK Undergraduates' Attitudes towards Smart Drugs ». *Trends in Neuroscience and Education* 14 (mars): 33-39. <https://doi.org/10.1016/j.tine.2019.02.001>.
- Charles, Sébastien. 2010. « Modernité, postmodernité, hypermodernité : limite et transgression de concepts ». *Contemporary French and Francophone Studies* 14 (3): 315-22. <https://doi.org/10.1080/17409292.2010.484292>.
- Collin, Johanne. 2007. « Relations de sens et relations de fonction : risque et médicament ». *Sociologie et sociétés* 39 (1): 99-122. <https://doi.org/10.7202/016934ar>.

- . 2016a. « On Social Plasticity: The Transformative Power of Pharmaceuticals on Health, Nature and Identity ». *Sociology of Health & Illness* 38 (1): 73-89. <https://doi.org/10.1111/1467-9566.12342>.
- . 2016b. « UQAM.tv | Conférence ISS: «Smart Drugs: Quelques mythes à détruire? » UQAM.tv. 20 janvier 2016. <https://tv.uqam.ca/conference-iss-smart-drugs-quelques-mythes-detruire>.
- Cooper, Cary, Philip Dewe, et Michael O'Driscoll. 2001. *Organizational Stress: A Review and Critique of Theory, Research, and Applications*. Thousand Oaks, California. <https://doi.org/10.4135/9781452231235>.
- Cossette, Michel. 2019. *L'analytique ressources humaines: Mesurer, évaluer et décider pour optimiser la gestion du capital humain*. Montréal: Éditions JFD.
- Desantis, Alan, Seth M. Noar, et Elizabeth M. Webb. 2010. « Speeding through the Frat House: A Qualitative Exploration of Nonmedical Adhd Stimulant Use in Fraternities ». *Journal of Drug Education* 40 (2): 157-71. <https://doi.org/10.2190/DE.40.2.d>.
- Douglas, Thomas. 2013. « Human Enhancement and Supra-Personal Moral Status ». *Philosophical Studies* 162 (3): 473-97. <https://doi.org/10.1007/s11098-011-9778-2>.
- Dubljević, Veljko. 2013. « Prohibition or Coffee Shops: Regulation of Amphetamine and Methylphenidate for Enhancement Use by Healthy Adults. » *American Journal of Bioethics* 13 (7): 23-33.
- Dubljević, Veljko, Iris Coates McCall, et Judy Illes. 2020. « Neuroenhancement at Work: Addressing the Ethical, Legal, and Social Implications ». Dans *Organizational Neuroethics: Reflections on the Contributions of Neuroscience to Management Theories and Business Practices*, édité par Joé T. Martineau et Eric Racine, 87-103. Cham: Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-27177-0_7.
- Ekman, Susanne. 2015. « Win-win imageries in a soap bubble world: Personhood and norms in extreme work ». *Organization* 22 (4): 588-605. <https://doi.org/10.1177/1350508415572510>.
- Elkington, Rob. 2018. « Leadership Decision-Making Leveraging Big Data in Vuca Contexts ». *Journal of Leadership Studies* 12 (3): 66-70. <https://doi.org/10.1002/jls.21599>.
- Finn, Kathleen. 2017. « Modèle théorique hypothétique du perfectionnisme des étudiants universitaires ». *Revue de psychoéducation* 45 (1): 87-112. <https://doi.org/10.7202/1039159ar>.

- Forlini, Cynthia, et Eric Racine. 2009. « Autonomy and Coercion in Academic “Cognitive Enhancement” Using Methylphenidate: Perspectives of Key Stakeholders ». *Neuroethics* 2 (3): 163-77. <https://doi.org/10.1007/s12152-009-9043-y>.
- . 2012. « Added Stakeholders, Added Value(s) to the Cognitive Enhancement Debate: Are Academic Discourse and Professional Policies Sidestepping Values of Stakeholders? » *AJOB Primary Research* 3 (1): 33-47. <https://doi.org/10.1080/21507716.2011.645116>.
- Fortune Business Insights. 2021. « [2021-2028] Nootropics Market Size, Share, Growth, Trends, Revenue, Competitive Landscape, Analysis, Forecast Report ». GlobeNewswire News Room. 24 février 2021. <http://www.globenewswire.com/news-release/2021/02/24/2181221/0/en/2021-2028-Nootropics-Market-Size-Share-Growth-Trends-Revenue-Competitive-Landscape-Analysis-Forecast-Report.html>.
- Frood, Arran. 2018. « Use of ‘Smart Drugs’ on the Rise ». *Nature*, juillet. <https://doi.org/10.1038/d41586-018-05599-8>.
- Fukuyama, Francis. 2004. « Transhumanism ». *Foreign Policy*, n° 144: 42-43. <https://doi.org/10.2307/4152980>.
- Gauttier, Stéphanie. 2017. « Vers une “entreprise augmentée” : De nouveaux challenges pour la recherche en management et systèmes d’information ». *Terminal. Technologie de l’information, culture & société*, n° 120. <https://doi.org/10.4000/terminal.1626>.
- Gorz, André. 1985. « Automation et crise de la société de travail ». *Les cahiers du GRIF* 30 (1): 7-24. <https://doi.org/10.3406/grif.1985.1647>.
- Greely, Henry. 2008. « Towards Responsible Use of Cognitive-Enhancing Drugs by the Healthy ». *Nature* 456 (7223): 702-5. <https://doi.org/10.1038/456702a>.
- Guillebaud, Jean-Claude. 2017. « Techno-prophètes ou savants fous ? » *Relations*, n° 792: 17-19.
- Harris, John. 2007. *Enhancing Evolution: The Ethical Case for Making Better People*. Princeton, NJ: Princeton Univ. Press.
- Hassard, Juliet, Kevin R. H. Teoh, Gintare Visockaite, Philip Dewe, et Tom Cox. 2018. « The cost of work-related stress to society: A systematic review ». *Journal of Occupational Health Psychology* 23 (1): 1-17. <https://doi.org/10.1037/ocp0000069>.
- Hildt, Elisabeth, Klaus Lieb, et Andreas Günter Franke. 2014. « Life context of pharmacological academic performance enhancement among university students – a qualitative approach ». *BMC Medical Ethics* 15 (1): 23. <https://doi.org/10.1186/1472-6939-15-23>.

- Inon, Magen. 2019. « Fooled by “smart Drugs” - Why Shouldn’t Pharmacological Cognitive Enhancement Be Liberally Used in Education? » *Ethics and Education* 14 (1): 54. <https://doi.org/10.1080/17449642.2018.1538713>.
- Jobin, Maryse. 2016. « La robotisation des emplois menace une nouvelle couche de travailleurs ». Radio Canada International. 6 juillet 2016. <http://www.rcinet.ca/fr/2016/07/06/la-robotisation-des-emplois-menace-une-nouvelle-couche-de-travailleurs/>.
- Johnson, Kevin J. 2016. « The dimensions and effects of excessive change ». *Journal of Organizational Change Management* 29 (3): 445-59. <https://doi.org/10.1108/JOCM-11-2014-0215>.
- Karasek, R. 2008. « Low social control and physiological deregulation -- The stress?disequilibrium theory, towards a new demand?control model ». *Scandinavian journal of work, environment & health*. 34 (6 Supp): 117.
- Karasek, Robert A. 1979. « Job Demands, Job Decision Latitude, and Mental Strain: Implications for Job Redesign ». *Administrative Science Quarterly* 24 (2): 285-308. <https://doi.org/10.2307/2392498>.
- Kelman, Herbert C. 1958. « Compliance, Identification, and Internalization: Three Processes of Attitude Change ». *The Journal of Conflict Resolution* 2 (1): 51-60.
- Kirchhoffer, David G. 2017. « Human Dignity and Human Enhancement: A Multidimensional Approach ». *Bioethics* 31 (5): 375-83. <https://doi.org/10.1111/bioe.12343>.
- Kohn, Marek. 2014. « The Truth about Smart Drugs ». BBC Future. 2014. <https://www.bbc.com/future/article/20140729-the-truth-about-smart-drugs>.
- Le Dévédec, Nicolas, et Johanne Collin. 2018. « Le médicament augmenté : l’usage du médicament dans les discours transhumanistes et ses significations sociales ». *Journal international de bioéthique et d’éthique des sciences* 29 (3-4): 93-108. <https://doi.org/10.3917/jibes.293.0093>.
- Le Dévédec, Nicolas, et Fany Guis. 2013. « L’humain augmenté, un enjeu social ». *SociologieS*, novembre. <http://journals.openedition.org/sociologies/4409>.
- Lévy, Joseph, et Christine Thoër. 2008. « Usages des médicaments à des fins non médicales chez les adolescents et les jeunes adultes : perspectives empiriques ». *Drogues, santé et société* 7 (1): 153-89. <https://doi.org/10.7202/019622ar>.
- Limitless. 2015. K/O Paper Products, Action This Day!, Relativity Television.
- Marshall, Nancy L., Rosalind C. Barnett, et Aline Sayer. 1997. « The Changing Workforce, Job Stress, and Psychological Distress. » *Journal of Occupational Health Psychology*. 1997. <https://doi.org/10.1037/1076-8998.2.2.99>.

- Martens, Francis. 2010. « Santé mentale, santé sociale. Y a-t-il un gène du chômage ? » *Le Coq-héron* 201 (2): 109-20. <https://doi.org/10.3917/cohe.201.0109>.
- Merton, Robert K. 1938. « Social Structure and Anomie ». *American Sociological Review* 3 (5): 672-82. <https://doi.org/10.2307/2084686>.
- Miller, Paul, et James Wilsdon, éd. 2006. *Better Humans? The Politics of Human Enhancement and Life Extension*. Demos Collection 21. London: Demos.
- Moisan, Marie-Pierre, et Michel Le Moal. 2012. « Le stress dans tous ses états ». *médecine/sciences* 28 (6-7): 612-17. <https://doi.org/10.1051/medsci/2012286014>.
- Morin, Estelle M., Caroline 1976- Aubé, et Kevin J. 1982- Johnson. 2015. *Psychologie et management*. 3e édition. Montréal (Québec) Canada: Chenelière éducation. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb44397810m>.
- Morneau Shepell. 2017. « Développement des capacités d'adaptation et de la résilience des employés : une bonne affaire pour les organisations », 25.
- . 2019. « Communiqué de presse: Morneau Shepell constate que le stress en milieu de travail et le stress personnel sont en hausse, tandis que le sentiment de stigmatisation est moins présent. » 2019. <http://morneaushepell.fr.mediaroom.com/2019-01-29-Morneau-Shepell-constate-que-le-stress-en-milieu-de-travail-et-le-stress-personnel-sont-en-hausse-tandis-que-le-sentiment-de-stigmatisation-est-moins-present>.
- Naam, Ramez. 2005. *More than human: embracing the promise of biological enhancement*. New York : Broadway Books.
- Otero, Marcelo, et Johanne Collin. 2015. « Insiders, smart drugs et pharmaceuticalisation : éléments pour une typologie de la nouvelle déviance conformiste ». *Cahiers de recherche sociologique*, n° 59-60: 157-78. <https://doi.org/10.7202/1036791ar>.
- Partridge, Brad, Stephanie Bell, Jayne Lucke, et Wayne Hall. 2013. « Australian University Students' Attitudes towards the Use of Prescription Stimulants as Cognitive Enhancers: Perceived Patterns of Use, Efficacy and Safety ». *Drug and Alcohol Review* 32 (3): 295-302. <https://doi.org/10.1111/dar.12005>.
- Quintero, Gilbert. 2009. « Controlled Release: A Cultural Analysis of Collegiate Polydrug Use ». *Journal of Psychoactive Drugs* 41 (1): 39-47. <https://doi.org/10.1080/02791072.2009.10400673>.
- Quintero, Gilbert, Jeffery Peterson, et Bonnie Young. 2006. « An Exploratory Study of Socio-Cultural Factors Contributing to Prescription Drug Misuse among College Students ». *Journal of Drug Issues* 36 (4): 903-31. <https://doi.org/10.1177/002204260603600407>.

- Ravet, Jean-Claude. 2017. « Le corps obsolète ? L'idéologie transhumaniste en question ». *Relations*, n° 792: 14-16.
- Rawls, John. 1971. *A Theory of Justice*. The Belknap Press of Harvard University Press.
- Robitaille, Caroline, et Johanne Collin. 2016. « Prescription Psychostimulant Use Among Young Adults: A Narrative Review of Qualitative Studies ». *Substance Use & Misuse* 51 (3): 357-69. <https://doi.org/10.3109/10826084.2015.1110170>.
- Schelle, Kimberly J., Nadira Faulmüller, Lucius Caviola, et Miles Hewstone. 2014. « Attitudes toward Pharmacological Cognitive Enhancement—a Review ». *Frontiers in Systems Neuroscience* 8. <https://doi.org/10.3389/fnsys.2014.00053>.
- Scheske, Christel, et Simone Schnall. 2012. « The Ethics of “Smart Drugs”: Moral Judgments About Healthy People’s Use of Cognitive-Enhancing Drugs ». *Basic and Applied Social Psychology* 34 (novembre): 508-15. <https://doi.org/10.1080/01973533.2012.711692>.
- Schwartz, Shalom H. 2006. « Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications ». *Revue française de sociologie* 47 (4): 929-68. <https://doi.org/10.3917/rfs.474.0929>.
- Selye H. 1946. « The general adaptation syndrome and the diseases of adaptation. » *The Journal of clinical endocrinology and metabolism* 6: 117-230.
- Sessa, Valerie, et Taylor Barr. 2015. « Applying the Job Demands-Resources Model towards Understanding Student Stress ». https://www.academia.edu/14294428/Applying_the_Job_Demands-Resources_Model_towards_Understanding_Student_Stress.
- Sherman, Gary D., Joa J. Lee, Amy J. C. Cuddy, Jonathan Renshon, Christopher Oveis, James J. Gross, et Jennifer S. Lerner. 2012. « Leadership Is Associated with Lower Levels of Stress ». *Proceedings of the National Academy of Sciences* 109 (44): 17903-7. <https://doi.org/10.1073/pnas.1207042109>.
- Souza, Rebecca de. 2015. « “I’ve Thought About This, Trust Me”: Understanding the Values and Assumptions Underlying Prescription Stimulant Misuse Among College Students ». *International Journal of Communication* 9 (0): 19.
- Stewart, Ian, Debapratim De, et Alex Cole. 2014. « Technology and People: The Great Job-Creating Machine ». *Deloitte*, 11.
- Stoeber, Joachim, et Sarah Hotham. 2016. « Perfectionism and attitudes toward cognitive enhancers (“smart drugs”) ». *Personality and Individual Differences* 88 (janvier): 170-74. <https://doi.org/10.1016/j.paid.2015.09.011>.
- St-Pierre, Jean-François. 2018. « Marque universitaire, co-crédation de valeur et communauté : le cas des Jeux du commerce et des compétitions

interuniversitaires ». HEC Montréal. WorldCat.org.
<https://biblos.hec.ca/biblio/memoires/m2018a603356.pdf>.

The Academy of Medical Sciences. 2012. « Human enhancement and the future of work ». 2012. <https://acmedsci.ac.uk/policy/policy/human-enhancement-and-the-future-of-work>.

Thoër, Christine, et Michèle Robitaille. 2011. « Utiliser des médicaments stimulants pour améliorer sa performance : usages et discours de jeunes adultes québécois ». *Drogues, santé et société* 10 (2): 143-83. <https://doi.org/10.7202/1013481ar>.

Wolff, Wanja, Ralf Brand, Franz Baumgarten, Johanna Lösel, et Matthias Ziegler. 2014. « Modeling students' instrumental (mis-) use of substances to enhance cognitive performance: Neuroenhancement in the light of job demands-resources theory ». *BioPsychoSocial Medicine* 8 (1): 12. <https://doi.org/10.1186/1751-0759-8-12>.

Annexes

Annexe 1 – Guide d’entrevue

Partie I – Présentation du répondant

1. Commencez par vous présenter, par me parler de vous.
 - 1.1. Votre parcours académique et/ou professionnel?
 - 1.2. Les raisons derrière votre choix de spécialisation?
 - 1.3. Vos objectifs de vie?
2. Pourquoi avoir choisi cette institution plutôt qu’une autre?

Partie II – Profil d’utilisateur de psychostimulants d’ordonnance

3. Comment êtes-vous entré en contact avec les psychostimulants pour la première fois?
 - 3.1. Comment en avez-vous entendu parler?
 - 3.2. Dans quel contexte?
 - 3.3. Par qui?
4. Comment s’est déroulée votre première expérience avec les psychostimulants?
 - 4.1. Votre perception sur les effets?
 - 4.2. Est-ce que cela a eu le résultat escompté?
5. Dans quelle situation êtes-vous le plus porté à prendre des psychostimulants? À un moment précis de la journée? Lors de la réalisation de vos tâches hebdomadaires? Lors de la réalisation de vos travaux de session? Avant et/ou pendant les examens?
 - 5.1. À quelle fréquence?

5.2. Est-ce une activité régulière ou ponctuelle?

5.3. Est-ce une pratique solitaire?

6. Quelles sont vos motivations derrière la prise de psychostimulants?

6.1. Ressentez-vous une certaine obligation à en prendre? Expliquez.

7. En quoi la prise de psychostimulants représente-t-elle une solution pour vous?

7.1. Et une solution à quoi?

8. Estimeriez-vous que la prise de psychostimulants représente un risque?

8.1. Quel type de risque?

9. Estimeriez-vous qu'il existe une différence entre la prise de psychostimulants celle de drogues dites « de rue »?

9.1. Si l'on vous disait que des drogues de rue, telles que la cocaïne ou la méthamphétamine, vous procureraient les mêmes résultats, seriez-vous porté à vous en servir de la même façon que les médicaments d'ordonnance?

Partie III – Relation par rapport au milieu académique

10. Comment percevez-vous votre institution d'enseignement? L'école de commerce en général?

10.1. Est-ce un contexte dans lequel vous vous sentez bien?

10.2. Quels seraient les mots clés définissant le mieux l'école de commerce?

11. Pour terminer, pourriez-vous me nommer les 5 valeurs qui sont les plus chères à vos yeux?

11.1. Sont-elles des valeurs partagées dans votre famille? Votre milieu de vie?

De quelle façon se traduisent ces valeurs dans votre vie?

Annexe 2 – Visualisation de la structure d’analyse et de codage

